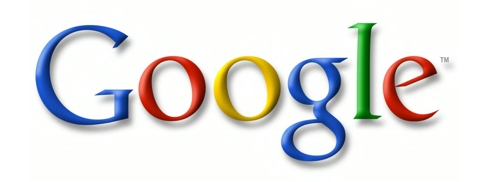
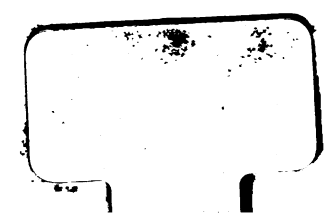

Google



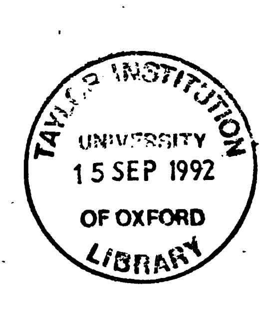


A.1.

Sophia Griffin
1792

CONTES
MORAUX.

TOME SECOND.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

CONTES MORAUX.

Par M. MARMONTEL,

de l'Académie Françoise.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY,
MDCCLXXIX.

TABLE DES CONTES.

Contenus dans le second Tome.

CONTES MORAUX.

LE PHILOSOPHE *SOI-DISANT.*

CLARICE depuis quelques années n'entendoit parler que de Philoſophes. Qu'eſt-ce donc que cette eſpece d'hommes-là, dit-elle? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philoſophes étoient rares, qu'ils ſe communiquoient peu ; qu'au reſte c'étoient de tous les hommes les plus ſimples, & qu'ils n'avoient rien de ſingulier. Il y en a donc de deux ſortes, dit-elle; car dans tous les récits que j'entends, un Philoſophe eſt un être bizarre qui fait profeſſion de ne reſſembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a partout, vous en aurez: cela eſt facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces ſociétés qu'on appelle frivoles, &

qui ne demandent qu'à s'amuſer. On lui préſenta quelques jours après le ſentencieux Ariſte. Monſieur eſt donc Philoſophe, demanda-t-elle en le voyant? Oui, Madame, répondit Ariſte. — C'eſt une belle choſe que la Philoſophie, n'eſt-ce pas? — Mais, Madame, c'eſt la ſcience du bien & du mal, ou ſi vous voulez la ſageſſe. Ce n'eſt que cela, dit Doris? Et le fruit de cette ſageſſe, pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans doute?— Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ſerois donc Philoſophe auſſi, dit à demi-voix la naïve Lucinde, car on m'a répété cent fois, qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuſe en faiſant des heureux. Bon! qui ne ſçait pas cela, reprit Doris? c'eſt le ſecret de la Comédie.

Ariſte, avec le ſourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philoſophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutois bien, dit Clarice, & rien ne ſe reſſemble moins, je crois, qu'une jolie femme & un Philoſophe; mais voyons d'abord comment le ſage Ariſte s'y prend pour être heureux lui-meme. — Cela eſt tout ſimple, Madame: je n'ai point de prejugés, je ne dépends de perſonne, je

vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cleon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Hé, Monsieur, répliqua le Philosophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumieres. Et c'est, dit Doris, avec des lumieres que vous faites des heureux?— Oui, Madame, & que nous le sommes. La grosse Présidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince! Un Philosophe a-t-il bien du plaisir, demanda Lucinde?—Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriser tous. — Cela doit être fort amusant, dit brusquement la Présidente! Et si vous n'aimez rien, Monsieur, que faites-vous donc de votre ame?— Ce que j'en fais? Je l'employe au seul usage qui soit digne d'elle. Je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Hé, que peut elle avoir pour vous d'intéressant cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher? — Mes semblables, Madame! je ne dispute pas sur les termes; mais celui-là est un peu fort.

Quoiqu'il en ſoit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curioſité qui eſt le reſſort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le deſir eſt le mobile du ſentiment. Oui dà, je conçois, dit Doris, que la curioſité eſt quelque choſe; mais le deſir, Monſieur, ne le comptez-vous pour rien? — Le deſir, je vous l'ai dit, eſt un attrait d'une autre eſpece. —Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits; tandis que vous réſiſtez à l'autre? — Ah! Madame, c'eſt que les jouiſſances de l'esprit ne ſont mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du ſentiment renferment un poiſon caché. Mais du moins, lui demanda Cléon, vous avez des ſens? —Oui, j'ai des ſens ſi vous voulez; mais ils n'ont ſur moi nul empire; mon ame en reçoit les impreſſions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puiſſent m'affecter vivement. Voilà un bien froid perſonnage, dit tout bas Doris à Clarice! qui t'a mené cet homme-là? Paix, lui répondit Clarice, cela eſt bon pour la campagne: il y a moyen de s'en divertir.

Cleon qui vouloit encore développer le caractere d'Ariſte, lui témoigna ſa ſurpriſe de le voir réſolu à ne rien aimer;

car enfin, diſoit-il, ne connoiſſez-vous rien d'aimable? Je connois des ſurfaces, reprit le Philoſophe, mais je ſçai me défier du fond. Il reſte à ſçavoir, dit Cléon, ſi cette méfiance eſt fondée.— Oh! très-fondée, vous pouvez m'en croire: j'en ai aſſez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'eſt peuplé que de ſots, de méchans & d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice ſur le ton du reproche, vous ſeriez moins injuſte, & peut-être auſſi plus heureux.

Le Sage un moment interdit, ne fit pas ſemblant d'avoir entendu. On annonça le dîné, il donna la main à Clarice, ſe mit auprès d'elle à table. Je veux, lui diſoit-elle, vous reconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, Madame, il n'y a pas moyen: l'homme eſt le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le ſpectacle de votre dîner? combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme? ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait? & ce mouton, ſymbole de la candeur, quel droit aviez-vous ſur ſa vie? & ce pigeon l'ornement de nos toîts, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe? O Ciel, s'il y avoit un Buffon parmi les animaux,

dans quelle claſſe placeroit-il l'homme? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les eſpeces voraces. Tout le monde conclut que le Philoſophe ne ſe nourriſſoit que de légumes, & l'on n'oſoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il: puiſqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainſi, en mangeant de tout, contre la profuſion des mets, leur recherche, leur délicateſſe: Ah l'heureux temps, diſoit-il, où l'homme broutoit avec les chevres! Donnez-moi à boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré! Le Philoſophe s'enivra en faiſant la peinture du clair ruiſſeau où ſe déſaltéroient ſes peres.

Cleon ſaiſit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philoſophique qui ſe répandoit ſur le genre humain, Hé-bien, demanda-t-il à Ariſte, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous ſi odieux? Avouez que vous les condamniez ſur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monſieur! apprenez qu'un Philoſophe ne juge que d'après lui: c'eſt parceque j'ai bien

vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes.— Ah de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu : notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens ; car enfin vous ne sçauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous, repliqua vivement le Philosophe ? est-ce en le négligeant, en l'abandonnant qu'on l'honore ? Ah ! les Philosophes de la Grece étoient les oracles de leur siecle, les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse & la vertu languissent oubliées ; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête, ou pour mieux dire, aux pieds des dispensateurs des récompenses ? Il est vrai, dit Cleon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme.) Il n'y a pas de mal, reprit humblement le Philosophe.— Un homme tel que vous devroit être dispensé de faire sa cour. — Moi ! faire ma cour ? Ah ! qu'ils s'y attendent ; je ne crois pas que leur orgueil

ait jamais à s'en applaudir; je sçai m'apprécier, grace au Ciel, & j'irois vivre dans les déserts plutôt que de dégrader mon être. Ce seroit bien dommage, dit Cleon, que la société vous perdît, né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sçauriez croire, Mesdames, le bien que fait un Philosophe à la terre: je gage que Monsieur a découvert uue foule de vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Artiste en baissant les yeux; Je n'en ai pas imaginé beaucoup, mais j'ai dévoilé bien des vices! Hé, Monsieur! lui dit Lucinde, que ne leur laissiez-vous leur voile? ils auroient la laideur de moins. Ma foi je suis votre servante, reprit Madame de Ponval, j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque: du moins l'on sçait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écrie Ariste avec dépit! aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même: le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée? — Aucune, Madame:

dame : un Philoſophe n'a point d'affaire. — Hé-bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philoſophie, & je vous y promets la ſolitude, le repos & la liberté. La liberté, Madame, dit le Philoſophe à demi-voix ! je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade diſperſa la compagnie, & Ariſte avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra ſans penſer à rien. Je me trompe, il penſoit à Clarice, & il ſe diſoit à lui-même : Une jolie femme, une bonne maiſon, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! Voyons juſqu'au bout. Il faut avouer, pourſuivoit-il, que la ſociété eſt une plaiſante ſcene : ſi j'étois galant, empreſſé, complaiſant, aimable, on feroit à peine attention à moi : on ne voit que cela dans le monde, & la vanité des femmes eſt raſſaſiée de ces hommages prodigués ; mais apprivoiſer un ours, civiliſer un Philoſophe, fléchir ſon orgueil, amollir ſon âme, c'eſt un triomphe difficile & rare dont leur amour-propre eſt flatté. Clarice vient d'elle-même ſe jetter dans mes filets ; attendons-la ſans nous compromettre.

La compagnie de ſon côté s'amuſoit aux dépens d'Ariſte. C'eſt un aſſez plaiſant original: diſoit Doris: qu'en ferons-nous? Une Comédie, répondit Cleon, & ſi Clarice veut m'en croire, mon plan eſt déja tout tracé. Il communiqua ſon idée, tout le monde y applaudit, & Clarice après quelque difficulté conſentit à jouer ſon rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Philoſophe, & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci ſembloient répondre du dénouement. Elle ſe préſenta donc comme par hazard dans l'allée où ſe promenoit Arriſte. Je vous détourne, lui dit-elle; pardon, je ne fais que paſſer. Vous n'êtes pas de trop, Madame, & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaiſir, dit Clarice: je m'apperçois qu'un Philoſophe ne penſe pas comme un autre homme, & je ferai bien aiſe de voir les choſes par vos yeux. — Il eſt vrai, Madame, que la Philoſophie ſemble créer un nouvel univers: le vulgaire ne voit que les maſſes; les détails de la nature ſont un ſpectacle réſervé pour nous: c'eſt pour nous qu'elle ſemble avoir dis-

posé avec un art si merveilleux, les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce : une fourmilliere est pour moi une république ; & chacun des atômes qui composent ce monde, me paroît un monde nouveau. Cela est admirable, dit Clarice ! qu'est-ce qui vous occupoit en ce moment ? Ces oiseaux, répondit le Sage. — Ils sont heureux, n'est-ce pas ? — Ah très-heureux sans doute ! & peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance, l'égalité, peu de besoins, des plaisirs faciles, l'oubli du passé, nulle inquiétude sur l'avenir, & pour tout souci, le soin de vivre & celui de perpétuer leur espece ; quelles leçons, Madame, quelles leçons pour l'humanité ! — Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, & comme eux nous semblons n'y avoir pour loix que le doux instinct de la nature. — Ah, Madame, que n'est-il vrai ! Mais ce caractere est effacé du cœur des hommes : la société a tout perdu. — Vous avez raison : cette société est quelque chose de bien gênant, & quand on n'a besoin de personne, il seroit tout simple de vivre pour soi. — Hélas ! c'est ce que j'ai dit

cent fois, c'eſt ce que je ne ceſſe d'écrire; mais perſonne ne veut m'écouter. Vous, Madame, par exemple, qui ſemblez reconnoître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? Je ne puis que ſouhaiter, dit Clarice, que la Philoſophie devienne à la mode: je ne ſerai pas la derniere à la ſuivre, comme je ne dois pas être la premiere à l'afficher. — C'eſt le langage que chacun tient; perſonne ne veut ſe hazarder à donner l'exemple, & cependant l'huma- gémit accablée ſous le joug de l'opinion & dans les chaînes de l'uſage. Que voulez-vous, Monſieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienſéances. — Hé-bien, Madame, obſervez-les ces bienſéances tyranniques; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du ſiécle; mais votre ame eſt à vous: la ſociété n'a droit que ſur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienſéances dont on fait tant de bruit, ne ſont elles-mêmes que les apparences bien ménagées; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur eſt le ſanctuaire de la volonté, & la volonté eſt indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que

bon me semble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment sans doute, reprit le Philosophe, il vaut mieux s'en tenir là que de risquer des imprudences ; car, Madame, sçavez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse ? C'est une femme qui ne s'observe, qui ne se respecte sur rien. Quoi, Monsieur, demanda Clarice en affectant un air satisfait, le vice n'est donc que dans l'imprudence ? — Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger : Qu'est-ce que le vice à vos yeux ? N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire ? — C'est cela même. Hé-bien, Madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens & vos pensées ? Voyez dans ces oiseaux cette douce & fiere liberté que la nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah, dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux ; mais je touche au moment d'y renoncer encore. — O ciel ! qu'entends-je, s'écria-t-il ? Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais, je ne sçais. — Vous ne sçavez ? — Ils le veulent. — Qui donc, Madame ? Quels sont les en-

nemis qui oſent vous le propoſer? Non, croyez-moi, l'hymen eſt un joug, & la liberté eſt le bien ſuprême. Mais encore, quel eſt cet époux que l'on vous donne? — C'eſt Cleon. — Cleon, Madame? Je ne m'étonne plus de l'air aiſé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politeſſe avantageuſe qui ſemble s'abaiſſer juſqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de ſa maiſon, & je ſens, déſormais tout ce que je lui dois de reſpect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle, & je prétends que chez moi tout le monde ſoit égal. — Vous le prétendez, Clarice! Ah, votre choix détruit l'égalité entre les hommes, & celui qui doit vous poſſéder..... N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce ſéjour n'eſt pas fait pour un Philoſophe. Permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai beſoin de vous, & vous me plongez dans des irréſolutions dont vous ſeul pouvez me tirer. Il faut avouer que la Philoſophie eſt une choſe bien conſolante; mais ſi un Philoſophe étoit un trompeur, ce ſeroit un dangereux ami! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voye enſemble: je

rejoins la compagnie, venez bientôt nous retrouver. Hé, voilà donc, disoit-elle, en s'éloignant, ce qu'on appelle un Philosophe? Courage, disoit-il de son côté! Cleon ne tient plus qu'à un fil. Clarice en rougissant rendit compte de la premiere scene, & son début reçut des éloges; mais la Présidente fronçant le sourcil, avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je répons qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage; point du tout; c'est moi qui aurai cet honneur-là. — Vous, Présidente? — Oh, vous avez beau rire: mes cinquante ans, mes trois mentons & ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, & si ce n'est pas assez d'une vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuse Clarice, allez étaler à ses yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de séduisant; je m'en mocque. Elle dit ces mots

d'un ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cleon parut sombre & rêveur à l'arrivée d'Ariste, & Clarice prit avec le Philosophe l'air réservé du mystere. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariste se retirant dans son appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel, dit-il à la compagnie, qui pour s'amuser l'y avoit conduit, ô Ciel! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme? Est-ce ainsi que l'on dormoit à Lacédémone? O Licurgue, que dirois-tu? Une toilette à moi! C'est se mocquer. Me prend-on pour un Sibarite? Je me retire, je n'y sçaurois tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie quand elles se présentent: un Philosophe doit sçavoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaisant, il faut bien vous complaire; mais je ne dormirai jamais sur ce morceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose! & le Sage s'endormit.

Ses ſonges lui rappellerent ſon entretien avec Clarice, & il ſe réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme ſageſſe dans les femmes, lui réſiſteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore; un laquais vint lui propoſer le bain. Le bain étoit d'un bon préſage. Soit, dit-il; je me baignerai: le bain eſt d'inſtitution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne; ne dédaignons pas ſes préſens. Il eût bien voulu faire uſage de cette toilette qu'il voyoit dreſſée; mais la pudeur le retint. Il ſe contenta de donner à ſa négligence philoſophique l'air le plus décent qu'il lui fut poſſible, & le miroir fut vingt fois conſulté. Comme vous voilà fait, lui dit Clarice en le voyant paroître! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde? Cet habit, cette coëffure; vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Hé, Madame! eſt-ce à l'air qu'on doit juger les hommes? voulez-vous que je me ſoumette aux caprices de la mode, & que je ſois mis comme vos Cleons? — Pourquoi non, Monſieur? ſçavez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre ſimplicité, &

que c'eſt-là ſur-tout ce qui affoiblit dans les eſprits la conſidération qui vous eſt due? Moi-même, pour vous rendre juſtice, j'ai beſoin de ma réflexion: le premier coup d'œil eſt contre vous, & c'eſt bien ſouvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir?— Non, Madame, l'artifice n'eſt pas fait pour elle. Plus elle eſt nue, plus elle eſt belle; on la déguiſe en voulant l'orner.— Hé bien, Monſieur, qu'elle ſe contemple elle ſeule tout à ſon aiſe; quant à moi, je vous déclare que cet air ruſtique & bas me déplaît. N'eſt-il pas ſingulier, qu'ayant reçu de la nature une figure diſtinguée, on faſſe gloire de la dégrader?— Mais, Madame, que diriez-vous, ſi un Philoſophe prenoit ſoin de ſa parure & ſe compoſoit comme vos Marquis?— Je dirois: il cherche à plaire & il fait bien; car ne vous flattez pas, Ariſte, on ne plaît qu'avec beaucoup de ſoin.— Ah! je ne deſire rien tant que d'y réuſſir à vos yeux. Si ce ſoin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jaſmin, Jaſmin! allez coëffer Monſieur.

Ariſte en rougiſſant ſe rendit enfin à ces douces inſtances. Voilà le Sage à ſa toilette.

La main légere de Jaſmin arrange avec art ſes cheveux; ſa phyſionomie ſe déploye, il admire la métamorphoſe, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, ſe demandoit-il à lui-même? ils diront ce qu'il leur plaira; mais le Philoſophe a fort bonne mine. Il ſe préſente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit dont la couleur afflige mes yeux. Ah, Madame au nom de ma gloire, laiſſez-moi du moins ce caractere de la gravité de mon état. — Hé, quel eſt s'il vous plaît cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur? J'approuve fort que l'on ſoit ſage, mais il me ſemble que toutes les couleurs ſont égales pour la ſageſſe. Ce marron de M. Guillaume eſt-il plus dans la nature que le bleu céleſte & que le gris de lin? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtement l'enveloppe du marron que la feuille de la roſe ou que la touffe de ce lilas dont ſe couronne le printemps? Ah pour moi, je vous avoue que le gris de lin me

charme la vue : cette couleur a je ne ſçais quoi de tendre qui va juſqu'à l'ame, & je vous trouverois le plus joli du monde avec un habit gris de lin. — Gris de lin, Madame ! ô Ciel ! un Philoſophe gris de lin ! — Oui, Monſieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'eſt ma folie. En écrivant à Paris tout-à-l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'eſt-ce pas ? — Quoi, Madame ? — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'eſt pas poſſible. — Pardonnez-moi, rien n'eſt plus aiſé, les ouvriers n'ont qu'à paſſer la nuit. — Hélas ! Il s'agit bien du temps qu'ils employeront à me rendre ridicule ! Conſidérez, je vous ſupplie, que ce ſeroit une extravagance à me perdre de réputation. — Hé-bien, Monſieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'eſt affreux de vous déplaire, mais... — Mais vous m'impatientez ; je n'aime pas à être contrariée. Il eſt bien ſingulier, pourſuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refuſiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'obſerver

moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots elle sortit, & laissa le Philosophe confondu qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris de lin! disoit-il, gris de lin! quel ridicule! quel contraste! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéïe, Madame, dit-il à Clarice, en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup, lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux? — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coëffure du Philosophe; la Présidente sur-tout juroit ses grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coëffé. Ariste lui rendit grace d'un compliment si flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens: Je n'en fais jamais: c'est la fausse monnoie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria le Sage: cela mérite d'être écrit. On s'apperçut que la Présidente engageoit l'attaque, & on les laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des sentences? je suis Philosophe aussi, telle que vous me voyez.— Vous, Madame! Et de quelle secte!

Stoïcienne? Epicurienne? — Ho, ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement; j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis; je me porte bien; je fais ce qui me plaît, & laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma secte. — C'est fort bien fait; & voilà précisément ce qu'enseigne Epicure. — Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enseigné: tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liste de mes vins & le menu de mon soupé. — Mais sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde. — Heureuse; non pas tout-à-fait: il me manque un mari à ma façon. Mon Président étoit une bête; il n'étoit bon qu'au Palais; cela sçavoit les loix, voilà tout. Je veux un homme qui sçache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi seule. — Vous en trouverez mille, Madame. — Je n'en veux qu'un; mais je veux qu'il soit bon. La naissance, la fortune, tout cela m'est égal; je ne m'attache qu'à la personne. — En vérité, Madame, vous m'étonnez: vous êtes la premiere femme en qui j'ai trouvé des principes. Mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez? — Oui,

Monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers; & si le mien osoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien! le droit de propriété est un droit inviolable. Mais sçavez-vous qu'il est peu d'ames comme la vôtre? Quel courage, quelle vigueur! — Oh j'en ai comme une lionne. Je sçais que je ne suis pas jolie; mais dix mille écus de rente en présent de nôce, valent bien les gentillesses d'une Lucinde ou d'une Clarice; & quoique l'amour soit rare dans ce siécle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au Château comme on annonçoit le soupé.

Ariste parut plongé daus des réfléxions sérieuses; il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouser la Présidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore en sablant tous les soirs sa bouteille

de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la Présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un Philosophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raison ! Ma foi, répliqua Madame de Ponval, c'est que votre raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage si la mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme, & il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah, fi ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves ? & que devient cette liberté, qui est le premier de tous les biens ? Cléon se déchaîna contre ce systême de la liberté ; il soutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un esclavage. La Présidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne distinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, disoit-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleurette. Et voilà précisément, disoit Clarice, ce que le mariage a d'humiliant ;

l'amour

l'amour avec sa liberté perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, Monsieur, demandoit-elle au Philosophe? — Mais, Madame, je pensois comme vous, cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils: les inclinations heureuses sont un si grand bien, & l'inconstance est si naturelle à l'homme, que, lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. —Vous l'entendez, Mesdames? Voilà de mes gens: cela ne flatte point; c'est ce qui s'appelle un Philosophe. Tâchez de le séduire si vous pouvez. Pour moi je me retire enchantée. Adieu, Philosophe; j'ai besoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit derniere, & il me tarde d'être endormie pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné, où pétilloit le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous apperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle est folle d'Ariste: cela est clair. — De moi, Madame! vous n'y pensez pas; nos goûts, je crois, ni nos caracteres ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je n'aime pas qu'on

m'enchaîne. — Ah, Monſieur, dix mille écus de rente!—Dix mille écus de rente, Madame, ſont une inſulte, quand on en parle à mes pareils. . . . .

Ces propos furent rendus le lendemain à la Préſidente. Ah l'inſolent, dit-elle! Je ſuis piquée, vous le verrez à mes genoux. Je paſſe légerement ſur les réflexions nocturnes du ſage Ariſte. Un bon caroſſe, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur Cuiſinier de Paris; tel étoit ſon plan de vie. Nos Philoſophes, diſoit-il, murmureront peut-être un peu; mais je leur ferai bonne chere. D'ailleurs une laide femme a quelque choſe de philoſophique; au moins ne me ſoupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaiſir des ſens. . . .

Le jour de ſon triomphe arrive, & l'habit gris de lin auſſi: il le contemple, il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air d'un homme agité qui ſe poſſede; & après avoir jetté un œil d'indignation ſur les apprêts de ſa parure: Monſieur, lui dit-il, ſi j'avois affaire à un homme du monde, je lui propoſerois pour début de ſe couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philoſophe, & je ne viens

faire assaut avec lui que de franchise & de vertu. De quoi s'agit-il, lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule? J'aimois Clarice, Monsieur, reprit Cléon; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne sçais quelle révolution s'est faite tout-à-coup dans son ame, mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement; mais cet habit gris de lin la confirme. Le gris de lin est sa folie, vous prenez ses couleurs: vous êtes mon Rival. — Moi, Monsieur! — Je n'en puis douter, & toutes les circonstances qui l'attestent se présentent en foule à mon esprit: vos promenades secrettes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haine sur-tout contre la Présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, Monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cede la place. Le violence est un moyen injuste: la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice, j'étois heureux sans vous; je puis l'être encore: mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous

voyez un homme au désespoir, & la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monsieur, lui répondit le Philosophe avec un air serein: vous ne vaincrez point Ariste en générosité, & quoiqu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritois cette marque d'estime.

Enfin, dit-il, dès que Cléon fut sorti, voilà une occasion de montrer une vertu héroïque. Ha, ha, Messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer...... Ils ne le sçauront peut-être pas.... Oh que si: Clarice en fera confidence à ses amies; celle-ci le diront à d'autres: l'aventure est assez rare pour faire du bruit; après tout, le pis aller sera de la publier moi-même. Il faut que le bien soit connu, il n'importe par quelle voie: notre siecle a besoin de ces exemples: ce sont des leçons pour l'humanité...... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, & nous dessaisir de Clarice avant que d'être sûrs de la Présidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite, le Philosophe s'habilla. L'industrieux Jasmin se surpassa dans sa coëffure; l'habit gris de lin fut mis devant le miroir avec une secrette complaisance, & le sage sortit radieux pour se rendre chez la Présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout-à-coup de la joie à la confusion: Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice: vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire: ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier desir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché; mais que ma reconnoissance est affoiblie! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le reprocher. — Ah! Philosophe, que n'est-il vrai! Mais ce gris de lin confond mes idées. — Hé bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le

quitter avec joie; & si ma premiere simplicité..... — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je? Ah, qu'on est heureux d'être si beau! Ariste, que ne suis-je belle! — Hé-quoi, Madame, ne sçavez-vous pas que la laideur & la beauté n'existent que dans l'opinion? Rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que la beauté d'un autre; autant d'hommes autant de goûts. Vous me flattez, dit la Présidente avec une pudeur enfantine, & faisant semblant de rougir; mais je ne sçais que trop, hélas! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Hé-bien, n'est-ce pas la beauté pat excellence, la seule digne de toucher un cœur? — Ah, Philosophe, croyez-moi, cette beauté seule a peu de charmes. — Elle en a peu sans doute pour le vulgaire; mais encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là: n'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une physionomie de caractere? Et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des graces?— Et mon embonpoint, qu'en dites-vous?— Ah, Madame, l'embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connoissent

pas en femmes? Hé-bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne feroient pas même reçues dans le Serrail du Grand-Seigneur; & le Grand-Seigneur n'est pas dupe. En un mot, la santé brillante est la mere des plaisirs, & l'embonpoint en est le symbole. — Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon visage? — Hé, bon dieu, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce que les nez des Dames Romaines finissoient? Voyez tous les bustes antiques. — Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces grosses levres. — Les grosses levres, Madame, sont le charme des beautés Africaines: ce sont comme deux coussins où la douce & tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture & de gaieté. Il est vrai, quand les dents sont belles; mais, par malheur.... — Allez à Siam; les belles dents sont pour le peuple, & c'est une honte que d'en avoir. Ainsi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes, & la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmé. Serois-je la vô-

tre, mon cher Philoſophe, lui demanda la Préſidente en ſe couvrant de ſon évantail ? — Pardon, Madame, ſi j'héſite. Ma délicateſſe me rend timide, & je fais profeſſion d'un déſintéreſſement qui ne vous eſt pas aſſez connu encore pour être au-deſſus du ſoupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, & cet article me fait trembler. — Allez, Monſieur, vous êtes trop juſte pour m'attribuer des ſoupçons ſi bas; c'eſt Clarice qui vous arrête, je vois vos détours; laiſſez moi.— Oui, je vous laiſſe, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié, il s'en eſt plaint à moi, & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder ſa main. Croyez à préſent que je l'aime — Eſt-il poſſible? Ah, vous m'enchantez, & je ne réſiſte point à ce ſacrifice. Allez la voir, je vous attends, ne me faites pas languir: ce ſoir nous quittons la campagne.

Je m'admire, diſoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouſer: elle eſt affreuſe; mais elle eſt riche. Il arrive chez Clarice, il la trouve à ſa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit en le voyant le maintien d'un homme accablé. Ah, le joli habit, s'écria-t-elle! appro-

chez

chez donc que je vous voye. Il eſt délicieux, n'eſt-ce pas, Cléon? C'eſt moi qui l'ai choiſi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air ſombre. Laiſſons ce badinage, interrompit le Philoſophe. Je viens me juſtifier d'un crime dont on m'accuſe, & remplir un devoir ſérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé; il perd votre cœur, dit-il, c'eſt moi qui en ſuis la cauſe—Oui, Monſieur; pourquoi ce myſtere? Je viens de le lui déclarer.— Et moi, Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme eſtimable qui vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer: c'eſt un aveu que je fais ſans honte; mais ſon inclination a de plus que la mienne la force invincible de l'habitude, & peut-être auſſi trouverai-je en moi-même des reſſources qu'il n'a pas en lui. Ah, l'homme étonnant, s'écria Cléon en embraſſant le Philoſophe! que vous dirai-je? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariſte: votre généroſité m'a donné l'exemple, je ne fais que vous imiter. Venez, Meſdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la

Philoſophie. Ariſte me cede à ſon rival, & ſacrifie ſon amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connoit à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature; & Ariſte prenant la main de Clarice, qu'il mit dans celle de Cléon, ſavouroit à longs traits, avec une orgueilleuſe modeſtie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & ceſſez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il eſt, a ſa récompenſe en lui-même. Que ſeroit-ce donc qu'un Philoſophe: ſi la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout? A ces mots il ſe retira comme pour ſe dérober à ſa gloire.

La Préſidente attendoit le Philoſophe. En eſt-ce fait, lui demanda-t-elle? Oui, Madame, ils ſont unis; je ſuis à moi, & je ſuis à vous. —Ah, je triomphe: vous êtes à moi! Venez donc que je vous enchaîne. — Ah, Madame, dit-il en tombant à ſes genoux, quel empire vous avez pris ſur moi! O Socrate, ô Platon! qu'eſt devenu votre diſciple? Le reconnoiſſez-vous encore dans cet état d'aviliſſement? Comme il parloit ainſi, la Préſidente avoit pris un ruban couleur de roſe qu'elle attachoit au cou du Sage, & imitant Lucinde de l'Oracle avec un air enfantin

le plus plaisant du monde, elle l'appelloit du nom de Charmant. Juste Ciel, que deviendrois-je, si quelqu'un sçavoit... Ah, Madame, disoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une société qui nous observe ; épargnez-moi l'humiliation.— Qu'appellez-vous humiliation? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots la porte s'ouvre, la Présidente se leve tenant le Philosophe en lesse. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout-à-coup, le voilà cet homme si fier qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette : je vous le livre ; mon rôle est joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariste s'arrachant les cheveux, & déchirant ses vêtemens de rage, se répandit en injures sur la perfidie des femmes, & alla composer un livre contre son siecle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de Sage que lui.

LA BERGERE DES ALPES.

DANS les montagnes de Savoye, non loin de la route de Briançon à Modane, eſt une vallée ſolitaire, dont l'aſpect inſpire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre où ſont répandues de loin en loin quelques cabanes de Paſteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verds, font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquiſe de Fonroſe retournoit de France en Italie avec ſon époux. L'eſſieu de leur voiture ſe rompit: & comme le jour étoit ſur ſon déclin, il fallut chercher dans cette vallée un aſyle où paſſer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient apperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une Bergere dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une

voix céleste dont les accens plaintifs & touchans faisoient gémir les échos.

„ Que le soleil couchant brille d'une „ douce lumiere! C'est ainsi (disoit-elle) „ qu'au terme d'une carriere pénible, „ l'ame épuisée va se rajeunir dans la „ source pure de l'immortalité. Mais „ hélas, que le terme est loin, & que la „ vie est lente!" En disant ces mots, la Bergere s'éloignoit, la tête inclinée; mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublerent le pas pour atteindre cette Bergere qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque sous la coëffure la plus simple, sous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les graces, toutes les beautés réunies! Ma fille, lui dit la Marquise en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien; nous sommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour? voulez-vous bien nous servir de guide? Je vous plains, Madame, lui dit

la Bergere en baissant les yeux & en rougissant; ces cabanes sont habitées par des malheureux, & vous y serez mal logée. Vous y logez sans doute vous-même, reprit la Marquise; & je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la Bergere avec une modestie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui causoit; non, vous n'êtes pas faite pour souffrir, & la fortune est bien injuste! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits? La fortune, Monsieur, reprit Adelaïde (c'étoit le nom de la Bergere,) la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs pour qui n'en connoît pas d'autres, & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les Pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes; cet air, cette démarche, cette voix, ce langage,

tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire, annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adelaïde, il y a mille moyens d'en sortir ; pour une femme, vous le sçavez, il n'y a de ressource honnête que dans la servitude, & dans le choix des maîtres on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens ; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi, on arrive à la cabane. Elle étoit separée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sérieuse, & sans daigner s'occuper davantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard & sa femme, tels qu'on nous peint Philemon & Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraîche pour lit, du laitage, du fruit & du pain de seigle pour nour-

riture ; mais le peu que le ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent ſurpris de l'air d'arrangement que tout y reſpiroit. La table étoit d'une ſeule planche du noyer le mieux poli ; on ſe miroit dans l'émail des vaſes de terre deſtinés au laitage. Tout préſentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers beſoins de la nature agréablement ſatisfaits. C'eſt notre chere fille, dit la bonne femme, qui prend ſoin du ménage. Le matin avant que ſon troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître autour de la maiſon l'herbe couverte de roſée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adreſſe qui nous enchante. Quoi! dit la Marquiſe, cette Bergere eſt votre fille? Ah, Madame! Plût au Ciel, s'écria la bonne vieille! C'eſt mon cœur qui la nomme ainſi, car j'ai pour elle l'amour d'une mere ; mais je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour l'avoir portée dans mon ſein ; nous ne ſommes pas dignes de l'avoir fait naître. — Qui eſt-elle donc? d'où vient-elle? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers? — Tout cela nous eſt inconnu. Il y a quatre ans

qu'elle vint en habit de payſanne s'offrir pour garder nos troupeaux: nous l'aurions priſe pour rien, tant ſa bonne mine & la douceur de ſa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoiſe; mais nos queſtions l'affligeoient, & nous crûmes devoir nous en abſtenir. Ce reſpect n'a fait qu'augmenter à meſure que nous avons mieux connu ſon ame; mais plus nous voulons nous abaiſſer devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ſes pere & mere des attentions plus ſoutenues, ni des empreſſemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander; mais il ſemble qu'elle nous devine, & tout ce que nous pouvons ſouhaiter eſt fait avant que nous nous appercevions qu'elle y penſe. C'eſt un Ange deſcendu parmi nous pour conſoler notre vieilleſſe. Et que fait-elle actuellement dans l'étable, demanda la Marquiſe? — Elle donne au troupeau une litiere fraîche; elle trait le lait des brebis & des chevres. Il ſemble que ce laitage, preſſé de ſa main, en devienne plus délicat; moi qui vais le vendre à la ville, je ne puis ſuffire au débit: on

le trouve délicieux. Cette chere enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille & d'ozier, que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc fléxible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille; vous voyez ici l'image d'une vie aisée & tranquille: c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est elle heureuse elle-même, demanda M. de Fonrose? Elle tâche de nous le persuader, reprit le vieillard; mais j'ai fait souvent appercevoir à ma femme qu'en revenant du pâturage elle avoit les yeux mouillés de larmes, & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume: nous n'osons la lui demander. Ah, Madame! dit la vieille femme, quelle pitié me fait cette enfant lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux malgré la pluie & la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place: ma priere a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, & revient

le soir transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laisserai quitter votre foyer, & vous exposer à votre âge aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons; & quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne: Laissez, laissez, dit-elle, ma bonne mere, c'est par l'exercice que je me garantis du froid: le travail est fait pour mon age. Enfin, Madame, elle est bonne autant qu'elle est belle, & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevoit? demanda la Marquise. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde; mais si elle devoit être heureuse, nous mourrions contens avec cette consolation. Hélas! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il est possible! Mon espérance étoit que cette main si chere me fermeroit les yeux, mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un sceau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits; &

après les avoir salués avec une grace charmante, elle se mit à vacquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chere enfant, lui dit la Marquise. Je tâche, Madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes Maîtres, qui desirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal & champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, & les fruits que je viens de cueillir sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les graces nobles & décentes avec lesquelles cette Bergere merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses Maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils desiroient qu'elle fît, tout cela pénétroit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même, notre aventure tient du prodige, se dirent-

l'un à l'autre. Il faut éclaircir ce myſtere, il faut amener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient paſſé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonroſe, avant de partir, fit appeller la Bergere. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le ſecret de votre naiſſance, & la cauſe de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéreſſe à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au-deſſus du malheur, & que vous vous êtes fait des ſentimens conformes à votre condition préſente: vos charmes & vos vertus la rendent reſpectable, mais elle eſt indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur ſort; les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état conſidérable; il me manque une amie; & je croirai rapporter de ces lieux un tréſor ineſtimable, ſi vous voulez m'accompagner. Ecartez de la propoſition, de la priere que je vous fais, toute idée de ſervitude: je ne vous crois pas faite pour cet état; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux

vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répete, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens: il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte; au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état, & c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards présens à ce discours, baisant les mains de la Marquise & se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accèpter ces offres généreuses; lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, & qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La Bergere, en les embrassant, mêla ses larmes avec les leurs; elle rendit graces aux bontés de M. & de Madame de Fonrose, avec une sensibilité qui l'embellissoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place, & sa volonté s'accomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des

traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grace à vous demander, dit-elle en rougissant & en baissant les yeux, c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, & laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre & mourir dans l'oubli. M. & Madame de Fonrose, attendris & affligés, redoublerent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable, & les vieillards, les voyageurs & la bergere se séparerent les larmes aux yeux.

Pendant la route M. & Màdame de Fonrose ne s'occuperent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espece de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé, & ce fut un sujet inépuisable de réfléxions & de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans l'âge où l'imagination est la plus vive, & le cœur le plus susceptible d'attendrissement; mais c'étoit un de ces caracteres dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agi-

tés, quand ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espece de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus & des malheurs de la Bergere de Savoye, allume dans son ame le plus ardent desir de la voir. Il s'en est fait une image qui lui est sans cesse présente; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son ame toute entiere. C'est-là que le bonheur l'attend. Mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles: on ne consentira jamais au voyage qu'il médite; c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences; la Bergere elle-même effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober; il la perd s'il en est connu. D'après toutes ces réfléxions qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de Pasteur, la chercher dans sa solitude, & d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît; on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée, & ces parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un Pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie: on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergere menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire: si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, & que le goût d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, & desirer une société qui l'amuse ou qui la console: laissons-lui recher-

cher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, & nous serons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, & de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose quand il raisonnoit ainsi? Fonrose avoit dix-huit ans; mais trois mois de réfléxion sur le même objet, développent bien des idées! Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa, fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. „ C'est ici, disoit la Ber-
„ gere dans ses chants plaintifs, c'est ici
„ que mon cœur jouit de l'unique bien
„ qui lui reste. Ma douleur a des delices
„ pour mon ame; je préfere son amer-
„ tume aux douceurs trompeuses de la
„ joie."

Ces accens déchiroient le cœur sensible de Fonrose. Quelle peut être, disoit-il, la cause du chagrin qui la consume? Qu'il seroit doux de la consoler! Un espoir plus doux encore osoit à peine

flatter ses desirs. Il craignit d'alarmer la Bergere s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près, & pour la premiere fois c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain il se rendit au pâturage; & après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui le jour précédent lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du haut-bois comme *Besuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui faisoit alors les plaisirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément ensevelie dans ses affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix, & les échos gardoient le silence. Tout-à-coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du haut-bois de Fonrose. Ces sons inconnus exciterent dans l'ame d'Adelaïde une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans sur ces collines, ne lui avoient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile & attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle apperçoit de loin un jeune Pâtre

aſſis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paiſſoit ſon troupeau; elle approche pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle ce que peut le ſeul inſtinct de la nature! L'oreille indique à ce Berger toutes les fineſſes de l'art. Peut-on donner des ſons plus purs? Quelle délicateſſe dans les infléxions! Quelle variété dans les nuances! Que l'on diſe après cela que le goût n'eſt pas un don naturel. Depuis qu'Adelaïde habitoit cette ſolitude, c'étoit la premiere fois que ſa douleur ſuſpendue par une diſtraction agréable, livroit ſon ame à la douce émotion du plaiſir. Fonroſe qui l'avoit vu s'approcher & s'aſſeoir au pied d'un ſaule pour l'entendre, n'avoit pas fait ſemblant de s'en appercevoir. Il ſaiſit ſans affectation le moment de ſa retraite, & meſura la marche de ſon troupeau de maniere à la rencontrer ſur la pente de la colline où ſe croiſoient leurs chemins. Il ne fit que jetter un regard ſur elle, & continua ſa route comme n'étant occupé que du ſoin de ſon troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues! Quels yeux! quelle bouche divine! que ces traits ſi nobles & ſi touchans dans leur langueur, ſeroient plus raviſſans, ſi

l'amour, les ranimoit! On voyoit bien que la douleur ſeule avoit terni dans leur printemps les roſes de ſes belles joues; mais de tant de charmes celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de ſa taille & de ſa démarche: à la ſoupleſſe de ſes mouvemens, on croyoit voir un jeune cedre dont la tige droite & fléxible cede mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans ſa mémoire, s'empara de tous ſes eſprits. Qu'il me l'ont peinte foiblement, diſoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations! & c'eſt un déſert qu'elle habite! c'eſt le chaume qui la couvre: elle qui devroit voir les Rois à ſes genoux, s'occupe du ſoin d'un vil troupeau! Sous quels vêtemens s'eſt-elle offerte à ma vue! Elle embellit tout, & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps auſſi délicat! des alimens groſſiers, un climat ſauvage, de la paille pour lit, grands Dieux! & pour qui ſont faites les roſes? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuſe & trop indigne d'elle. Le ſommeil interrompit ſes réflexions, mais n'effaça point cette image. Adelaïde de ſon côté

ſenſiblement frappée de la jeuneſſe, de la beauté de Fonroſe, ne ceſſoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle raſſembler, diſoit-elle, tant de talens & tant de graces! Mais hélas, ces dons qui ne lui ſont qu'inutiles, feroient peut-être ſon malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cauſe-t-elle pas dans le monde! malheureuſe! eſt-ce à moi d'y attacher quelque prix? La réflexion déſolante vint empoiſonner dans ſon ame le plaiſir qu'elle avoit goûté; elle ſe reprocha d'y avoir été ſenſible, & réſolut de s'y refuſer à l'avenir. Le lendemain Fonroſe crut s'appercevoir qu'elle évitoit ſon approche; il tomba dans un triſteſſe mortelle. Se douteroit-elle de mon déguiſement, diſoit-il? me ſerois-je trahi moi-même? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, & ſon hautbois fut négligé. Adelaïde n'étoit pas ſi loin qu'elle ne pût bien l'entendre, & ſon ſilence l'étonna. Elle ſe mit à chanter elle-même. „ Il „ ſemble, diſoit ſa chanſon, que tout ce „ qui m'environne partage mes ennuis: „ les oiſeaux ne font entendre que de „ triſtes accens, l'écho me répond par „ des plaintes, les zéphyrs gémiſſent

„ parmi ces feuillages, le bruit des ruis-
„ seaux imite mes soupirs, on diroit
„ qu'ils roulent des pleurs." Fonrose, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois avec la voix d'Adelaïde. O ciel, dit-elle, est-ce un enchantement! je n'ose en croire mon oreille: ce n'est pas un Berger, c'est un Dieu que je viens d'entendre. Le sentiment naturel de l'harmonie peut-il inspirer ces accords? Comme elle parloit ainsi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleste, fit retentir le vallon. Adelaïde crut voir réaliser les prodiges que la Poësie attribue à la Musique sa brillante sœur. Confuse, interdite, elle ne sçavoit si elle devoit se dérober ou se livrer à cet enchantement. Mais elle apperçut le Berger qu'elle venoit d'entendre, rassemblant son troupeau pour regagner sa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui; son ame simple n'en est pas plus vaine; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel est le pouvoir de la Musique: c'est le seul des talens qui jouisse de lui-même; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel

fut accordé à l'homme dans l'innocence: c'eſt le plus pur de tous les plaiſirs. Hélas! c'eſt le ſeul que je goûte encore, & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours ſuivans Fonroſe affecta de s'éloigner à ſon tour: Adelaïde en fut affligée. Le ſort, dit-elle, ſembloit m'avoir ménagé cette foible conſolation; je m'y ſuis livrée trop aiſément; & pour me punir il m'en prive. Un jour enfin qu'ils ſe rencontrerent ſur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux? Ces premiers paroles d'Adelaïde cauſerent à Fonroſe un ſaiſiſſement qui lui ôta preſque l'uſage de la voix. Je ne ſçai, dit-il en héſitant; ce n'eſt pas moi qui conduis mon troupeau, c'eſt mon troupeau qui me conduit moi-même; ces lieux lui ſont plus connus qu'à moi: je lui laiſſe le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc, lui demanda la Bergere? J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonroſe. Etes-vous né parmi les Paſteurs, pourſuivit-elle? Puiſque je ſuis Paſteur, dit-il en baiſſant les yeux, il faut bien que je ſois né pour

l'être.

l'être. C'eſt de quoi je doute, reprit Adelaïde, en l'obſervant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le ſort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonroſe; mais eſt-ce à vous de croire que la nature refuſe tout aux Bergers? Etes-vous née pour être Reine? Adelaïde rougit à cette réponſe; & changeant de propos, l'autre jour, dit-elle, au ſon du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui ſeroit un prodige dans un ſimple gardien de troupeaux. C'eſt votre voix qui en eſt un, reprit Fonroſe, dans une ſimple Bergere. — Mais perſonne ne vous a-t-il inſtruit? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur ſent, mon hautbois l'exprime; je lui inſpire mon ame: voilà tout mon ſecret; rien au monde n'eſt plus facile. Cela eſt incroyable, dit Adelaïde. C'eſt ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonroſe; cependant il l'a bien fallu croire. Que voulez-vous? la nature & l'amour ſe font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble for-

tune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien ils avançoient dans la vallée; & Fonrose qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillans que le plaisir inspire. Ah! de grace, dit Adelaïde, épargnez à mon ame l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la douleur, ses échos ne sont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane; ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; & ces mots prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre, reprit Adelaïde! Est-ce des hommes? Est-ce du sort! Je ne sçai, dit-il, mais je ne suis pas heureux: ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adelaïde; le Ciel nous donne à l'un & à l'autre une consolation dans nos peines; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur est oppressé. Qui que vous soyez, si vous connoissez le malheur, vous devez être compatissant, & je vous crois digne de ma confiance; mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas! dit Fonrose,

mes maux font tels que je ferai peut-être condamné à ne les réveler jamais. Ce mystere ne fit que redoubler la curiosité d'Adelaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline sous ce vieux chêne touffu, où vous m'avez entendu gémir. Là, je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux & fidele. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adelaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adelaïde parla ainsi : „ Vous voyez ces „ pierres que l'herbe commence à cou„ vrir, c'est le tombeau du plus tendre, „ du plus vertueux des hommes, à qui „ mon amour & mon imprudence ont „ coûté la vie. Je suis Françoise, d'une „ famille distinguée & trop riche pour „ mon malheur. Le Comte d'Orestan „ conçut pour moi l'amour le plus ten-

„ dre; j'y fus sensible: je le fus à l'ex-
„ cès. Mes parens s'opposerent au pen-
„ chant de nos cœurs, & ma passion
„ insensée me fit consentir à un hymen
„ sacré pour les ames vertueuses; mais
„ désavoué par les loix. L'Italie étoit
„ alors le théâtre de la guerre. Mon
„ époux y alloit joindre le corps qu'il
„ devoit commander: je le suivis jus-
„ qu'à Briançon: ma folle tendresse l'y
„ retint deux jours malgré lui. Ce jeune
„ homme plein d'honneur n'y prolon-
„ gea son séjour qu'avec une extrême
„ répugnance. Il me sacrifioit son devoir;
„ mais que ne lui avois-je pas sacrifié
„ moi même? En un mot, je l'exigeai, il
„ ne put résister à mes larmes. Il partit
„ avec un pressentiment dont je fus moi-
„ même effrayée: je l'accompagnai jus-
„ ques dans cette vallée où je reçus ses
„ adieux; & pour attendre de ses nou-
„ velles, je retournai à Briançon. Peu
„ de jours après se répandit le bruit
„ d'une bataille. Je doutois si d'Orestan
„ s'y étoit trouvé; je le souhaitois pour
„ sa gloire, je le craignois pour mon
„ amour, quand je reçus de lui une let-
„ tre que je croyois bien consolante? Je
„ serai tel jour à telle heure, me disoit-

„ il, dans la vallée & sous le chêne où
„ nous nous sommes séparés ; je m'y
„ rendrai seul, je vous conjure d'aller
„ m'y attendre seule ; je ne vis encore
„ que pour vous. Quel étoit mon éga-
„ rement ! Je n'apperçus dans ce billet
„ que l'impatience de me revoir, & je
„ m'applaudis de cette impatience. Je
„ me rendis donc sous ce même chêne.
„ D'Orestan arrive, & après le plus ten-
„ dre accueil ; Vous l'avez voulu, ma
„ chere Adelaïde, me dit-il, j'ai man-
„ qué à mon devoir dans le moment le
„ plus important de ma vie. Ce que je
„ craignois est arrivé. La bataille s'est
„ donnée, mon régiment a chargé ; il
„ a fait des prodiges de valeur, & je
„ n'y étois pas. Je suis deshonoré, perdu
„ sans ressource. Je ne vous reproche pas
„ mon malheur ; mais je n'ai plus qu'un
„ sacrifice à vous faire, & mon cœur
„ vient le consommer. A ce discours,
„ pâle, tremblante, & respirant à peine,
„ je reçus mon époux dans mes bras. Je
„ sentis mon sang se glacer dans mes vei-
„ nes, mes genoux ployerent sous moi,
„ & je tombai sans connoissance. Il pro-
„ fita de mon évanouissement pour s'ar-
„ racher de mon sein, & bientôt je fus

„ rappellée à la vie par le bruit du coup „ qui lui donna la mort. Je ne vous pein„ drai point la situation où je me trou„ vai, elle est inexprimable; & les lar„ mes que vous voyez couler, les san„ glots qui étouffent ma voix, en font „ une trop foible image. Après avoir „ passé une nuit entiere auprès de ce „ corps sanglant, dans une douleur stu„ pide, mon premier soin fut d'enséve„ lir avec lui ma honte: mes mains „ creusérent son tombeau. Je ne cherche „ point à vous attendrir; mais le mo„ ment où il fallut que la terre me sépa„ rât des tristes restes de mon époux, „ fut mille fois plus affreux pour moi „ que ne peut l'être celui qui séparera „ mon corps de mon ame. Epuisée de „ douleur & privée de nourriture, mes „ défaillantes mains employerent deux „ jours à creuser ce tombeau, avec des „ peines inconcevables. Quand mes for„ ces m'abandonnoient, je me reposois „ sur le sein livide & glacé de mon é„ poux. Enfin je lui rendis les devoirs „ de la sépulture, & mon cœur lui pro„ mit d'attendre en ces lieux que le tré„ pas nous réunît. Cependant la faim „ cruelle commençoit à dévorer mes en-

„ trailles desséchées. Je me fis un crime
„ de refuser à la nature les soutiens d'u-
„ ne vie plus douloureuse que la mort.
„ Je changeai mes vêtemens en un simple
„ habit de Bergere, & j'en embrassai
„ l'état comme mon unique refuge. De-
„ puis ce temps, toute ma consolation
„ est de venir pleurer sur ce tombeau
„ qui sera le mien. Vous voyez, pour-
„ suivit-elle, avec quelle sincérité je
„ vous ouvre mon ame. Je puis avec
„ vous désormais pleurer en liberté; c'est
„ un soulagement dont j'avois besoin;
„ mais j'attends de vous la même con-
„ fiance. Ne croyez pas m'avoir abusée.
„ Je vois clairement que l'état de Pas-
„ teur vous est aussi étranger & plus
„ nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune,
„ peut-être sensible; & si j'en crois mes
„ conjectures, nos malheurs ont eu la
„ même source, & comme moi vous
„ avez aimé. Nous n'en serons que plus
„ compatissans l'un pour l'autre. Je vous
„ regarde comme un ami que le Ciel,
„ touché de mes maux, daigne m'en-
„ voyer dans ma solitude. Regardez-
„ moi comme une amie capable de vous
„ donner, sinon des conseils salutaires,
„ au moins des exemples consolans."

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venoit d'entendre; & quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a faite le récit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, & dont vous êtes si digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu: telle est la nature de mes peines, qu'un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse, ajouta-t-il avec un profond soupir! Je suis encore plus malheureux: c'est tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence: il m'est affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines: je vous verrai pleurer sur cette tombe: j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas! trop sensible. Je m'en repens dès-à-présent, dit-elle avec confusion; & tous les deux, les yeux baissés, se retirerent en silence. Adelaïde, en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvellé, disoit-elle, le

ſentiment de ſes peines; & quelle en doit être l'horreur, puiſqu'il ſe croit encore plus malheureux que moi!

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien ſuivi entre Fonroſe & Adelaïde. Ils ne ſe cherchoient ni ne s'évitoient l'un l'autre: des regards où la conſternation étoit peinte, faiſoient preſque leur unique langage; s'il la trouvoit pleurant ſur le tombeau de ſon époux, le cœur ſaiſi de pitié, de jalouſie & de douleur, il la contemploit en ſilence, & répondoit à ſes ſanglots par de profonds gémiſſemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette ſituation pénible, & Adelaïde voyoit la jeuneſſe de Fonroſe ſe flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le conſumoit l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement que la cauſe lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de ſoupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il eſt naturel que deux ſentimens qui partagent une ame s'affoibliſſent l'un l'autre, les regrets d'Adelaïde ſur la mort de d'Oreſtan devenoient moins vifs chaque jour, à meſure qu'elle ſe livroit davantage à la pitié que lui inſpiroit Fonroſe. Elle étoit bien ſûre que cette pitié n'avoit rien que

d'innocent; il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre; & l'objet de ce sentiment généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle, qu'Adelaïde ne crut pas devoir le laisser plus long-temps livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, & vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remede. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris; si l'amitié la plus pure & la plus tendre vous est chere; enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cause de vos peines: vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abysme entre le monde & moi, & la confidence que j'exige sera bientôt ensévelie dans cette tombe où la douleur me conduit à pas lents. J'espere vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie sans vous

laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel, qu'entends-je ! s'écria-t-elle éperdue ! Qui ? moi ! j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ? Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Hélas ! je tremble ! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je : il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit pour dissimuler plus long-temps. — Eh, bien, je suis.... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos charmes m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation, croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue, je sçai ce qui vous attache en ces lieux, je sçai que le seul espoir qui me reste est d'y mourir en vous adorant. Epargnez-moi des conseils inutiles & d'injustes reproches. Ma résolution est aussi ferme, aussi inébranlable que la vôtre. Si en trahissant mon secret vous troubliez les derniers momens d'une vie qui s'éteint, vous auriez inutilement un

tort avec moi, qui n'en aurai jamais avec vous.

Adelaïde confondue tâcha de calmer le défefpoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons, dit-elle, à fes parens le fervice de le rappeller à la vie; fauvons leur unique efpérance; le Ciel m'offre cette occafion de reconnoître leurs bontés. Ainfi, loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée, tout ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus confolant, fut mis en ufage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrofe, je fens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux: votre cœur eft à celui qui repofe dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher, je vois combien votre vertu eft ingenieufe à me cacher mon malheur; je le fens dans toute fon étendue, j'en fuis accablé; mais je vous le pardonne. Votre devoir eft de ne m'aimer jamais, le mien eft de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le deffein qu'elle avoit conçu, Adelaïde arrive dans la cabane. Mon pere, dit-elle à fon vieux maître, vous fentez-vous la force de faire le voyage de Turin? J'ai befoin de

quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zele pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit Adelaïde ; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, & que c'est moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le Vieillard de la vallée de Savoye. Ah ! s'écria Madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergere. Qu'il vienne, ajouta le Marquis, il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le vieillard est introduit. Il se prosterne, on le releve. Vous pleurez un fils, leur dit-il, je viens vous dire qu'il est vivant : c'est notre chere enfant qui l'a découvert dans la vallée : elle m'envoye pour vous en instruire ; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit

ainsi, la surprise & la joie avoient ôté à Madame de Fonrose l'usage de ses sens. Le Marquis éperdu, égaré, appelle au secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La marquise reprenant ses esprits, Que ferons-nous, dit-elle, en saisissant les mains du vieillard & les serrant avec tendresse, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon homme; ils marchent nuit & jour, ils se rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergere étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit; ils approchent. Quelle est leur surprise! leur fils, ce fils bien-aimé est auprès d'elle sous l'habit d'un simple Pasteur: leurs cœurs plutôt que leurs yeux le reconnoissent. Ah! cruel enfant! s'écrie sa mere en se jettant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné! Pourquoi vous dérober à notre tendresse? Et que veniez-vous faire ici. Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adelaïde, tandis que Fon-

rose embrassoit les genoux de son pere qui le relevoit avec bonté; pardon de vous avoir laissés si long-temps dans la douleur: si je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt consolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonrose étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous reposer dans la cabane, & oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monsieur, je l'ai été dit Fonrose à son pere qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître & j'en suis trop puni. J'aime sans espoir ce qu'il y a de plus accompli sur la terre: vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable, c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même; je l'aime jusqu'à l'idolatrie, je ne puis être heureux sans elle, & je sçai qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le secret de sa naissance? J'en ai

appris aſſez, dit Fonroſe, pour vous aſſurer qu'elle ne le cede en rien à la mienne; elle a même renoncé à une fortune conſidérable pour s'enſévelir dans ce déſert. — Et ſçavez-vous ce qui l'y a engagée? — Oui, mon pere, mais c'eſt un ſecret qu'elle ſeule peut vous reveler. — Elle eſt mariée peut-être?— Elle eſt veuve, mais ſon cœur n'en eſt pas plus libre; ſes liens n'en ſont que plus forts. Ma fille, dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonroſe. La paſſion extravagante de ce jeune homme ne peut être juſtifiée que par un objet auſſi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme ſe bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie; cet enfant ne veut plus vivre s'il ne vous obtient pour épouſe; je ne deſire pas moins de vous avoir pour fille; voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah! Monſieur, dit-elle, vos bontés me confondent; mais écoutez & jugez-moi. Alors en préſence du vieillard de ſa femme, Adélaïde leur fit le récit de ſa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de ſa famille, qui n'étoit pas inconnue

à

à M. de Fonrose, & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane pour leur donner un libre cours. Le pere attendri vola au secours de son enfant: voyez, disoit-il, ma chere Adelaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrose qui étoit auprès d'Adelaïde, la pressoit dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi, ma fille, dit-elle, nous ferez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard & sa femme, les yeux remplis de pleurs, & attachés sur Adelaïde, attendoient qu'elle prit la parole. Le Ciel m'est témoin, dit Adelaïde en se levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre; mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge: laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors se retirant seule avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose, vous sçavez quels liens sacrés me retien-

nent dans ces lieux. Si je pouvois cesser de chérir & de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnoissance, sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour: plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre: c'est l'impossibilité de remplir ce devoir qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause, il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, & vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible, ou de renoncer à moi, de vous vaincre & de m'oublier, ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose, & d'une ame comme la vôtre l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux

ſans doute des [illegible] que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux, mais la cauſe de cette [illegible]douſſe, en vous rendant plus reſpectable, vous rendra plus chere à mes yeux.

Elle eſt à moi, dit-il, en venant ſe jetter dans les bras de ſes parens; c'eſt à ſon reſpect pour vous, à vos bontés que je la d[illegible] & c'eſt vous devoir une ſeconde vi[illegible] Dès ce moment leurs bras furent d[illegible]înes dont Adelaïde ne put ſe dé[illegible]

[illegible]-elle qu'à la pitié, à la reconnoi[illegible]ce? Je veux le croire pour l'admirer encore: Adelaïde le croyoit elle-mê[illegible]: quoiqu'il en ſoit, avant de partir [illegible]e voulut revoir ce tombeau qu'elle [illegible] quittoit [illegible] regret. O mon cher d'Oreſtan, dit-elle, ſi du ſein des morts [illegible] peux lire au fond de mon ame, ton [illegible] n'a point à murmurer du ſa[illegible] je fais: je le dois aux ſenti[illegible]eux de cette vertueuſe famille; [illegible] cœur te reſte à jamais. Je vais [illegible] faire des heureux, ſans aucun [illegible]être heureuſe. On ne l'arracha [illegible] qu'avec une eſpece de violen[illegible]is elle exigea qu'on y élevât un

monument à la mémoire de son époux, & que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de sa jeunesse. Le temps, les soins assidus de Fonrose, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert son ame aux impressions d'une nouvelle tendresse; & on la cite pour exemple d'une femme intéressante & respectable jusques dans son infidélité.



LA MAUVAISE MERE.

PARMI les productions monstrueuses de la Nature, on peut conter le cœur d'une Mere qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par sa severité à réprimer les vexations de toute espece, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appellé M. de Carandon,

mourut pauvre & presqu'infolvable. Il avoit laiffé une fille que perfonne n'époufoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par confidération pour la mémoire de fon pere. Il nous a fait tant de bien, difoit le bon-homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant) il eft bien jufte que quelqu'un de nous le rende à fa fille. Corée fe propofa donc humblement, & Mademoifelle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, confentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans fa maifon une autorité abfolue. Le refpect du bon-homme pour la mémoire du pere s'étendoit jusques fur la fille: il la confultoit comme fon oracle; & fi quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du fien, elle n'avoit qu'à proferer ces paroles imposantes: feu M. de Carandon mon pere.... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut affez jeune, & lui laiffa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere. En mourant il croyoit devoir regler le partage de fes biens; mais M. de Carandon avoit

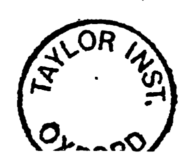
pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mere, il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du Testament de Corée, & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans l'aîné faisoit ses délices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse qu'il sembloit avoir épuisée; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mere.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut: sa mere ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son pere, une ame du peuple; & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné, qu'on avoit pris ſoin de rendre auſſi volontaire, auſſi mutin, auſſi capricieux qu'il étoit poſſible, c'étoit la gentilleſſe même: ſon indocilité s'appelloit hauteur de caractere; ſon humeur, excès de ſenſibilité. On s'applaudiſſoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raiſon: or il faut ſçavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne ceſſoit de dire qu'il ſentoit ſon bien, & qu'il avoit l'honneur de reſſembler à Madame ſa mere. Cet aîné appellé M. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laiſſer le nom de Corée) cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute eſpece: les leçons étoient pour lui ſeul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit; de maniere qu'au bout de quelques années, Jacquaut ſçavoit tout ce qu'on avoit enſeigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne ſçavoit rien.

Les Bonnes, qui ſont dans l'uſage d'attribuer aux enfans tout le peu d'eſprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentilleſſes qu'ils doivent dire dans la journée; les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoiſſoient le foible, que ſon aîné étoit un prodige.

Les



Les Maîtres moins complaisans, ou plus mal-adroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jacquaut: ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot, mais ils disoient que le petit Jacquaut avoit de l'esprit comme un ange. La vanité de la mere en fut blessée; & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la nature, si ce vice des meres étoit moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la Nature; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'aîné s'occupoit de ses plaisirs, & fort peu de la santé de sa mere. C'est la punition des meres folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter; Jacquaut s'en apperçut, & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte: l'impatience de

voir sa mere ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appellé; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte, il entre sans bruit & à pas tremblans, il s'approche du lit de sa mere. Est-ce vous, mon fils, demanda-t-elle? — Non ma mere, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant; & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison: son prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des Maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractere plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement: elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs soins,

& se défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un College.

A seize ans l'Etang quitta ses Maîtres de Mathématique, de Physique, de Musique &c, comme il les avoit pris ; il commença ses exercices, qu'il fit à peu-près comme ses études ; & à vingt ans il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté Jacquaut avoit fini ses humanités, & sa mere étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puisqu'il est si sage, il réussira dans l'Eglise, il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état ecclésiastique ; il vint supplier sa mere de l'en dispenser. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & severe, que j'ai dequoi vous soutenir dans le monde? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre pere n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carriere des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter en un mot un

petit collet ou une Lieutenance d'Infanterie ; c'eſt tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec reſpect qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiſelle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils ſi peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ſes yeux. Le jeune Corée déſolé d'avoir encouru l'indignation de ſa mere, ſe retira en ſoupirant, & réſolut de tenter ſi la fortune lui ſeroit moins cruelle que la Nature. Il apprit qu'un vaiſſeau étoit ſur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit deſſein de ſe rendre. Il écrivit à ſa mere pour lui demander ſon aveu, ſa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mere, trop heureuſe d'en être délivrée, voulut le voir avant ſon départ, & en l'embraſſant lui donna quelques larmes. Son frere eut auſſi la bonté de lui ſouhaiter un heureux voyage. C'étoient les premieres careſſes qu'il avoit reçues de ſes parens ; ſon cœur ſenſible en fut pénétré : cependant il n'oſa leur demander de lui écrire ; mais il avoit un ca-

marade de college dont il étoit tendrement aimé: il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe: on lui obtint des dispenses d'études; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux: on proposa une riche héritiere; mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine dequoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mere, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au Spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce

qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de temps se débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une Maîtresse plus fameuse encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux; & quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle, il avoit le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvoit plus heureux. Cependant s'étant apperçue qu'il n'étoit pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, & proposa pour fuir les importuns de venir ensemble à Paris oublier tout l'Univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choisissent leur retraite aux environs du Palais royal. Fatime (c'étoit le nom de cette

beauté) demanda & obtint sans peine un carrosse pour prendre l'air. L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu; mais son mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez elle que la société de l'Etang, & il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foiblesse: elle croyoit aux songes. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut sçavoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux: c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie & des sophas assortis à ce lit superbe; des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée, je m'approche; qu'ai-je apperçu! le cœur m'en palpite: un écrain de diamans; & quels diamans encore! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel esclavage, une riviere qui ne

finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis, il m'arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée, & mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifioient rien; elle lui soutint que celui-là devoit signifier quelque chose, & il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonstances près, se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer: elle y prit goût, & songea tant, que la fortune de bon-homme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. l'Etang, à qui ce voyage avoit déplu, demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit; & sa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Etang prétendoit exceller au piquet; ses amis, qui faisoient bourse commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit,

ma foi, disoit l'un des parieurs, c'est bien jouer! On ne joue pas mieux, disoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement, la fidele Fatime qui s'apperçut de sa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain: cependant comme il est humiliant de décheoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste, ensorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mere, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré; mais que loin de pouvoir lui envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déja l'alarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait! disoit cette mere désolée: je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du

monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sçait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante; le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas! son camarade de college, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mere, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mere! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangere, pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien

ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit, & ce sacrifice ne coûta rien à son cœur; mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon, qui lui avoit laissé des biens immenses, avoit jetté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'ame, & en démêler le caractere; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet subit & confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & se développer. Corée de son côté l'avoit distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéressante, l'air le plus animé, & cependant

le plus modeste, un tein brun, mais plus frais que les roses, des cheveux d'un noir d'ébene, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le sourire & le regard des compagnes de Vénus; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'esprit, de cette élévation de caractere, de cette justesse dans les idées, de cette droiture dans les sentimens, qui nous font dire assez mal à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuse. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de son cœur, qu'il obtint d'elle sans détour un pareil aveu pour réponse; & leur inclination mutuelle devenue plus tendre à mesure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aspiroit plus qu'au moment d'être consacrée au pied des autels. Quelques démêlés sur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout-à-coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mere. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami & lui de-

manda conſeil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas beſoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au ſecours de votre mere, faites honneur à tout, & revenez: ma fortune vous attend. Si je meurs, mon teſtament vous l'aſſurera; ſi je vis, au lieu d'un testament, vous ſçavez quels ſeront vos titres. Corée pénétré de reconnoiſſance & d'admiration, ſaiſit les mains de cette femme généreuſe, & les arroſa de ſes pleurs; mais comme il ſe répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant: n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque choſe de paſſablement honnête, on crie au prodige, comme ſi la nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place ſeriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomene le pur mouvement d'un bon cœur? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre; mais vos principes, vos ſentimens, l'aiſance, le naturel de vos vertus m'enchantent: je les admire ſans en être ſurpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baiſant ſur les deux joues, je ſuis à toi telle que Dieu m'a

faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries: mais là, leur vaisseau poursuivi par un Corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chassoit, étoit sur le point de le joindre; & le Capitaine effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah! ma pauvre mere! s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage, non, dit-il, ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine, à l'Equipage, & aux passagers consternés, Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement? Souffrirons-nous que ce brigand nous mene à Maroc chargés de fers, & nous y vende comme des bêtes? Sommes-nous désarmés? Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous? Ils veulent aborder; qu'ils abordent: hé bien, nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits;

& le Capitaine en l'embraſſant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout eſt diſpoſé pour la défenſe; le Corſaire aborde, les vaiſſeaux ſe heurtent: des deux côtés on voit voler la mort: bientôt les deux navires ſont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme: le feu ceſſe, le jour renaît, & le fer choiſit ſes victimes. Corée, le ſabre à la main, faiſoit un carnage effroyable; dès qu'il voyoit un Afriquain ſe jetter ſur ſon bord, il couroit à lui, le fendoit en deux, en s'écriant: Ah, ma pauvre mere! Sa fureur étoit celle d'une lionne, qui défend ſes petits; c'étoit le dernier effort de la nature au déſeſpoir; & l'ame la plus douce, la plus ſenſible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus ſanguinaire. Le Capitaine le trouvoit partout, l'œil en feu & le bras ſanglant. Ce n'eſt pas un homme, diſoient ſes compagnons, c'eſt un Dieu qui combat pour nous: ſon exemple enflammoit leur courage. Il ſe trouve enfin corps-à-corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié de ma mere; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire

fut décidée, le peu qui restoit de l'équipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée avec sa proie aborde enfin sur les côtes de France; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mere. Il la trouve au bord du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même, denuée de tout secours, & livrée au soins d'un domestique qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation lui avoit fait défendre à ce domestique de recevoir personne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la visitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuse.

Annoncez-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame. — Hélas! & quel est cet étranger? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom ses entrailles furent si violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils! dit-elle d'une voix éteinte & en levant sur lui sa mourante paupiere, Ah, mon

mon fils! dans quel moment venez-vous revoir votre mere? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre, de voir cette mere qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image souleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre: O ma mere! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs: ses sanglots étoufferent sa voix, & les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mere expirante, furent long-temps la seule expression de sa douleur & de son amour. Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé; d'avoir.... Il l'interrompit: tout est réparé, ma mere, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez: la fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au sein de la nature: c'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez: j'ai dequoi vous faire aimer la vie. — Ah! mon cher enfant, si je desire de vivre, c'est pour expier mon injustice, c'est pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai deshérité. A ces mots elle se couvroit le visage comme indigne de voir le jour. Ah, Madame!

s'écria-t-il en la pressant dans ses bras; ne me dérobez point la vûe de ma mere. Je viens à travers les mers la chercher & la secourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées: sans leur charité, je ne serois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis! leur dit-il, mes bienfaiteurs! que ne vous dois-je pas? Sans vous je n'aurois plus de mere: achevez de la rappeller à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zele, & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir, Madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimerent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal; la consolation en fut le remede. Corée apprit que

ſon malheureux frere venoit de périr miſérablement. Je tire le rideau ſur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en deroba la connoiſſance à une mere ſenſible, & trop foible encore pour ſoutenir ſans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorſque ſa ſanté fut plus affermie. Toutes les plaies de ſon cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulerent de ſes yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de ſa tendreſſe, lui en rendoit un qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus ſenſible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les deſirs de ſon ame: c'étoit de pouvoir réunir dans ſes bras ſa mere & ſon épouſe. Madame Corée ſaiſit avec joie le projet de paſſer avec ſon fils en Amérique. Une ville remplie de ſes folies & de ſes malheurs, étoit pour elle un ſéjour odieux, & l'inſtant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protege la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mere de ſon amant, comme elle auroit reçu ſa mere. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaiſirs purs & ſereins, qui ſont le partage de la vertu.

LA BONNE MERE.

LE foin d'une mere pour fes enfans eft de tous les devoirs le plus faintement obfervé dans la nature. Ce fentiment univerfel domine toutes les paffions; il l'emporte même fur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux fenfible & doux, le plus pareffeux infatigable, le plus timide courageux à l'excès: aucun d'eux ne perd de vue fes petits, au moment qu'il leur eft inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'eft fur-tout au milieu d'un monde où le vice ingénieux à fe déguifer, prend mille formes féduifantes; c'eft-là que le plus heureux naturel demande à être éclairé fans ceffe. Plus il y a d'écueils & plus ils font cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du bonheur a befoin d'un fage pilote. Quel eût été, par exemple, le fort de Mademoifelle du Troëne, fi le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mere comme il y en a peu!

Cette veuve refpectable avoit confacré à l'éducation de fa fille unique les plus

belles années de ſa vie. Voici quel avoit été ſon calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, diſoit-elle ; je n'ai plus que ma fille & moi ; vivrai-je pour moi? vivrai-je pour elle? Le monde me ſourit, & me plaît encore; mais ſi je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je hazarde ſon bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuſe & diſſipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter? De mes années qui s'écoulent combien peu en ai-je à paſſer dans le monde? combien dans la ſolitude & dans le ſein de mon enfant? Ce monde qui m'appelle aujourd'hui, me renverra bientôt ſans pitié; & ſi ma fille s'eſt oubliée à mon exemple, ſi elle eſt malheureuſe par ma négligence, quelle ſera ma conſolation? Embelliſſons de bonne heure ma retraite: rendons-la douce autant qu'honorable: & ſacrifions à ma fille, qui eſt tout pour moi, cette multitude étrangere, à qui dans peu je ne ſerai plus rien.

Dès-lors cette mere ſi ſage fut l'amie & la compagne de ſa fille. Mais obtenir ſa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune personne) avoit reçu de la nature une ame susceptible des plus vives impressions; & sa mere qui l'étudioit sans cesse, éprouvoit une joie inquiete en s'appercevant de cette sensibilité qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux, disoit-elle quelquefois, heureux l'époux qu'elle aimera, s'il est digne de sa tendresse; si par l'estime & l'amitié il sçait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire! Mais malheur à lui s'il l'humilie & s'il la rebute: sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche, une plainte légere qu'elle n'ait pas méritée, des larmes ameres coulent de ses yeux; son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire, ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fût la vie de Madame du Troëne, elle étoit conforme à son état, & relative au dessein qu'elle avoit de s'éclairer à loisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirans, épris des charmes de la fille, faisoient, selon l'usage, une cour assidue à la mere. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan, qui pour son malheur étoit

doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois, qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'écoutoit avec complaisance, se voyoit avec volupté, se sourioit à lui-même, & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire sur sa politesse; mais elle étoit si froide & si légere en comparaison des attentions dont il s'honoroit, qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la premiere place dans son estime. Il auroit eu sans y penser toutes les graces naturelles; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit, il ne lui manquoit que de la justesse, ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui, s'il avoit sçû ce qu'il alloit dire. Mais son premier soin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort, ou qu'il eût raison, cela lui étoit assez égal; il étoit sûr d'éblouir, de séduire, de persuader ce qu'il vouloit. Il sçavoit par cœur tous ces petits propos de toilette, tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour: quel étoit l'amant de la veille, celui du jour, celui du lendemain, & combien de fois dans l'année

telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit refusé d'être sur la liste, & qui auroit supplanté tous ses rivaux, s'il avoit voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne, & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage, disoit-elle, que l'on gâte ce jeune homme; il étoit bien né, il pouvoit réussir. Il n'avoit déjà que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mere, ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunesse; & il y a de jolis défauts.

Verglan de son côté trouvoit Emilie assez belle; seulement un peu trop simple; mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très-léger de lui plaire; mais quand la premiere impression est faite, tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie: elle y voyoit le danger de le perdre, & rien n'accelere, comme la jalousie, les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame

me du Troêne, Verglan se donnoit, comme de raison, pour l'homme du monde le plus desiré.

Madame du Troêne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modestie, mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui; qu'il sçavoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit; que sa naissance y faisoit beaucoup, & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure, qualités qu'il ne s'étoit pas données, & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaisir à le voir & à l'entendre, plus elle avoit soin de dissimuler. Un reproche de sa mere eût fait à son ame une plaie profonde; & cette sensibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie dont Verglan étoit si foiblement touché avoient inspiré l'amour le plus tendre au sage & modeste Belzors. Un esprit juste & un cœur droit formoient la base de son caractere. Sa figure douce & ouverte s'ennoblissoit encore par la haute idée qu'on avoit de son ame; car on est disposé naturellement à chercher & à

croire démêler dans les traits d'un homme, ce que l'on sçait qu'il a dans le cœur.

Belzors, en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouissoit de l'avantage inestimable de pouvoir s'y abandonner sans précaution & sans contrainte. La décence, l'honnêteté, la candeur, cette franchise qui gagne la confiance, cette séverité de mœurs qui imprime le respect, avoient en lui l'aisance libre de l'habitude. Ennemi du vice, mais sans faste; indulgent aux ridicules; mais sans en contracter aucun; docile aux usages innocens, incorruptible aux mauvais exemples, il surnageoit au torrent du monde, aimé, respecté de ceux même dont sa vie étoit la censure, & auxquels l'estime publique avoit coutume de l'opposer pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne enchantée du caractere de ce jeune homme, l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge; Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingénu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il

lui inſpiroit n'étoit mêlée d'aucun ſentiment qu'il fallût cacher, Emilie étoit à ſon aiſe.

Il s'en falloit bien qu'elle fût auſſi libre, auſſi tranquille avec le dangereux Verglan; & la ſituation pénible où la mettoit ſa préſence, reſſembloit aſſez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien, Emilie baiſſoit les yeux & gardoit le ſilence. Il me ſemble ma fille, diſoit Madame du Troëne, que vous ne goûtez pas ces graces légeres & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point, Madame, diſoit Emilie en rougiſſant. La bonne mere diſſimuloit ſa joie: elle croyoit voir dans le cœur d'Emilie la vertu ſimple & modeſte de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ſes pareils. Un accident leger en apparence, mais frappant pour une mere attentive & clair-voyante, vint la tirer de ſon illuſion.

L'un des talens d'Emilie étoit la Peinture au paſtel. Elle avoit choiſi le genre des fleurs, comme le plus analogue à ſon âge. Il paroît ſi naturel de voir éclore une roſe ſous la main de la Beauté! Verglan, par un goût approchant du

sien, aimoit passionnément les fleurs: on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'apperçut qu'Emilie, sans y songer peut-être, en dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille lui fussent encore présentes, & vinssent comme d'elles-mêmes s'offrir aù bout de ses crayons; mais ce qui n'étoit pas aussi simple, c'étoit l'air d'enthousiasme qu'elle avoit en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du génie; sa bouche sourioit amoureusement à chaque trait de sa main, & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre, se répandoit sur ses belles joues. Etes-vous contente de votre séance, lui dit sa mere négligemment? Il n'est pas possible, répondit Emilie, de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidelement exprimée.

Quelques jours après Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne sans affectation les observa l'une

après l'autre, & dans la prochaine leçon d'Emilie, le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer; & chaque épreuve confirmant ses soupçons, redoubla son inquiétude. Hélas! dit-elle, je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un secret pour la société de sa mere. Comme elle n'avoit eu dessein que de lui assurer par-là des loisirs agréables, de lui faire goûter la solitude & de sauver son imagination des dangers de la rêverie, & son ame active & sensible des ennuis de l'oisiveté; Madame du Troëne ne tiroit, ni pour elle ni pour sa fille, aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de soin. Mais un jour qu'elles étoient seules avec Belzors, & que l'entretien rouloit sur l'avantage précieux de s'occuper & de se suffire; ma fille, dit Madame du Troëne, s'est fait un amusement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de ses desseins. Emilie ouvrit son portefeuille; & Belzors enchanté ne se lassoit point de l'admirer dans son ouvrage. Qu'ils sont

doux & purs, disoit-il, les plaisirs de l'innocence! le vice a beau se tourmenter, il n'en aura jamais de pareils. Avouez, Mademoiselle, que l'heure du travail passe vîte. Hé-bien, vous l'avez fixée: la voilà qui se retrace & se reproduit à vos yeux. Le temps n'est perdu que pour les oisifs. Madame du Troëne l'écoutoit avec une complaisance secrette. Emilie trouvoit ses propos très-sensés; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après Verglan vint les voir. Sçavez-vous, dit Madame du Troëne, que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessein? Je veux aussi que vous en soyez juge. Emilie interdite rougit, balbutia, dit qu'elle n'avoit rien de fini, & conjura sa mere d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vû. Elle ne se doutoit pas que sa mere lui tendoit un piege. Puisqu'il y a du mystere, il y a de l'intention, dit cette mere clairvoyante; elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs, & qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne ſollicitée de tous côtés, ſe retranchoit encore ſur la jeuneſſe d'Emilie, & ſur la réſolution qu'elle avoit priſe elle-même de ne pas la gêner dans ſon choix. Cependant ce choix l'alarmoit. Ma fille, diſoit-elle, va préférer Verglan; il y a du moins lieu de le croire, & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre ſa femme malheureuſe. Si je déclare ma volonté à Emilie, ſi je la lui laiſſe entrevoir, elle ſe fera une loi d'y ſouſcrire ſans ſe plaindre, elle épouſera un homme qu'elle n'aime point, & le ſouvenir de celui qu'elle aime la pourſuivra dans les bras d'un autre. Je connois ſon ame, elle ſera victime de ſon devoir. Mais eſt-ce à moi d'ordonner ce douloureux ſacrifice? A Dieu ne plaiſe; non, je veux que ſon inclination la décide; mais je puis diriger ſon inclination en l'éclairant, & voilà le ſeul uſage légitime de l'autorité qui m'eſt confiée. Je ſuis ſûre de la bonté du cœur, de la juſteſſe de l'eſprit de ma fille; ſuppléons par les lumieres de mon âge à l'inexpérience du ſien: qu'elle voye par les yeux de ſa mere, & qu'elle croye, s'il eſt poſſible, ne conſulter que ſon penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors se trouvoient ensemble chez Madame du Troëne, elle engageoit l'entretien sur les mœurs, les usages, les maximes du monde. Elle animoit la contradiction ; & sans prendre aucun parti, donnoit à leur caractere la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille, & qui entretiennent l'oisive curiosité des cercles de Paris, donnoient le plus souvent matiere à leurs réflexions. Verglan léger, tranchant & vif, étoit constamment du parti de la mode. Belzors d'un ton plus modeste, ne laissoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme, faisoit alors la nouvelle des soupés. On disoit, qu'après une querelle assez vive, & des plaintes ameres de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien ; qu'ils avoient fini par rire de la sotise qu'ils avoient eue d'être jaloux sans être amoureux ; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange amant de sa femme, & qu'elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe à qui d'Au-

berive faisoit la cour; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé, & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps, disoit-il; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos peres qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison; l'on enfermoit, l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée, sa triste & fidele moitié étoit obligée de dévorer son injure, & de gémir au fond de son ménage comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux, c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse; & le mari, qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs, devenoit le ridicule objet du mépris public au premier faux pas que faisoit Madame. En honneur, je ne conçois pas comment dans ces siecles barbares on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne,

Aujourd'hui voyez la complaisance, la liberté, la paix regner au sein des familles. Si les époux s'aiment, à la bonne heure, ils vivent ensemble, ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer, ils se le disent en honnêtes gens, & se rendent l'un à l'autre la parole d'être fideles. Ils cessent d'être amans; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales, des mœurs douces: cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple, lui demanda Madame du Troëne, d'être la confidente de son mari, & le complaisant de sa femme? — Assurément, pourvû que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne; & de se rendre tour-à-tour dans la vie les offices de l'amitié? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme, un ami plus sûr & plus intime que son mari? Avec qui sera-t-on libre, si ce n'est avec la personne qui par état ne fait qu'un avec nous? & quand par malheur on ne trouve plus le plaisir chez soi, qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs, & de l'y ramener chacun de son côté sans jalousie & sans obstacle?

Rien de plus riant, dit Belzors, que

cette méthode nouvelle; mais nous avons encore vous & moi bien du chemin à faire avant que de la goûter sincerement. D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime, de celle de sa femme & de ses enfans; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder sans répugnance, comme une moitié de soi-même, quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer.... Bon, reprit Verglan; préjugés que tous ces scrupules! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre, s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela? Quand cela sera décidé, dit Belzors, tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi, mon ami, que s'il n'y a plus de devoirs sacrés pour les époux, il n'y en aura guere pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du temps de nos peres; mais la masse des mœurs étoit saine, la plaie se refermoit aussitôt. Aujourd'hui c'est un corps languissant, qu'un poison lent pénetre & consume. D'un autre côté, mon cher Verglan, nous n'avons pas encore l'idée de ces joies pures & intimes que

goûtoient deux époux au sein de leur famille; de cette union qui faisoit les délices de leur jeunesse, & la consolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mere soit affligée des égaremens de son fils, qu'un pere soit accablé de quelques revers de fortune; sont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre? Ils sont obligés de chercher au-dehors où déposer leur peine; & le soulagement est bien foible de la part des étrangers!

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer, d'être fideles toute leur vie? Je veux seulement, si par malheur ce goût mutuel vient à cesser, qu'on se console & qu'on s'arrange, sans qu'il soit défendu à ceux qui se seroient aimés du temps de nos peres, de s'aimer de même si le cœur leur en dit. En effet, dit Madame du Troëne, qu'est-ce qui les en empêche? — Qu'est-ce qui les en empêche, Madame, reprit Belzors? L'usage, l'exemple, le bon ton, la facilité à vivre sans honte au gré de leurs desirs. Verglan m'avouera sans peine que la vie que l'on mene dans le monde est agréable; & naturellement il est assez doux de chan-

ger d'objet: notre foiblesse même nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant, si l'on nous ôte le frein des mœurs? Moi, je n'ôte rien, dit Verglan; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise, & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & sa femme, de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont contens, tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots, on annonça le Marquis d'Auberive. Ah! Marquis, tu viens fort à propos, lui dit Verglan. Dis nous, je te prie, si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rubarbe, & que tu lui passes le séné. Bon! quelle folie! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable; mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. — Pourquoi donc? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant? Ma femme est jeune & jolie; elle est coquette; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête; mais quand elle le seroit un peu moins, il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne; mais ce qui m'étonne, c'est que Belzors soit le

premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé ; tout le monde m'en félicite comme de quelque chose de merveilleux ! il semble qu'on ne me croyoit pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup ; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant, le plus heureux sera le plus sage. — Au reste, comment se porte la Marquise, lui demanda Madame du Troëne pour changer de propos. — A merveille, Madame ; hier encore nous soupâmes ensemble, & je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi cela pourroit bien être : déjà même hier, au sortir de table, je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette premiere épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Emilie. Sa mere qui s'en apperçut, laissa un libre cours à ses réfléxions ; mais pour la mettre sur la voie, j'admire, lui dit-elle, comme les opinions dépendent des caracteres. Voilà des jeunes gens élevés avec le mê-

me ſoin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu: voyez cependant comme ils different l'un de l'autre! & chacun d'eux croit avoir raiſon. Le cœur d'Emilie faiſoit de ſon mieux pour excuſer dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de ſon ſiecle. Avec quelle légereté, diſoit, elle, on traite la pudeur & la foi! comme on ſe joue de ce qu'il y a de plus ſacré dans la nature! & Verglan donne dans ces travers! que n'a-t-il l'ame de Belzors!

Quelque temps après Emilie & ſa mere étant au ſpectacle, Belzors & Verglan ſe préſenterent à leur loge, & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit Inès. La ſcene des Enfans fit dire à Verglan quelques bons mots, qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors ſans l'écouter, fondoit en larmes, & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaiſanta ſur ſa foibleſſe. Quoi, lui dit-il, des enfans te font pleurer? Et que voulez-vous donc qui me touche, dit Belzors? Oui, je l'avoue: je n'entends jamais ſans treſſaillir les tendres noms de pere & de mere; le pathétique de la Nature me pénetre; l'amour même le plus touchant m'intéreſſe, m'é-

meut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine; & quand ce vint au dénouement, Oh! dit Verglan, cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille, à la bonne heure; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie, reprit Belzors; mais je m'en sens capable: quand la vertu & la beauté sont réunies, je ne répons plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne; Emilie, plus attentive encore, rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le spectacle ils virent passer le Chevalier d'Olcet, en pleureuses. Qu'est-ce donc, Chevalier, lui dit Verglan d'un air léger? C'est un vieil oncle à moi, répond d'Olcet, qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente. — Dix mille écus! viens donc que je t'embrasse. Cet oncle-là est un galant homme. Dix mille écus! il est charmant. Belzors l'embrassant à son tour, lui dit: Chevalier, je m'afflige avec vous de sa mort: je sçais que vous pensez trop bien pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a longtemps servi de pere, dit le Chevalier confus de l'air riant qu'il avoit pris; mais vous savez qu'il étoit si vieux!

C'est

C'eſt un motif de patience, reprit Belzors avec douceur; mais ce n'en eſt pas un de conſolation. Un bon parent eſt le meilleur de tous les amis; & le bien qu'il vous a laiſſé n'en payeroit pas un ſemblable. C'eſt un triſte ami qu'un vieil oncle, dit Verglan; & dans la regle, il faut que chacun vive à ſon tour. Les jeunes gens ſeroient fort à plaindre, ſi les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos pour épargner à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraſte, le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air reſpectueux & ſenſible qu'elle prit avec Belzors, & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleſſes de Verglan; mais pour ménager une nouvelle épreuve, elle les invita l'un & l'autre à ſouper.

On joua: Verglan & Belzors firent un trictrac tête-à-tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu, Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéreſſante. Mademoiſelle du Troëne fut au nombre des ſpectateurs, & la bonne mere, en faiſant ſon tri, ne laiſſoit pas d'avoir l'œil ſur la fille & de lire ſur ſon viſage ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La fortune favo-

rifa Belzors. Emilie, quelque méconten-te qu'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas fouffrir, en le vo-yant s'engager dans une perte férieufe. Le jeune étourdi ne fe poffédoit plus: il fe piqua, il doubla fon jeu, & avant le fouper, il en étoit au point de jouer fur fa parole. L'humeur l'avoit pris: il fit fon poffible pour être enjoué; mais l'al-tération de fon vifage en écartoit la joie. Il s'apperçut lui-même qu'on le plaignoit, & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaifans qu'il tâchoit de dire; il en fut humilié, & le dépit alloit s'en mêler, fi l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni fon bonheur, ni le chagrin de fon rival n'avoit ému, fut doux & modefte felon fa coûtume. Ils fe remirent au jeu. Madame du Troëne qui avoit fini fa par-tie, vint affifter à celle-ci, très-inquiete de l'iffue qu'elle auroit, mais défirant qu'elle fît fon impreffion fur l'ame d'Emi-lie. Le fuccès paffa fon attente. Ver-glan perdoit l'impoffible. Le tremble-ment de fa main & la pâleur de fon vi-fage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaifance inépuifable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force

de doubler le jeu, il eut laiſſé Verglan s'acquitter juſqu'à une ſomme raiſonnable; Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là: je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois réſolu à perdre. Tant de modération & de ſageſſe excita dans l'aſſemblée un murmure d'applaudiſſement. Le ſeul Verglan y parut inſenſible, & dit, en ſe levant, d'un air de dédain: Ce n'étoit pas la peine de jouer ſi long-temps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant ſon ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence, diſoit-elle! Et par quel caprice faut-il que je ſoupire d'être éclairée? La ſéduction ne devoit-elle pas ceſſer dès qu'on s'apperçoit que l'on eſt ſéduite? J'admire l'un & j'aime l'autre. Quelle eſt cette méſintelligence entre le cœur & la raiſon, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on ceſſe d'eſtimer?

Le matin, ſelon ſon uſage, elle parut au levé de ſa mere. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mere, je le ſuis beaucoup. — Eſt-ce que tu n'a pas bien dormi? — Fort peu, dit-elle avec un ſoupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie; car je te mene ce ſoir

aux Thuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'Univers fût abandonné: je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre, & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assises autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couronne étoit remplie de ces jeunes nymphes, qui par leurs charmes & leurs talens attirent les desirs sur leurs pas. Verglan les connoissoit toutes, & leur sourioit en les suivant des yeux. Celle-ci, disoit-il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un Ange avec Cléon: il lui a donné vingt mille écus en six mois: ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle là est la célébre Corine: sa maison est le temple du luxe; ses soupers sont les plus brillans de Paris: elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, & dont les regards se promenent languissamment de tous côtés? Elle a trois amans, dont chacun se flatte

d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légeres, & leur persuader tour-à-tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modele de coquetterie, & personne ne trompe son monde avec tant d'adresse & de légereté. Elle ira loin sur ma parole, & je lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence, demanda Madame du Troëne? — Oh oui, ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent: elles me connoissent, elles sçavent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous, Belzors, dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder, êtes-vous initié à ces mysteres? — Non, Madame: je veux croire que tout cela est fort amusant; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan, tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction, afin d'en faire appercevoir Emilie. Il est vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public; mais tête-à-tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux estimable; elle en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur & de grace, que Madame du Troëne, Emilie & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une perte légere & facile à reparer. Non pas pour moi, Monsieur, dit la tendre & modeste Eléonore; un mari qui honoroit une femme de mon âge de son estime & de sa confiance, & dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il étoit sans doute d'une jolie figure, demanda Verglan? — Non, Monsieur, mais son ame étoit belle. Une belle ame, reprit Verglan d'un air dédaigneux, une belle ame! Etoit-il jeune au moins? — Point du tout: il étoit dans l'âge où l'on est sensé quand on a dequoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune, ni joli, je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance, l'estime, les procédés honnêtes vont tous seuls avec une femme

aimable; rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame, le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge & de la figure, d'unir les graces avec les amours, en un mot d'épouser un joli homme, ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde, dit Eléonore en s'en allant, mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude! dit Verglan dès qu'elle fut sortie. La pruderie, Monsieur, reprit Madame du Troëne, est une copie exagérée de la sagesse & de la raison; & je ne vois rien dans Eléonore que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité, qui t'en empêche? Elle seule peut le trouver mauvais. Sçavez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore? c'est un homme comme Belzors; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant; mais Eléonore mérite un cœur libre, & par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avoit cru

recevoir. Car enfin, disoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie? Ah que mon cœur lui est peu connu! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête-homme du monde. C'est dommage qu'il soit si triste, disoit-il du ton de la pitié; voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu, ils ennuyent & on les renvoye. Madame du Troëne, sans s'expliquer, l'assura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de désobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baissés, & sa rougeur laissoit voir l'agitation de son ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie; il se retira triomphant, & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots.
„ Vous avez dû me trouver bien roma-
„ nesque, belle Emilie, de n'avoir fait
„ si long-temps parler que mes yeux!
„ Ne m'accusez pas d'une injuste défian-
„ ce; j'ai lu dans votre cœur, & si je
„ n'avois eu à consulter que lui, j'étois
„ bien sûr de sa réponse. Mais vous
„ dépendez d'une mere, & les meres ont
„ des caprices. Heureusement la vôtre

„ vous

„ vous aime, & sa tendresse a éclairé „ son choix. Le renvoi de Belzors m'an„ nonce qu'elle s'est décidée; mais votre „ aveu doit précéder le sien: je l'attens „ avec l'impatience du plus tendre & du „ plus violent amour." Emilie ouvrit ce billet sans sçavoir d'où il lui venoit: elle en fut offensée autant que surprise, & n'hésita point à le communiquer à sa mere. Je vous sçais bon gré, lui dit Madame du Troëne, de cette marque d'amitié; mais je vous dois à mon tour confidence pour confidence, Belzors m'a écrit; lisez sa lettre. Emilie obéit & lut: „ Madame, j'honore la vertu, j'admire „ la beauté, je rends justice à Eléonore; „ mais le ciel n'a-t-il favorisé qu'elle? „ Et après avoir adoré dans votre image „ ce qu'il a fait de plus touchant, me „ croyez-vous en état de suivre le conseil „ que vous m'avez donné? Je ne vous „ dirai pas combien il est cruel: mon „ respect étouffe mes plaintes. Si je n'ai „ pas le nom de votre fils, j'en ai du „ moins les sentimens, & ce caractere „ est ineffaçable."

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mere fit semblant de ne pas s'en appercevoir, & lui dit: Oh çà ma

fille, c'eſt à moi de répondre à ces deux rivaux; mais c'eſt à toi de dicter mes réponſes, — A moi ma mere! — A qui donc? Eſt-ce moi qu'ils demandent en mariage? Eſt-ce mon cœur que je dois conſulter? — Ah! Madame, votre volonté n'eſt-elle pas la mienne? N'avez-vous pas le droit de diſpoſer de moi? — Tout cela, mon enfant, eſt le mieux du monde; mais comme il y va de ton bonheur, il eſt juſte que tu en décides. Ces jeunes gens ſont bien nés tous les deux; l'état, la fortune ſont à-peu-près les mêmes; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari: gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baiſoit les mains de ſa mere, & les arroſoit de ſes larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui diſoit-elle, en m'éclairant ſur mon choix: plus il eſt important, plus j'ai beſoin que vos conſeils le déterminent. L'époux que ma mere m'aura choiſi me ſera cher: mon cœur oſe vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainſi par devoir, & tu ſçais mieux que moi-même ce qui eſt digne de te rendre heureuſe. Si tu ne l'es pas, je te conſolerai: je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas

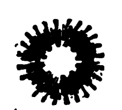
ses causer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire; tu n'as qu'à dicter. Qu'on s'imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mere, une main sur ses yeux & l'autre sur son cœur, elle essayoit envain d'obéir; sa voix expiroit sur ses levres. Hé-bien, disoit la bonne mere, auquel des deux allons nous répondre? finis; ou je vais m'impatienter. A Verglan, dit Emilie d'une voix foible & chancelante. — A Verglan, soit; que lui dirai-je?

„ Il n'est pas possible, Monsieur, qu'un
„ homme qui se doit comme vous à la
„ société, y renonce pour vivre au sein
„ de sa famille. Mon Emilie n'a pas de
„ quoi vous dédommager des sacrifices
„ qu'elle exigeroit. Continuez d'embellir
„ le monde, c'est pour lui que vous êtes
„ fait." — Est-ce là tout? — Oui ma mere. — Et à Belzors, que lui dirons-nous? Emilie continua de dicter avec un peu plus de confiance. „ Vous trou-
„ ver digne d'une femme aussi vertueuse
„ que belle, ce n'étoit pas, Monsieur,
„ vous interdire un choix qui m'intéresse
„ autant qu'il m'honore; c'étoit même
„ vous y encourager. Votre modestie a

„ pris le change, & vous avez été injuste
„ envers vous-même & envers moi. Ve-
„ nez apprendre à mieux juger des in-
„ tentions d'une bonne mere. Je dispose
„ du cœur de ma fille, & je n'estime
„ personne au monde plus que vous."

Viens toi-même, mon enfant, que je t'embrasse, s'écria Madame du Troëne: tu remplis les vœux de ta mere, & tu n'aurois pas mieux dit, quand tu aurois consulté mon cœur.

Belzors accourut ne se possédant pas de joie. Jamais mariage ne fut plus applaudi, plus fortuné que le leur. La tendresse de Belzors se partagea entre Emilie & sa mere, & l'on doutoit dans le monde laquelle des deux il aimoit le plus.



L'ECOLE DES PERES.

LE malheur d'un pere occupé de la fortune de ses enfans, est de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéressante que leur fortune. Le jeune Timante appellé M. de Volny, avoit reçu de la nature une figure aimable, un esprit facile, un bon cœur; mais graces aux soins de Madame sa mere, cet heureux naturel fut bientôt gâté, & le plus joli enfant du monde à six ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles: & qu'en eût-il fait? c'étoit bon pour son pere qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui qui trouvoit sa fortune faite, ne devoit sçavoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ses égaux; aussi ne voyoit-il que des jeunes gens qui au-dessus de lui par leur naissance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux; pourvû qu'il payât leurs plaisirs. Son pere n'eût pas eu la

complaisance de fournir à ses libéralités; mais sa mere faisoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, selon le bel usage, une petite maison & une jolie maîtresse: il falloit bien lui passer quelque chose: elle exigeoit seulement qu'il y mît un peu de mystere, de peur que Timante qui ne sçavoit pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si dans les intervalles de son travail, le pere marquoit de l'inquiétude sur la vie dissipée que menoit ce jeune homme, la mere étoit là pour le justifier, & les mensonges complaisans ne lui manquoient jamais au besoin. Timante avoit le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avoit dansé comme son fils. Il est bien consolant, disoit le bon-homme, de s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais si galamment vêtus, & un si brillant équipage; mais Madame son épouse lui représentoit que la considération y étoit attachée, & que pour réussir dans le monde il falloit y être sur un certain pied. S'il demandoit pourquoi son fils rentroit si tard, c'est, lui disoit-on, que les femmes de

qualité ne se couchent pas plutôt. Il ne trouvoit pas ces raisons bien bonnes; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant son fils donnoit tête baissée dans les égaremens de son âge, lorsque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucie sa sœur avoit depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu sa mere, & trop jeune pour tenir une maison, elle avoit obtenu de son pere qu'il voulût bien se passer d'elle jusqu'au moment qu'il disposeroit de sa main.

La conformité d'âge & d'état, & plus encore celle des caractéres, unit bientôt Angélique & Lucie. Celle-ci en essuyant les larmes de sa compagne, parut si sensible à la perte qu'elle avoit faite, qu'Angélique ne mit plus de réserve à l'effusion de sa douleur. J'ai perdu, lui disoit-elle, une mere comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait usage de ma raison, j'ai vû en elle une amie, mais une amie si intime que si mon cœur & ses vertus ne m'avoient pas rappellé sans cesse le respect que je lui devois, sa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours sous

l'air du badinage qu'elle déguisoit ses leçons, & quelles leçons, ma chere Lucie! celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde où je devois vivre étoit peint à mes yeux surpris! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modestes dont elle étoit un exemple vivant! Ah! sous ses crayons enchanteurs toutes les vertus devenoient des graces. Ainsi cette aimable fille en parlant de sa mere, mêloit sans cesse aux plus tendres regrets les éloges les plus touchans; mais son esprit & son ame louoient encore plus dignement celle qui les avoit formés. Si autour d'elle quelqu'un manquoit des agrémens que donne l'aisance, Angélique s'en privoit avec joie; les sacrifices ne lui coûtoient que la peine de les cacher, & le besoin d'obliger étoit le seul qu'elle connût. Penses-tu comme moi, disoit-elle quelquefois à Lucie? Plus heureuse que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, & je rougis pour la fortune qui a si mal distribué ses dons. Si quelque chose dédommage les malheureux, c'est qu'on les plaint & qu'on les aime, au lieu que nous qu'on doit envier, on nous fait grace de ne pas nous haïr. Aussi faut-il être bien attentives à faire ou-

blier par la bienfaisance & la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie enchantée du caractere d'Angélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chere amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais: cette idée fait le malheur de ma vie; mais j'en ai une, si tu l'approuvois..... Je veux te faire voir mon frére; il est beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique, & bien répandu pour son âge! je crains que ta mere ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah, ma sœur, que de charmes! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté: quels traits, quelle taille; quels yeux! Vous au couvent, Mademoiselle! c'est un larcin, une trahison. Je l'avois bien prévû, dit Lucie, que tu serois enchanté, hé-bien, son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la Marquise d'Alcine à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la Comtesse de Flavel chez qui je dois souper ce soir;

mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de Mademoiselle ; & quoiqu'ami intime de la jeune Madame de Blane qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paroissant dans le monde.

Tandis que Volny parloit ainsi, Angélique le regardoit avec les yeux de la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges sont des insultes. Hé bien, sçachez que le premier sentiment que doit inspirer une honnête femme, c'est la crainte de blesser sa modestie, & qu'il n'est permis de louer sans ménagement que des personnes sans pudeur. Il est des mouvemens de surprise dont on n'est pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le respect les accompagne il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie en paroissant offensée de votre début avec moi : je vais la consoler, & vous mettre à votre aise. Belle ou non, je fais si peu de cas d'un don avec lequel on est souvent très-méprisable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira ; je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, &

bien au-dessus de cet avantage ; pour en parler si négligemment. Pour moi je ne puis me persuader que la beauté soit si peu de chose ; mais puisque vous recevez si mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en silence. Dès ce moment il ne parla plus que de lui-même, de ses chevaux, de ses amis, de ses soupers & de ses avantures. Lucie qui avoit les yeux sur Angélique, voyoit avec douleur que tout cela faisoit tort à Volny.

C'est bien dommage, dit Angélique, lorsqu'il se fut retiré, c'est bien dommage qu'on l'ait gâté de si bonne heure ! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il est paîtri de graces. — Et de ridicules, ma chere amie. — Il s'en corrigera. — Non, car cela réussit à son âge, & l'on n'est pas disposé à se corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera ; & s'il t'aime il deviendra sage. — Tu ne doutes pas que je ne le desire ; mais je suis bien loin de l'espérer.

Volny n'hésita point à croire qu'il avoit eu un succès complet. Ma sœur avoit raison, dit-il, son amie est belle ! un peu singuliere ; mais son caractere n'en est que plus piquant. Ce qui lui manque c'est la naissance : ma mere veut

que j'épouse une fille de qualité. Voyons-la toujours; cela ne ressemble à rien de ce que nous avons dans le monde, & il y a du moins de quoi s'amuser.

Il alla donc revoir sa sœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos? j'étois si tranquille! je m'amusois si bien avant que d'avoir vû ta dangereuse amie! Ah Mademoiselle, que le monde est insipide, & que ses amusemens sont froids pour un cœur occupé de vous! Qui m'eût dit que je serois jaloux de ma sœur? Répandu dans les sociétés les plus brillantes, sollicité par tous les plaisirs, qui le croiroit? Oui, je voudrois être à sa place: elle vous voit sans cesse, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raison d'envier mon bonheur; mais Volny, si tu voulois, le tien seroit encore plus digne d'envie (à ces mots Angélique rougit.) — O ciel! ma sœur! que viens-je d'entendre? — J'en ai trop dit. — Non, ma chere Lucie: dans les sentimens honnêtes il n'y a rien à dissimuler. Votre sœur desire que le ciel nous ait destinés l'un à l'autre, & je ne puis que lui en sçavoir gré. Je vous

dirai plus: je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien, & rien n'empêche que par vos mœurs vous ne soyez tel que mon époux doit être: vous n'avez pour y réussir qu'à ressembler à votre sœur. — S'il ne tient qu'à cela je suis heureux; car on me flatte que je lui ressemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi qui ne flatte jamais, je vous assure qu'il n'en est rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des graces de son esprit ni de celles de sa figure. — Ah je vous proteste que personne au monde n'est moins avantageux que moi, & si je suis bien, c'est sans le sçavoir. — Rien n'est plus simple que les mœurs de Lucie; c'est la nature dans toute sa candeur. Voyez si dans son maintien, dans son langage, dans son action, il y a rien d'affecté, d'étudié. — C'est comme moi: pour éviter l'affectation je tombe souvent dans la négligence; c'est un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions sur rien: toute occupée à faire valoir ses égales, elle est la seule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes

les choses d'agrément; moi seul je n'en parle jamais. Ah! si c'est la modestie & la simplicité que vous aimez dans ma sœur, je suis bien sûr que vous m'aimerez: ce sont mes vertus favorites. Je le souhaite, dit Angélique; cependant si vous avez jamais dessein de me plaire, je vous conseille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné-là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avoit raison. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'est qu'il étoit à son gré, & qu'elle seroit bien-aise d'être sa femme. Avec quelle naïveté; disoit-il, elle m'en a fait l'aveu! que cette candeur sied bien à la beauté! Soit vanité ou sentiment, il en étoit réellement ému; mais ce goût naissant, si c'en étoit un, ne prit rien sur ses habitudes. Enyvré de l'encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchanteresse, il oublioit qu'on lui vendoit les soins qu'on prenoit de lui plaire, & sa vanité caressée par les plaisirs, leur sourioit nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors de-là, tout lui est

pénible; les plus légers devoirs sont pour lui fatiguans; les bienséances les moins austeres sont importunes & ennuyeuses; il n'est à son aise que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disoit-il; mais qu'en ferois-je? Rien n'est plus incommode qu'une femme délicate & fidele pour un mari qui ne l'est pas. Mon pere exigeroit de moi que je ne vécusse que pour ma femme. Ce seroit de l'amour, de la jalousie, des reproches, des pleurs; tout cela m'effraye: je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint seule cette fois. Hé-bien, comment me trouve-t-elle? — Beaucoup trop bien. — Je m'en doutois. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus estimables dont vous auriez besoin sans cela. — Elle moralise un peu ton Angélique, & c'est dommage. Dis-lui donc que rien n'est plus triste, & qu'une aussi belle bouche que la sienne n'est pas faite pour parler raison. Ce n'est pas elle, dit Lucie, c'est vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc? d'aimer le

plaiſir & tout ce qui l'inſpire? — Le plaiſir! en eſt-il un plus pur que de poſséder le cœur d'une femme vertueuſe & belle, de l'aimer & d'en être aimé? Je vous crois tendre, Angélique eſt ſenſible, tout ce qui me touche lui eſt cher; mais.... — Mais elle eſt bien difficile! & qu'exige-t-elle? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge! & qui lui a dit que je n'en ai pas? — Je ne ſçais; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma ſœur, entendez-vous, amenez-la moi, la premiere fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être diſcrets, diſoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent ſe taire; & avec quelque ſoin que je cache mes aventures, le ſecret en eſt divulgué. Mais quel tort cela me fait-il? ſi Angélique veut un mari qui ait toujours été ſage, elle n'a qu'à épouſer un imbécille ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidele à une femme que je n'ai point? Oh je lui ferai ſentir le ridicule de ſes idées. Elle parut, & il fut lui-même bien humilié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raiſon, ſur la honte & le danger du vice. Penſez-vous,

ſez-vous, Monſieur, lui dit-elle, après lui avoir laiſſé traiter auſſi légerement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, penſez-vous ſans rougir à l'union d'une ame pure & chaſte avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans? De quel prix ſeroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? & nous croyez-vous moins ſenſibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur & de l'innocence? Vous vous êtes diſpenſés des loix que vous nous avez impoſées, mais la nature & la raiſon ſont plus équitables que vous. Pour moi je ne croirai jamais qu'un homme oſe m'aimer tant qu'il aimera des choſes honteuſes, & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître, c'eſt au ſoin qu'il prendra d'effacer cette tache que je verrai ſi je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état on changeoit de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits ſur une ame, & que les goûts frivoles & paſſagers qui avoient occupé cette ame oiſive, diſparoiſſoient devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monſieur,

à ces révolutions ſubites? ſçavez-vous qu'elles ſuppoſent une ame naturellement délicate & noble? qu'il en eſt peu de cette trempe? & que ce n'eſt pas un bon préſage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre au ſein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup?

Volny ſurpris & confus du ſérieux de ce langage, ſe contenta de lui dire, que dans tout cela il ſe flattoit qu'il n'y avoit rien de perſonnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique, j'ai beaucoup ouï parler de vous. Je ſuis de plus aſſez bien inſtruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode: vous êtes riche, fort répandu, & à moins d'une eſpece de prodige, il faut que vous ſoyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le ſouhaite: cela vous donnera peut-être la réſolution & la force de devenir un homme eſtimable. Vous avez pour cela un bel exemple, c'eſt celui d'un pere, qui ſans tous les agrémens dont vous vous parez, s'eſt acquis par des talens utiles à ſa patrie & à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare; & quand vous ſerez

digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce discours avoit jetté Volny dans des réflexions sérieuses, mais ses amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un soupé délicieux, dont Fatmé, Doris & Cloé devoient être. La joie y fut vive & brillante, & si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnerent.

On juge bien que dans ce joli cercle, un engagement sérieux passoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disoit-on, à la bonne heure, on s'y résout; mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir; & s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'un époux amant? Supposez même que cela réussisse, qu'arrive-t-il? on se plaît six mois pour s'ennuyer toute sa vie. Ah, mon cher Volny, point de mariage: tu serois un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attend qu'un autre l'épouse,

cela nous revient tôt ou tard, & tu seras heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune insensé trouvoit ces réflexions très-sages. Voyez cependant, disoit-il, quel empire la vertu & la beauté ont sur une ame, puisqu'elles lui font oublier le soin de son repos & le prix de sa liberté.

Il eût voulu ne pas revoir Angélique; mais il n'étoit pas bien avec lui-même quand il avoit passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de sa sagesse & de ses charmes, il se replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Est-il possible que ce soit pour un fils un bonheur de perdre sa mere? Volny à la mort de la sienne crut voir tarir la source de ses folles dépenses; mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé, & l'unique soin dont il fut occupé, fut de suppléer aux moyens qu'il n'avoit plus de les soutenir. Fils unique d'un pere si riche, il ne pouvoit manquer d'être riche à son tour, & un jeune homme trouve à Paris la pernicieuse facilité d'anticiper sur sa fortune. Ce fut alors que Timante, sur

ſon déclin, voulut ſe repoſer de ſes longues fatigues, & engager ſon fils à le remplacer. Mon pere, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. — Hé-bien, mon fils aimeriez-vous mieux prendre le parti des armes? — Mon inclination n'y eſt pas décidée, & ma naiſſance ne m'y oblige point. — La robe ſans doute vous convient mieux? — Oh, point du tout, j'ai pour la robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir? — Ma mere avoit en vue une charge qui donne la nobleſſe, qui n'oblige à rien, & qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penſerai: la vocation eſt excellente. Oh, je vois, dit en lui-même le bon-homme, que tu veux vivre en fainéant; mais je t'en empêcherai ſi je puis. Une charge qui donne la nobleſſe & qui n'oblige à rien! cela eſt fort commode. Et pourquoi me conſumerois-je encore de travail & d'inquiétude? repoſons-nous, n'ayons plus d'autre ſoin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins; car celui qui aime l'oiſiveté aime les vices dont elle eſt la mere.

Mais quelle fut l'affliction de Timante lorsqu'il apprit qu'enivré d'orgueil, & plongé dans le libertinage, son fils donnoit dans tous les travers; qu'il avoit des maîtresses & des complaisans; qu'il donnoit des spectacles & des fêtes, & qu'il jouoit un jeu à se ruiner? C'est ma faute, dit Timante, & c'est à moi de la réparer; mais le moyen? L'habitude est prise: le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou? il m'échappera. Désavouer ses dépenses & ses dettes? c'est le déshonorer moi-même, c'est étouffer dans son ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer est encore pis: grace au ciel il n'en est pas au point de mériter que les loix le privent du droit naturel d'être libre, & il n'y a que des parens dénaturés qui soient envers leurs enfans plus séveres que les loix. Cependant il court à sa perte; que ferai-je pour le tirer du précipice où je le vois? Remontons à la source du mal. Ce sont mes richesses qui lui ont tourné la tête; né d'un pere sans fortune, il eût été comme un autre, modeste, laborieux & sage; le remede est simple & mon parti est pris.

Timante commença dès-lors par arranger son bien de maniere, qu'il fût isolé, indépendant & libre. Excepté la terre de Volny & sa maison de ville, sa fortune étoit toute dans son porte-feuille, & il eut soin de se mettre en regle avec tous ses correspondans. Les choses ainsi disposées, il rentre un jour chez lui consterné. Son fils & ses amis qui l'attendoient pour se mettre à table, furent frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause; vous le sçaurez, dit-il; dînons un peu vîte, si vous le voulez bien: je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence, & Timante au sortir de table ayant pris congé de son monde, s'enferma seul avec son fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné. Les deux tiers de mon bien viennent d'être pris sur deux vaisseaux, & la mauvaise foi d'un homme en qui j'avois confiance m'enleve la moitié du reste. Le desir de vous laisser une grande fortune m'a perdu; heureusement je dois peu de chose, & des débris de mon naufrage je sauverai la terre

de Volny qui vaut vingt mille livres de rente: avec cela nous pourrons ſubſiſter. C'eſt un coup terrible, mais vous êtes jeune, & vous pouvez vous en relever. Je ne me ſuis point rendu indigne de la confiance de mes correſpondans; mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe; mais je ſuis trop vieux pour recommencer, & c'eſt à vous à réparer les malheurs de votre pere. Je ſuis parti de plus loin que vous; & avec de la probité, du travail & mes leçons, il vous eſt facile d'aller plus loin que moi.

La ſituation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'eſt pas comparable à celle de Volny. Quoi, mon pere! ruiné ſans reſſource! — Vous êtes, mon fils, la ſeule qui me reſte, & je n'ai plus d'eſpérance qu'en vous. Allez, conſultez-vous vous-même, & laiſſez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maiſon de Paris fut louée; les équipages furent vendus; un ſimple carroſſe, un logement modeſte, une table frugale, un domeſtique reglé ſur les beſoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune; & il n'eſt pas beſoin de

dire

dite que le nombre des amis de Timante diminua considérablement.

Ceux de Volny furent touchés de son accident. Qu'est-ce donc, lui dit l'un d'eux? ton pere est ruiné, m'a-t-on dit? — Il est trop vrai. — Quelle folie! tu n'as donc plus ta petite maison? — Hélas non. — J'en suis desespéré, je comptois y aller souper demain. Un autre l'aborda & lui dit: Conte-moi donc un peu tout cela: ta fortune est culbutée! — Elle est du moins réduite à peu de chose. — Tu as là un pere bien mal adroit! de quoi diable va-t-il se mêler? tu te ferois bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisieme: on dit que tu as vendu tes jolis chevaux? — Hélas oui. — Si je l'avois sçu, je te les aurois achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étois occupé de choses plus sérieuses. — De ta petite, n'est-ce pas? tu ne l'auras plus sur ton compte; mais vous serez toujours bons amis: console-toi, je sçai qu'elle t'aime, elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en passant, Adieu, Volny; & tous les autres l'éviterent.

Pour sa maîtresse qu'il avoit enrichie, elle fut si affligée qu'elle n'eut pas le cou-

rage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle: vous connoissez ma sensibilité; votre vûe me feroit une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que l'ame pénétrée & de la froide légéreté de ses amis, & de l'indigne abandon de sa maîtresse, Volny pour la premiere fois vit tomber le voile qu'il avoit sur les yeux. Où étois-je, dit-il? qu'ai-je-fait? Comment allois-je passer ma vie? Ah! quels reproches ne méritai-je pas? Quels torts n'ai-je pas à réparer? Allons voir ma sœur, ajoute-t-il, car il n'osoit se dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que son pere vint lui annoncer. Ce n'est pas pour moi, disoit-elle: je suis bien; & pour être heureuse loin du monde, il faut peu de chose; mais vous, mon pere, mais Volny! — Que veux-tu, ma fille? je n'étois pas né dans l'opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien; s'il ne l'est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frere. Je n'ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle, mais je vais appeller à mon secours notre sage & tendre Angélique. — Oh non, ma

ſœur, je n'ai pas mérité qu'elle s'intéreſſe à ma peine; c'eſt dans le temps que j'avois à l'honorer par des ſacrifices, qu'il falloit me rendre digne de ſon eſtime & de ſa pitié: aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parloit ainſi, Angélique vint d'elle-même, & avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute ſa ſenſibilité à la perte qu'il avoit faite. C'eſt un grand malheur pour votre pere, ajouta-t-elle, c'en eſt un pour cette chere enfant; mais c'eſt peut-être un bien pour vous. Il y auroit de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des conſolations; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abuſois, le Ciel m'en punit; mais il m'en punit trop cruellement en m'ôtant l'eſpoir d'être à ce que j'aime. J'étois jeune, & j'oſe croire que ſans cette leçon déſeſpérante, le temps, l'amour & la raiſon m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle; ce n'eſt plus de la préſomption, c'eſt du découragement qu'il faut vous préſerver, & ce qu'il eût été dangereux de vous avouer

dans la prospérité, vous avez besoin de le sçavoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frere de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous-même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru démêler en vous, à travers les erreurs & les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel. Heureusement, vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde: le chemin de l'honneur & de la vertu est ouvert pour vous, & il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du côté de la fortune, le revers que vous éprouvez est accablant; je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité: quand on s'est vu riche, il est humiliant, il est dur de cesser de l'être; mais le mal n'est pas sans remede. Conformez-vous à votre situation présente; sortez de l'oisive mollesse où vous avez été plongé; que l'amour du travail prenne la place du goût de la dissipation; faites tout ce qui dépend de vous, si vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon pere qui m'aime, & qui ne veut pas que je sois malheureuse, me laissera, je l'espere, la liberté de vous attendre. Si dans

six ans votre fortune est rétablie ou sur le point de se rétablir, tous les obstacles seront applanis; si avec de la sagesse, de l'économie, & du travail, vous avez le malheur de ne pas réussir, je n'exige de vous alors pour tout bien, que d'avoir la considération de votre état; je suis fille unique, très-riche moi-même; je me jetterai aux pieds de mon pere, & j'obtiendrai qu'il me permete de dédommager un homme estimable de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique: Ah que tu es bien nommée, lui dit-elle! Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny de son côté, dans l'attendrissement & le respect dont il étoit saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chere mon infortune, & je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse & la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira non pas tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais

humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son pere. Votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l'est encore plus; & j'espere qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs & à moi-même. Daignez m'instruire & me guider: appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien & la consolation de votre vieillesse, & vous pouvez disposer de moi. Le bon-homme enchanté dissimula sa joie, & se contenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint sur-tout les infortunés qu'on estime, & chacun touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premieres opérations: son habileté qui d'abord n'étoit que celle de son pere, & qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d'œil son crédit. Les momens de repos que son pere l'obligeoit de prendre, il les passoit auprès d'Angélique, & il avoit un plaisir sensible à lui

raconter ses progrès. Angélique qui s'attribuoit en partie le changement prodigieux qui s'étoit fait dans son amant, jouissoit de son ouvrage avec la double satisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne cessoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que son pere vint la voir, & qu'il se louoit avec elle des consolations que lui donnoit son fils; Sçavez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé. Tu m'attendris, dit le bon-homme: je veux connoître cette fille charmante. Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevoit encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un pere; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, & que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inspiré le premier desir, mon respect pour vous y ajoute encore, vos malheurs même n'ont fait que m'intéresser davantage à

tout ce qui peut vous en dédommager ; & si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez & que je le desire, qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas, l'usage le plus honorable & le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c'est de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce discours le bon-homme ne laissât échapper son secret ; mais il eut la prudence de se retenir. Je ne croyois pas, lui dit-il, Mademoiselle, qu'on pût augmenter dans l'ame d'un pere le desir de voir dans son fils un homme sage & vertueux ; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne sçai ce que le Ciel ordonnera de nous, mais dans toutes les situations de la vie & jusqu'à mon dernier soupir, soyez bien sûre de ma reconnoissance.

Que tu ne m'ayes pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta jeunesse, j'en suis peu surpris & je te le pardonne ; mais pourquoi me cacher un penchant vertueux ? Pourquoi ne pas avouer à ton pere l'amour que tu avois pour Angélique, la fille de mon ancien ami ? Hélas, dit le jeune homme n'avez-vous pas assez de vos malheurs sans vous affliger de mes peines ? & qui vous a ré-

vélé mon secret? — Ta sœur, Angélique elle-même; j'en suis enchanté, j'en suis amoureux, & je veux qu'elle soit ma fille. — Ah je le veux bien aussi! mais que sa fortune est au-dessus de la mienne! — Avec le temps tu peux en approcher. Vois assidument cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, & je n'ai plus d'autre ambition dans le monde que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une satisfaction inexprimable à voir tous les jours le succès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la constance de le laisser pendant cinq ans s'appliquer sans relâche à rétablir sa fortune, détaché du monde & partageant sa vie entre son cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien prise, & tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, dit-on, une fille charmante; je viens vous proposer pour elle un parti convenable du côté de l'état, & avantageux du côté de la fortune. Je vous suis obligé, dit Alcimon, mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, & qui s'honore de m'appeller son pere: je n'ai pas travaillé toute

ma vie pour donner à ma fille un époux qui rougiſſe de moi. Préciſément, reprit Timante, celui que je propoſe eſt ce qui vous convient. Il eſt riche, il eſt honnête, il vous reſpectera toujours. — Quel eſt il? — Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveller, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grace d'y amener Angélique. Ma fille qui eſt ſa camarade de couvent aura l'honneur de l'accompagner; vous verrez l'un & l'autre le jeune homme qui la demande, & pour vous mettre plus à votre aiſe, il ne ſçaura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon & Timante vont chercher Angélique & Lucie; on arrive, on va ſe mettre à table, on fait avertir le fils de la maiſon, qui occupé dans ſon cabinet, ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre, quelle eſt ſa ſurpriſe! Angélique chez lui! Angélique avec ſon pere! Que croire, qu'eſpérer de ce rendez-vous imprévu? pourquoi lui en a-t-on fait un myſtere? tout ſemble lui annoncer ſon bonheur, mais ſon bonheur n'eſt pas vraiſemblable. Dans cette confuſion de penſées il perdit l'uſage de ſes ſens. Un

étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage; il voulut parler, la voix lui manqua, & une inclination profonde exprima seule au pere & à la fille, combien il étoit pénétré de l'honneur que son pere & lui recevoient. Sa sœur qui vint se jetter dans ses bras lui donna le temps de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre. Il croyoit tenir dans son sein Angélique avec Lucie, & il ne pouvoit s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde étoit surpris. Alcimon préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite, & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposoit, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami; il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre pere. On parle de votre application au travail & de vos talens avec éloge, & tel est l'avantage de votre état, qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah mon ami, reprit le vieux Timante! il faut bien du temps pour y faire sa fortune & bien peu pour la ruiner! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous of-

frir! au lieu de vous propoſer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurois ſollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité! — Rien n'eſt plus ſincere. Mais vous ſçavez que quand on s'expoſe à avoir une nombreuſe famille, il faut avoir dequoi la ſoutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la choſe n'eſt pas deſeſpérée & il y a moyen de nous accorder. En diſant ces mots il ſe leva de table, & revenant l'inſtant d'après, Tenez, dit-il, voilà mon porte-feuille: il eſt encore aſſez bien garni; & voyant la ſurpriſe d'Alcimon, Apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine eſt une fable. Ce jeune homme avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né riche; pour le corriger je n'ai ſçu autre choſe que de faire croire que j'avois tout perdu. Cette feinte m'a réuſſi: le voilà dans le bon chemin; je ſuis même sûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de ſa jeuneſſe; il eſt temps de ſe fier à lui. Oui mon fils, j'ai le bien que j'avois, augmenté de cinq ans d'épargnes & du fruit de votre travail. C'eſt donc pour lui, dit-il à ſon ami, que je vous demande Angélique, & s'il falloit quelque

nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre, & que cet amour a plus fait que le malheur même pour l'attacher à ses devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que sonder les dispositions du pere d'Angélique, elle, son amie & son amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'espérance & de la crainte; mais à la vue du porte-feuille, à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour son fils, Lucie égarée & hors d'elle-même vola dans les bras de son pere, le jeune Timante encore plus éperdu tomba aux genoux d'Alcimon, & Angélique, la pâleur sur le visage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embrassant, & se tournant vers le vieux Timante: Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon pere, & votre fils mérite d'être heureux.

ANNETTE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL eſt dangereux de tout dire aux enfans, il eſt plus dangereux encore de leur laiſſer tout ignorer. Il y a des fautes graves ſelon les loix, qui ne ſont point telles aux yeux de la nature; & l'on va voir dans quel abyſme celle-ci conduit l'innocence qui a le bandeau ſur les yeux.

Annette & Lubin étoient enfans de deux ſœurs. Ces liens étroits du ſang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annette & Lubin ne ſe doutoient pas qu'il y eût au monde d'autres loix, que les loix ſimples de la nature. Depuis l'âge de huit ans ils gardoient les moutons enſemble, ſur les bords rians de la Seine. Ils touchoient à leur ſeizieme année; mais leur jeuneſſe ne différoit guere de l'enfance que par un ſentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annette ſous un ſimple bavolet, relevoit négligemment ſa chevelure d'un noir d'ébène. Deux grands yeux bleus pétilloient à travers ſes longues paupieres, & diſoient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses levres de roſe appelloient le baiſer. Son tein bruni par le ſoleil, étoit animé de cette légere nuance de pourpre qui colore le duvet de la pèche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoit la blancheur des lys: on croyoit voir la tête d'une brune piquante ſur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du deſir, ſon rire celui de la joie. En éclatant il laiſſoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de ſes joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une foſſette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature; une taille leſte, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or qui ne

doute & ne rougit de rien. C'eſt le portrait du couſin d'Annete.

La Philoſophie rapproche l'homme de la nature, & c'eſt pour cela que l'inſtinct lui reſſemble quelquefois. Je ne ſerois donc pas ſurpris que l'on trouvât mes Bergers un peu Philoſophes; mais j'avertis que c'eſt ſans le ſçavoir.

Comme ils alloient ſouvent l'un & l'autre vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on ſe plaiſoit à les voir, ils avoient occaſion d'obſerver ce qui ſe paſſoit dans le monde, & ſe rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur ſort à celui des citoyens les plus opulens, & ſe trouvoient plus heureux & plus ſages. Les inſenſés, diſoit Lubin! pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrieres! N'eſt-il pas vrai, Annete, que notre cabane eſt préférable à ces priſons magnifiques qu'ils appellent des Palais? Quand ce feuillage qui nous couvre eſt brûlé par le ſoleil, je vais dans la forêt voiſine, & je te fais dans moins d'une heure, une nouvelle maiſon plus riante que la premiere. L'air & la lumiere ſont à nous.

Une

Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant: cela n'eſt pas bien cher, Annete?

Non, vraiment, diſoit-elle; & je ne ſçai pas pourquoi dans la belle ſaiſon ils ne viennent pas tous, deux à deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils ſont ſi glorieux? quelle comparaiſon avec nos lits de verdure! comme on y dort! comme on s'y réveille! Et toi, Annete, as-tu remarqué quel ſoin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment? Ces payſages qu'ils tâchent d'imiter, la nature les a faits pour nous; c'eſt pour nous que le ſoleil les éclaire; c'eſt pour nous que les ſaiſons ſe plaiſent à les varier. Tu as bien raiſon, diſoit Annete. Je portai l'autre jour des fraiſes à une Dame de qualité; on lui faiſoit de la muſique. Ah, Lubin, quel bruit terrible! Je diſois en moi-même: que ne vient-elle quelque matin entendre nos roſſignols? La malheureuſe femme étoit couchée ſur des couſſins; elle bâilloit à faire pitié. Je demandai

qu'avoit Madame. On me répondit qu'elle avoit des vapeurs. Sçais-tu, Lubin, ce que c'eſt que des vapeurs? — Hélas, non; mais je me doute que c'eſt quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, & qui ôtent l'uſage des jambes aux perſonnes de qualité. Cela eſt bien triſte, n'eſt-ce pas, Annete? Et ſi l'on t'empêchoit de courir ſur le gazon, tu ſerois, je crois, bien fachée! — Oh, très-fâchée; car j'aime à courir, ſurtout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle étoit à-peu-près la philoſophie de Lubin & d'Annete. Exempts d'envie & d'ambition, leur état n'avoit pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils paſſoient les belles ſaiſons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le ſoir il falloit ramener les troupeaux au village; mais la fatigue & les plaiſirs du jour leur préparoient un repos tranquille. L'aurore les rappelloit dans les champs plus empreſſés de ſe revoir. Le ſommeil n'effaçoit de leur vie que les momens de l'abſence: il les déroboit à l'ennui. Cependant un bonheur ſi pur ne fut pas inaltérable. La taille légere d'Annete s'ar-

rondissoit insensiblement. Elle n'en sçavoit pas la cause; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en apperçut. Dieu vous garde, Annete, lui dit-il un jour: vous me semblez bien rondelette! Il est vrai, dit-elle en faisant la révérence. — Mais, Annete, quel accident est-il donc arrivé à ce joli corsage? auriez-vous eu quelque amoureux? — Quelque amoureux? non pas que je sçache. — Ah, ma fille! rien n'est plus certain; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute: est-ce que cela gâte la taille? Non pas cela; mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés. — Des amitiés? assurément, Lubin & moi nous nous en faisons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'est-ce pas? — Oh, mon Dieu, oui: Lubin & moi nous n'avons rien à nous refuser. — Comment donc, rien à vous refuser! — Oh, rien du tout; je serois bien fâchée qu'il se réservât quelque chose, & plus fâchée encore de lui laisser croire que j'ai quelque chose qui n'est pas à lui. Ne sommes-nous pas cousins? — Cousins? — Cousins-germains, vous dis-je.

O ciel! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure! — Sans cela, croyez-vous que nous fussions tout le jour ensemble? que nous n'eussions qu'une même cabane? J'ai bien oui dire que les Bergers sont à craindre; mais un cousin n'est pas dangereux. Le Juge continua d'interroger; Annete continua de répondre, si bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle seroit bientôt mere. Devenir mere avant le mariage! c'étoit une énigme pour Annete. Le Bailli la lui expliqua. Hé-quoi, lui dit-il! la premiere fois que ce malheur est arrivé, le soleil ne s'est pas obscurci? le Ciel n'a pas tonné sur vous? Non, répondit Annete, il m'en souvient: il faisoit le plus beau temps du monde. — La terre n'a pas tremblé! elle ne s'est pas entr'ouverte! — Hélas, non, dit encore Annete, je la revis couverte de fleurs. — Et sçavez vous quel crime vous avez commis? — Je ne sçais pas ce que c'est qu'un crime; mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'est de bonne amitié & sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse; je ne l'aurois jamais deviné; mais si cela est, j'en suis bien-aise: je ferai peut-être un petit Lubin. Non,

réprit l'homme de Loix, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoîtra ni son pere ni sa mere, qui rougira de sa naissance, & qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille, qu'avez vous fait! Que je vous plains! & que je plains cet innocent! Ces dernieres paroles firent pâlir & frissonner Annete. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute, lui dit-elle avec effroi, sçais-tu ce qui nous arrive? Je suis grosse. — Tu es grosse? & de qui? — De toi. — Tu badines. Et comment cela est-il arrivé? — Le Bailli vient de me l'expliquer. — Hé bien? — Hé bien, quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous faisions. Cela est drôle, dit Lubin! voyez un peu comme on vient au monde. Mais tu pleures, ma chere Annete! est-ce que cela te fâche? — Oui, le Bailli me fait trembler: mon enfant, dit-il, ne reconnoîtra ni pere ni mere; il nous reprochera sa naissance. — A cause? — A cause que nous sommes cousins, & que nous avons fait un crime. Sçais-tu, Lubin, ce que c'est qu'un crime? — Oui: c'est une vilaine chose! Par exemple c'est un crime que d'ôter la vie à quelqu'un; mais ce n'en est pas un

que de la donner. Le Bailli ne ſçait ce qu'il dit. — Ah, mon cher Lubin! va le trouver, je t'en conjure: je ſuis toute tremblante. Il m'a mis je ne ſçai quoi dans l'ame, qui empoiſonne tout le plaiſir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Bailli. Parlez donc, lui dit-il en l'abordant, Monſieur le Juge: vous voulez que je ne ſois pas le pere de mon enfant, & qu'Annete ne ſoit pas ſa mere? —Ah, malheureux! oſes-tu te montrer, dit le Bailli, après avoir perdu cette jeune innocente? Malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annete: elle m'attend dans notre cabane. Mais, c'eſt vous, méchant, qui lui avez mis, dit-elle dans l'àme je ne ſçais quoi qui l'afflige; & c'eſt fort mal fait que d'affliger Annete. — Petit ſcélérat, c'eſt bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Et quoi? — L'innocence & l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit le Berger; & ſi je lui ait fait quelque tort, je ſuis ici pour le réparer. Mariez-nous: qui vous en empêche? nous ne demandons pas mieux. — Cela eſt impoſſible. — Impoſſible! Et pourquoi? le plus difficile eſt fait, ce me ſemble, puiſque

nous voilà pere & mere. Et c'eſt-là le crime, s'écrioit le Juge: il faut vous ſéparer, vous fuir. — Nous fuir! avez-vous bien le cœur de me le propoſer, M. le Bailli? & qui auroit ſoin d'Annete & de ſon enfant? Moi, les quitter! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant ſon chapeau: nous avons fait un enfant ſans vous, s'il plaît au Ciel nous en ferons d'autres, & nous nous aimerons toujours. — Ah, le hardi petit coquin qui ſe révolte contre la loi! — Ah, le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annete! Allons trouver notre Paſteur, ſe dit-il à lui-même: c'eſt un homme de bien qui aura pitié de nous. Le Paſteur fut plus ſévere que le Juge, & Lubin ſe retira confondu d'avoir offenſé le Ciel ſans le ſçavoir. Car enfin, diſoit-il toujours, nous n'avons fait du mal à perſonne.

Ma chere Annete, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne; mais tout le monde a beau dire: je ne t'abandonnerai jamais. Je ſuis groſſe, dit Annete, le viſage appuyé ſur ſes deux mains qu'elle baignoit de ſes lar-

mes; je ſuis groſſe, & je ne puis être ta femme! Laiſſe-moi, je ſuis déſolée; je n'ai plus de plaiſir à te voir. Hélas! j'ai honte de moi-même, & je me reproche tous les momens que j'ai paſſés avec toi. Ah le maudit Bailli, diſoit Lubin, ſans lui nous étions ſi heureux!

Dès ce moment, Annete en proie à ſa douleur, ne pouvoit ſouffrir la lumiere. Si Lubin vouloit la conſoler, il voyoit redoubler ſes larmes: elle ne répondoit à ſes careſſes qu'en le repouſſant avec effroi. Quoi! ma chere Annete, lui diſoit-il, ne ſuis-je plus ce Lubin que tu aimois tant?—Hélas, non, tu n'es plus le même. Je tremble dès que tu m'approches; mon enfant qui remue dans mon ſein, & que j'aurois eu tant de joie à ſentir, ſemble ſe plaindre déjà que je lui ai donné mon couſin pour pere. Tu vas donc haïr mon enfant, lui dit Lubin en ſanglotant? — O non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait & ma vie. Mais cet enfant haïra ſa mere: le Juge me l'a prédit. Laiſſe dire ce vieux Démon, reprit Lubin en la ſerrant dans ſes bras & en la

baignant

baignant de ses pleurs; ton enfant t'aimera, ma chere Annete, il t'aimera, car je suis son pere.

Lubin au désespoir employoit toute l'éloquence de la Nature & de l'Amour à dissiper la crainte & la douleur d'Annete. Voyons disoit-il: qu'avons-nous fait pour irriter le Ciel? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies; il n'y a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaisir à t'y reposer; il n'y a pas de mal à cela. Tu dormois sur mes genoux, je respirois ton haleine, & pour n'en pas perdre un souffle je m'approchois tout doucement; il n'y avoit pas de mal encore. Il est vrai que quelquefois éveillée par mes caresses.... Hélas! dit-elle en soupirant, il n'y avoit pas de mal à cela.

Ils avoient beau rappeller dans leur mémoire tout ce qui s'étoit passé dans la cabane, ils n'y voyoient rien que de naturel & d'innocent, rien dont personne eût à se plaindre, rien dont le Ciel pût se courroucer. Cependant voilà tout, disoit le Berger; où est donc le crime? Nous sommes cousins, c'est un malheur; mais s'il n'empèche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on se

marie? En suis-je moins le pere de mon enfant? Et toi, en es-tu moins sa mere? Veut-tu m'en croire, Annete? laissons les dire: tu n'es à personne, je suis à moi; nous disposons de nous: chacun fait de son bien ce que bon lui semble. Nous aurons un enfant? tant mieux. Si c'est une fille, elle sera gentille & douce comme toi; si c'est un garçon, il sera alerte & joyeux comme son pere. Ce sera un trésor à nous deux: nous l'aimerons à qui mieux mieux; & quoi qu'on en dise, il reconnoîtra son pere & sa mere aux tendres soins que nous prendrons de lui. Lubin avoit beau faire parler le sentiment & la raison, Annete n'étoit point tranquille, & son inquiétude redoubloit tous les jours. Elle n'avoit rien compris au discours du Bailli; mais cette obscurité même lui rendoit ses reproches & ses menaces plus terribles.

Lubin qui la voyoit se consumer de tristesse, lui dit un matin: Ma chere Annete, ta douleur me fera mourir; reviens à toi, je t'en conjure. J'ai imaginé cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le Curé m'a dit que si nous étions riches il n'y auroit que demi-mal, & qu'avec beaucoup d'argent les cousins

ſe tiroient de peine; allons trouver le Seigneur du lieu: il eſt riche, & il n'eſt pas fier: c'eſt notre pere à tous: pour lui un Berger eſt un homme, & j'ai oui dire dans le village qu'il aime qu'on faſſe des enfans. Nous lui conterons notre aventure, & nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi tu oſerois, dit la Bergere?.. Pourquoi non, reprit Lubin? Monſeigneur eſt la bonté même, & nous ſerions les premiers malheureux qu'il auroit laiſſés ſans ſecours.

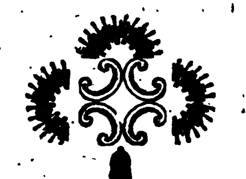
Voilà donc Annete & Lubin qui s'acheminent vers le Château. Ils demandent à parler à Monſeigneur, & on leur permet de paroître. Annete, les yeux baiſſés, & les mains jointes ſur ſon petit ventre arrondi, fait une révérence modeſte. Lubin tire le pied & ôte ſon chapeau, avec les graces naïves de la nature. Monſeigneur, dit-il, voilà Annete qui eſt groſſe, ſauf votre bon plaiſir, & c'eſt moi tout ſeul qui lui ai fait ce tort-là. Notre Juge dit qu'il faut être mariés pour faire des enfans; moi je demande qu'on nous marie. Il dit que cela n'eſt pas poſſible, à cauſe que nous ſommes couſins; moi je trouve que cela ſe peut,

attendu qu'Annete eſt groſſe, & qu'il n'eſt pas plus difficile d'être mari que d'être pere. Le Bailli nous donne au diable, & nous nous recommandons à vous. L'homme juſte qui l'écoutoit fut obligé de ſe contraindre, pour ne pas rire de la harangue de Lubin. Mes enfans, dit-il, le Bailli a raiſon. Mais raſſurez-vous & racontez-moi comment la choſe s'eſt paſſée. Annete qui n'avoit pas trouvé le ton de Lubin aſſez touchant (car la nature enſeigne aux femmes l'art d'attendrir & de gagner les hommes, & Cicéron n'eſt qu'un écolier auprès d'une jeune ſolliciteuſe) Annete prit donc la parole. Hélas, Monſeigneur, dit-elle, rien n'eſt plus ſimple ni plus naturel que tout ce qui nous eſt arrivé. Dès l'enfance Lubin & moi nous gardions les moutons enſemble: nous nous careſſions étant enfans; & quand on ſe voit tous les jours, on grandit ſans s'en appercevoir. Nos parens ſont morts; nous étions ſeuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, diſois-je, qui nous aimera? Lubin diſoit la même choſe. Le loiſir, la curioſité, je ne ſçais quoi encore nous a fait eſſayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions; &

vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je desire, c'est de mettre son enfant au monde, pour le consoler quand je ne serai plus. Ah, Monseigneur! dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annete ne meure: je mourrois aussi; & ce seroit dommage. Si vous sçaviez comme nous vivions ensemble! Il falloit nous voir avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame: c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à présent comme elle est pâle & triste, elle dont le tein pouvoit défier toutes les fleurs du printemps. Ce qui la désespere le plus, c'est qu'on la menace que son enfant lui reprochera sa naissance. A ces dernieres paroles Annete ne put retenir ses sanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher sur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre assez pour lui donner mon lait; & que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus besoin de sa mere. A ces mots, elle se couvrit le visage de son tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondoient.

Le sage & vertueux mortel dont ils imploroient le secours, étoit trop sen-

fible lui-même pour n'être pas touché de cette ſcene attendriſſante. Allez, mes enfans, leur dit-il; votre innocence & votre amour ſont également reſpectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permiſſion de vous aimer & d'être unis. Il n'eſt pas juſte que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigne pas d'écrire à Rome en leur faveur, & Benoît XIV, conſentit avec joie que ces amans fuſſent époux.



LES

MARIAGES SAMNITES.

ANECDOTE ANCIENNE.

QUE tout Législateur qui veut s'assûrer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des loix & des mœurs ; qu'il mette la vertu & la gloire sous la garde de la beauté, sous la tutelle de l'amour : sans cet accord il n'est sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerriere qui fit passer Rome sous le joug, & qui fut long-temps sa rivale. Ce qui faisoit d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'étoit le soin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébroit tous les ans dans une place immense, destinée aux exercices militaires. Toute la jeunesse en état de donner des citoyens à la République, s'assembloit au jour so-

lennel. Là, les garçons choisissoient leurs épouses selon le rang que leurs vertus & leurs exploits leur avoient donné dans les fastes de la Patrie. On conçoit aisément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choisies par les vainqueurs, & combien l'orgueil & l'amour, ces deux ressorts des passions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoit tout leur succès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience : jusques-là les garçons & les filles Samnites ne se voyoient gueres qu'au Temple, sous les yeux des meres & des sages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux sexes. A la vérité, cette gêne austere n'en étoit pas une pour les desirs : les yeux & le cœur faisoient un choix ; mais c'étoit pour les enfans un devoir religieux & sacré, de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours : un pareil secret divulgué étoit la honte d'une famille. Cette confidence intime du sentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'étoit permis de donner à ses desirs, à ses regrets, à son espoir & à ses craintes, que dans le sein respectable de la nature, ren-

doit un pere & une mere les amis, les consolateurs, les soutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bonheur des autres, joignoient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain, & cette société de plaisir & de peine cimentée par l'habitude & consacrée par le devoir, se perpétuoit jusqu'au tombeau. Si le succès trompoit leurs vœux, une inclination qui ne s'étoit point manifestée, abandonnoit son objet d'autant plus aisément, qu'elle se fût en vain obstinée à le poursuivre, & qu'il falloit qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix: car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Législateur avoit pensé sagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu sur celles des autres; & en faisant un crime de l'adultere, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc se présenter à l'assemblée dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les loix, & faire un choix selon son rang, ne fût-il pas même selon ses désirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté, dans le sexe même le plus foible, a quelque chose de fier & de noble qui se ressent de leurs mœurs. La chasse étoit

l'amusement le plus familier des filles Samnites; leur adresse à tirer de l'arc, leur légéreté à la course, sont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une souplesse merveilleuse, & à leur action une liberté pleine de graces. Désarmées, la modestie étoit peinte sur leur front; dès qu'elles attachoient leur carquois, leur tête se plaçoit avec une assurance guerriére, & le courage brilloit dans leurs yeux. La beauté des hommes avoit un caractère majestueux & sombre, & l'image des combats, sans cesse présente, donnoit à leurs regards une fierté grave, imposante & farouche. Parmi cette jeunesse guerriere on distinguoit, à la délicatesse de ses traits, à son air sensible & tendre, le fils du brave Télespon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ses armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit: Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaisans, me dire que je devrois vous habiller en femme, & que vous auriez fait une jolie chasseresse. Ces railleries affligent votre pere, mais il s'en console, dans l'espoir qu'au moins la Nature ne se sera pas méprise au cœur qu'el-

le vous a donné. Raſſurez-vous, mon pere, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation; ces vieillards ſeront peut-être bien-aiſes quelque jour que leurs enfans ſuivent mon exemple; peu m'importe du reſte qu'on me prenne ici pour une fille; les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à ſon pere, & fit éclater dans ſes premieres campagnes une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons ſe diſoient avec étonnement: qui croiroit que ce corps efféminé fût rempli d'un ſi mâle courage? Le froid, la faim, les fatigues, rien ne l'étonne; avec ſon air touchant & modeſte, il brave la mort tout comme nous.

Un jour en préſence de l'ennemi, Agatis voyant de ſang froid tomber autour de lui une grêle de fléches: vous qui êtes ſi beau, comment êtes-vous ſi brave? lui dit un de ſes compagnons remarquable par ſa laideur. A ces mots on donna le ſignal de l'attaque. Et vous qui êtes ſi laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendart du bataillon que nous allons charger? Il dit; l'un & l'autre s'élancent; & au milieu du carnage Agatis paroît l'étendart à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de pere, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles qui entendoient parler de sa valeur avec estime, & qui voyoient sa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ses regards. Une seule enfin les attira; ce fut la belle Céphalide.

Elle réunissoit au plus haut point cette modestie & cette fierté, ces graces nobles & touchantes qui caractérisoient les beautés Samnites. Les loix, comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de se parler; & les yeux de l'amour sont bien éloquens, lorsqu'il n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans contraints par la présence d'un témoin sévere, n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'ame se développe dans l'éclair d'un coup d'œil échappé? Un regard d'Agatis déclara son trouble, ses desirs, ses craintes, son espoir, & l'émulation de vertu & de gloire dont l'Amour venoit d'enflammer son cœur. Céphalide sembloit défendre à ses yeux de rencontrer ceux d'Agatis; mais ses yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir, & ne se baissoient qu'après leur

réponse. Un jour surtout, & ce fut celui qui décida le triomphe de son Amant, un jour ses regards attachés sur lui, après avoir été quelque temps immobiles, se tournerent vers le ciel avec l'expression la plus tendre. Ah! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends & je l'accomplirai. Fille charmante, me suis-je trop flatté? Vos yeux levés au ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choisir? Hé-bien, le ciel vous a écoutée; je le sens aux mouvemens de mon ame. Mais, hélas! tous mes rivaux (& j'en aurai sans nombre) vont me disputer cette gloire: une action d'éclat dépend des circonstances; qu'un plus heureux que moi la saisisse, il a l'honneur du premier choix; & le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber sur vous.

Ces idées l'occupoient sans cesse: elles occupoient aussi son Amante. Si Agatis avoit à choisir, disoit-elle, il me nommeroit; j'ose le croire: je l'ai bien observé; j'ai bien lu dans son ame. Soit qu'il se présente à mes compagnes, soit qu'il leur adresse la parole, il n'a point avec elles cette complaisance, ce doux empressement qu'il témoigne à me voir,

Je m'apperçois même que sa voix, naturellement douce & tendre, a quelque chose encore de plus sensible en me parlant. Ses yeux surtout..... Oh! ses yeux m'ont dit ce qu'ils ne disent à personne; & plût aux Dieux qu'il fût le seul qui me distinguât de la foule! Oui, mon cher Agatis, ce seroit un malheur d'être belle pour une autre que pour toi. Quelle comparaison avec toute cette jeunesse qui m'effraye en me cherchant des yeux! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis est vaillant, mais il n'a rien de féroce; même sous les armes, on voit en lui je ne sçais quoi d'attendrissant. Il fera des prodiges de valeur, j'en suis sûre; mais enfin si la fortune trahit l'amour, & si quelqu'autre a l'avantage..... cette pensée me glace d'effroi.

Céphalide ne dissimula point ses alarmes à sa mere. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je suis sûre qu'il m'aime; & puis-je ne pas l'adorer? Vous sçavez qu'il a l'estime de nos vieillards; il est l'idole de toutes mes compagnes: je vois leur trouble, leur rougeur, leur émotion à son approche: un mot de sa

bouche, les remplit d'orgueil. Hé-bien, dit la mere en souriant: s'il vous aime il vous choisira. — Il me choisiroit sans doute, s'il avoit le droit de choisir; mais ma mere... — Mais ma fille, il aura son tour. — Son tour, hélas! il sera bien temps, reprit Céphalide en baissant les yeux! — Comment, ma fille! il semble, à vous entendre, que c'est à qui vous possédera! vous vous flatez un peu légement. — Je ne me flate point; je tremble: heureuse si je n'ai sçu plaire qu'à celui que j'aimerai toujours!

Agatis de son côté, la veille du jour qu'on entroit en campagne, dit à son pere en l'embrassant: Adieu, cher auteur de ma vie: ou vous me voyez pour la derniere fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les enfans des Samnites. — C'est fort bien dit, mon enfant: voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son pere. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même; quels Dieux favorables te l'inspirent? — Quels Dieux, mon pere! La Nature & l'Amour, le desir de vous imiter & de mériter Céphalide. — Oh! j'entends, l'amour s'en mêle: il n'y a pas de mal à cela. Eh! dis-

moi un peu : il me semble avoir distingué quelquefois ta Céphalide entre ses compagnes. — Oui, mon pere ; on la distingué aisément. — Mais sçais-tu bien qu'elle est fort belle? — Belle! belle comme la gloire. — Je crois la voir, poursuivit le vieillard qui se plaisoit à l'animer ; je lui trouve une taille de Nymphe. Ah! mon pere, s'écria Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. — Une démarche leste? — Et plus noble encore. — Un teint frais? — C'est la rose même. — De longs cheveux noués avec grace? — Et ses yeux, mon pere ; & ses yeux? Oh! c'étoit là ce qu'il falloit voir, lorsque s'élevant au ciel après s'être fixés sur moi, ils lui demandoient la victoire. — Tu as raison, elle est toute charmante ; mais tu dois avoir des rivaux. — Des rivaux, j'en ai mille sans doute. — Ils te l'enleveront. — Ils me l'enleveront ? — A te parler vrai, j'en ai peur ; c'est une bien brave jeunesse que cette jeunesse Samnite ! — Oh! brave tant qu'il vous plaira ; ce n'est pas là ce qui m'inquiéte. Qu'on nous donne occasion de mériter Céphalide, vous entendrez parler de moi. Télespon qui jusqu'alors s'étoit plû à l'éguillonner, ne put retenir plus longtemps

ſes larmes. Ah! le beau préſent que nous fait le ciel, dit-il en l'embraſſant, lorſqu'il nous donne un cœur ſenſible! C'eſt le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reſte encore dans les veines de quoi faire une campagne; & tu me promets de ſi belles choſes, que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, ſelon l'uſage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées ſur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Téleſpon marchoit à côté de ſon fils. Ah, ah! diſoient les autres vieillards, voilà Téleſpon rajeuni: où va-t-il donc à ſon âge? A la nôce, répondit le bon-homme, à la nôce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevoit au-deſſus de ſes compagnes avec une grace toute céleſte. Son pere, qui avoit les yeux ſur lui, s'apperçut qu'en paſſant devant elle, ce viſage doux & ſerein s'enflamma d'une ardeur guerriere, & devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, ſois amoureux, cela te ſied bien.

Une partie de la campagne ſe paſſa entre les Samnites & les Romains à s'ob-

ſerver, ſans en venir à une action déciſive. Les forces des deux Etats conſiſtoient dans leur armée; & les Généraux de part & d'autre les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, diſoit l'un, qui mérite d'être inſcrit dans les faſtes de la République; j'aurai la honte de m'entendre nommer ſans aucun éloge qui me diſtingue. Quel dommage, diſoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occaſion de nous ſignaler! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre Général, diſoit le plus grand nombre, veut nous déshonorer aux yeux de nos vieillards & de nos épouſes. S'il nous ramene ſans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'eſt défié de notre valeur.

Mais le ſage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit ſans s'émouvoir. De ſa lenteur & de ſes délais il ſe promettoit deux avantages: l'un, de perſuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager dans cette confiance à l'attaquer imprudemment; l'autre, de laiſſer croître l'impatience de ſes guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès avant de

risquer la bataille. L'un & l'autre lui réussit. Le Général Romain haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancellans, & tout prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble & n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée: il est à nous; marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à sa jeunesse impatiente; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute la liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le Général Romain; un corps immobile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout-à-coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des coursiers quand on leur ouvre la barriere. Les Romains s'arrêtent; ils reçoivent le choc sans se rompre & sans s'ébranler; & l'habileté de leur chef change tout-à-coup l'attaque en défense. On combattit long-temps avec une opiniâtreté incroyable: pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hom-

mes, qui n'avoient d'autres passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendoient dans ces momens décisifs tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de son fils. Cet enfant, plein d'amour pour son pere, voyant les Romains plier de toutes parts, & croyant la bataille gagnée, suivit le mouvement invincible de la nature, & tirant son pere de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansoit en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repoussée. Où allez-vous, mes amis, leur dit-il en abandonnant son pere? Vous fuyez! voici votre chemin; & appercevant l'aîle gauche des Romains à découvert, Venez, dit-il, attaquons leur flanc: ils sont vaincus si vous daignez me suivre... Cette évolution rapide jetta l'effroi dans cette aîle de l'armée Romaine; & Agatis la voyant en déroute, Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est

ouvert : je vous quitte un instant, pour aller secourir mon pere. La victoire enfin se décida pour les Samnites ; & les Romains trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Télespon s'étoit évanoui de douleur ; les soins de son fils le ranimerent, Sont-ils battus, demanda le vieillard ? On acheve, dit le jeune homme ; les choses sont en bon état. S'il est ainsi, dit le pere en souriant, tâche de me rappeller à la vie : elle est douce pour les vainqueurs ; & je veux te voir marier. Le bon-homme n'eut de long-temps la force d'en dire davantage ; car le sang qui avoit coulé de sa plaie l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empresserent toute la nuit à secourir les blessés : on n'épargna rien pour sauver le digne pere d'Agatis ; & il se remit, quoiqu'avec peine, de son extrême épuisement.

Le retour de la campagne étoit le temps des mariages, pour deux raisons : l'une, afin que la récompense des services rendus à la patrie les suivit de près, & que l'exemple en eût plus de force ; l'autre,

afin que pendant l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoir donner plus de pompe & de splendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens & de desirs avec quelqu'un des jeunes gens: & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix, s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'assembler étoit un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes; les jeunes filles avec l'arc & le carquois, & aussi bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe étoit inconnu. Allons, mes filles, disoient les meres empressées à les parer; il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agrémens qu'a bien voulu vous accorder le ciel. La gloire des hommes est de

vaincre, celle des femmes est de plaire. Heureuses celles qui mériteront les vœux de ces jeunes & vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner des défenseurs à l'état! La palme du mérite ombragera leur demeure, l'estime publique l'environnera; leurs enfans seront les fils aînés de la patrie, & sa plus précieuse espérance. En parlant ainsi, ces meres tendres entrelaçoient de pampre & de myrthe les beaux cheveux de ces jeunes vierges, & donnoient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractere de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture placée au-dessous du sein, elles faisoient naître les ondes d'une draperie élégante, attachoient le carquois sur leurs épaules, les instruisoient à se présenter avec grace, appuyées sur leur arc, & relevoient négligemment leur robe légere au-dessus de l'un des genoux, pour donner à leur démarche plus d'aisance & plus de noblesse. Cette industrie des meres Samnites étoit un acte de piété; & la galanterie elle-même employée au triomphe de la vertu, en prenoit le sacré caractere. Les filles, en se mirant dans le cristal d'une onde pure, ne se trouvoient jamais assez belles; chacune

d'elles s'exageroit les avantages de ses rivales, & n'osoit plus compter sur les siens.

Mais de tous les vœux formés, dans ce grand, jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphalide. Puissent les Dieux nous exaucer, lui dit sa mere en l'embrassant; mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble: s'ils vous ont donné quelques charmes, ils sçavent quel en doit être le prix. C'est à vous de couronner leurs dons par les graces de la modestie. Sans la modestie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais: c'est par-là qu'elle inspire une tendre vénération, & qu'elle obtient une espece de culte. Que cette modestie aimable serve de voile à des desirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put soutenir cette idée sans laisser échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mere, sont indignes d'une fille Samnite. Sçachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en est aucun qui n'ait prodigué son sang pour notre défense & notre liberté; qu'il n'en est aucun qui ne vous mérite, & en-

vers

vers lequel vous ne duffiez être glorieuse d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette pensée, séchez vos pleurs, & suivez-moi.

De son côté, le bon homme Télespon conduisoit son fils à l'assemblée. Hé-bien, lui dit-il, comment va le cœur? J'ai été assez content de toi dans cette campagne, & j'espere qu'on en dira du bien. Hélas! dit le tendre & modeste Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurois peut-être fait quelque chose; mais vous étiez blessé, je vous devois mes soins. Je ne me reproche pas de vous avoir sacrifié ma gloire. Je serois inconsolable d'avoir trahi ma patrie; mais je ne le serois pas moins d'avoir abandonné mon pere. Grace au Ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles; le reste est dans la main des Dieux. J'admire comme on est religieux quand on a peur, dit le vieillard en souriant: avoue que tu étois plus résolu en allant charger les Romains; mais prends courage, tout ira bien: je t'en promets une jolie.

Ils se rendent à l'assemblée, où plusieurs générations de citoyens rangées en amphithéâtre, formoient le coup-d'œil le plus imposant. L'enceinte s'arrondis-

ſoit en ovale. On voyoit d'un côté les filles aux pieds des meres ; de l'autre, les peres au-deſſus des garçons ; à l'un des bouts, le conſeil des vieillards ; à l'autre la jeuneſſe, qui n'étoit pas encore nubile, placée ſelon les dégrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le reſpect, la modeſtie, & le ſilence regnoient partout. Ce ſilence fut tout-à-coup interrompu par le bruit des fanfares guerrieres, & l'on vit s'avancer le Général Samnite, environné des héros qui commandoient ſous lui. Sa préſence fit baiſſer les yeux à tous les concurrens. Il traverſe l'enceinte, & va ſe placer avec ſon cortege au milieu des Sages.

On ouvre les faſtes de la République, & un héraut lit à haute voix, ſelon l'ordre des temps, le témoignage que les Magiſtrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui par quelque lâcheté ou quelque baſſeſſe auroit imprimé une tache à ſon nom, étoit condamné par les loix à la peine infamante du célibat, juſqu'à ce qu'il eût racheté ſon honneur par quelque action généreuſe ; mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité

ſimple, une bravoure irréprochable, étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite; & c'étoit une eſpece de honte que de n'avoir fait que ſon devoir. La plûpart d'entr'eux avoient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui partout ailleurs ſeroient héroïques, & qui, dans les mœurs de ce peuple, ſe diſtinguoient à peine, tant ils étoient familiers. Quelques-uns s'élevoient au-deſſus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes; mais le jugement des ſpectateurs devenoit plus ſévere à meſure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge; & celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des choſes louables, effacées par de plus beaux traits. Les premieres campagnes d'Agatis étoient de ce nombre; mais quand on en vint au récit de la derniere bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné ſon pere pour rallier ſes compagnons & les ramener au combat, ce ſacrifice de la nature à la patrie enleva tous les ſuffrages: les larmes coulerent des yeux des vieillards; ceux qui environnoient Téleſpon l'embraſſoient de joie, les plus

éloignés le félicitoient du geſte & du regard; le bon-homme rioit & fondoit en larmes; les rivaux même de ſon fils le regardoient avec reſpect; & les meres preſſant leurs filles dans leurs bras, leur ſouhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'oſe lever les yeux: ſon cœur ſaiſi de joie & de crainte, a ſuſpendu ſon mouvement; ſa mere qui la ſoutient ſur ſes genoux, n'oſe lui parler de peur de la trahir, & croit voir tous les yeux attachés ſur elle.

Dès que le murmure de l'applaudiſſement univerſel fut appaiſé, le héraut nomme Parménon, & raconte de ce jeune homme, que dans la derniere bataille, le courſier du Général Samnite s'étant abattu ſous lui, percé d'une fléche mortelle, & le héros dans ſa chûte s'étant trouvé un moment ſans défenſe, un ſoldat Romain étoit prêt à le percer de ſon javelot; que Parménon, pour ſauver la vie au chef, avoit expoſé la ſienne en ſe précipitant au-devant du coup, dont il avoit reçu la profonde bleſſure. Il eſt certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de ſon corps;

& si mes jours sont utiles à la patrie, c'est un bienfait de Parménon. A ces mots l'assemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges; & l'on vit les suffrages & les vœux se partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impose silence; & ces Juges vénérables se levent pour délibérer. Les opinions se combattent long-temps avec même avantage: quelques-uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter son poste pour secourir son pere, & qu'il n'avoit fait que réparer cette faute en abandonnant son pere pour rallier ses compagnons; mais ce sentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, & dit: N'est-ce pas la vertu que nous devons récompenser? Il ne s'agit donc que de sçavoir lequel de ces deux mouvemens est le plus vertueux, ou d'abandonner un pere expirant, ou d'exposer sa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action décisive pour la victoire: c'est à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû

le plus coûter. De deux exemples également utiles, le plus pénible est celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un pere expirant, que l'on peut secourir, que de s'exposer soi-même à la mort, fut-elle inévitable; & tous les suffrages se réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever paroîtra moins vrai-semblable encore. On avoit délibéré à haute voix; & Agatis avoit entendu que le principe de générosité avoit seul fait pancher la balance. Il s'éleva dans son ame un reproche qui le fit rougir: Non, dit-il en lui-même, c'est une surprise, je ne dois point en abuser. Il demande à parler; on lui prête silence. „ Un triomphe que je n'aurois pas mérité, dit-il, „ feroit le supplice de ma vie; & dans „ les bras de ma vertueuse épouse, mon „ bonheur seroit empoisonné par le crime de l'avoir obtenu injustement. „ Vous croyez couronner en moi celui „ qui a le plus fait pour sa patrie; sages „ Samnites, je dois l'avouer: je n'ai pas

„ tout fait pour elle seule. J'aime, j'ai „ voulu mériter ce que j'aime; & s'il me „ revient quelque gloire d'une conduite „ que vous daignez louer, l'amour la par- „ tage avec la vertu... Que mon rival se „ juge lui-même, & qu'il reçoive le prix „ que je lui cede, s'il a été plus géné- „ reux moi." Comment exprimer l'émotion que cet aveu causa dans tous les cœurs? D'un côté il ternissoit l'éclat des actions de ce jeune homme; & de l'autre il donnoit au caractere de sa vertu quelque chose de plus héroïque, de plus étonnant, de plus rare, que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchise & de candeur produisit sur ses jeunes rivaux deux effets tout opposés. Les uns, l'admirant avec une joie ouverte, sembloient témoigner, par une noble assûrance, que cet exemple les élevoit au-dessus d'eux-mêmes; les autres, interdits & confus, paroissoient en être accablés comme d'un poids au-dessus de leurs forces. Les meres & les filles donnoient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne; & les vieillards avoient les yeux attachés sur

Parménon, qui, d'un visage tranquille, attendoit qu'on daignât l'entendre. „ Je „ ne sçais, dit-il enfin en s'adressant à „ Agatis, je ne sçai à quel dégré les ac- „ tions des hommes doivent être désin- „ téressées pour être vertueuses. Il n'est „ rien, à le bien prendre, que l'on ne „ fasse pour sa propre satisfaction; mais „ ce que je n'aurois pas fait pour la mien- „ ne, c'est l'aveu que je viens d'enten- „ dre; & quand il y auroit eu jusqu'ici „ dans ma conduite, quelque chose de „ plus généreux que dans la vôtre, ce „ qui n'est pas bien décidé, la sévérité „ avec laquelle vous venez de vous ju- „ ger, vous éleve au-dessus de moi."

Ce fut alors que les vieillards confondus ne sçurent plus quel parti prendre: on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé par acclamation que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges reprit la parole: Pourquoi retarder, dit-il, par nos irrésolutions, le bonheur de ces jeunes gens? Leur choix est fait au fond de leur cœur; qu'on leur permette

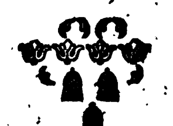
de ſe communiquer l'un à l'autre le ſecret de leurs deſirs : ſi l'objet en eſt différent, chacun d'eux, ſans primauté, obtiendra l'épouſe qu'il aime ; s'il arrive qu'ils ſoient rivaux, la loi du ſort en décidera ; & il n'eſt point de fille Samnite qui ne faſſe gloire de conſoler le moins heureux de ces deux guerriers. Ainſi parla le vénérable Androgée, & toute l'aſſemblée applaudit.

On fait avancer Agatis & Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embraſſer, & tous les yeux ſe mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre, ils héſitent ; ils n'oſent nommer l'épouſe qu'ils ont déſirée : aucun d'eux ne croit poſſible que l'autre ait fait un choix différent du ſien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli ; c'eſt la grace, la beauté même. Hélas ! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore : c'eſt la nommer que de la peindre ainſi ; la nobleſſe de ſes traits, la douce fierté de ſes regards, je ne ſçai quoi de divin dans ſa taille & dans ſa démarche, la diſtinguent aſſez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous ſera malheureux d'être réduit à

un autre choix! Vous dites vrai, reprit Parménon, il n'est point de bonheur sans Eliane. — Sans Eliane, dites-vous? Quoi! s'écrie Agatis, c'est la fille du sage Androgée, Eliane que vous aimez! — Et qui donc aimerois-je? dit Parménon étonné de la joie de son rival. — C'est Eliane! ce n'est pas Céphalide! reprit Agatis avec transport. Ah! s'il est ainsi, nous sommes heureux: embrassez-moi, vous me rendez la vie. A leurs embrassemens redoublés l'on jugea sans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnerent d'approcher, &, si leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane & de Céphalide tout retentit d'applaudissemens. Androgée & Télespon, le brave Eumene, pere de Céphalide, celui de Parménon appellé Mélante, se félicitoient l'un l'autre avec cet attendrissement qui se mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Télespon, nous avons-là de braves enfans: avec quel zele ils en vont faire d'autres! Quand j'y pense je crois être encore à la fleur de mon âge. Foiblesse paternelle à part; le jour des mariages est

ma fête à moi : il me semble que c'est moi qui épouse toutes les filles de la République. En parlant ainsi, le bonhomme sautoit d'allégresse ; & comme il étoit veuf, on lui conseilloit de se remettre sur les rangs. Ne plaisantez pas, disoit-il ; si tous les jours j'étois aussi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On se rendit au Temple pour consacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon & Agatis furent conduits chez eux en triomphe ; & l'on ordonna un sacrifice solemnel pour rendre grace aux Dieux, d'avoir donné à la République deux si vertueux citoyens.



LAURETTE.

C'ETOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clancé, dont le Château n'étoit pas loin de là, étoit venu avec sa compagnie voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés en dépit d'eux-mêmes à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eut pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle qui est plus touchante que la beauté? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité qui se piquoient d'être jolies, ne laisserent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu de si ravissant. On la fit approcher, on l'examina, comme un Peintre examine un modele. Levez les yeux, petite, lui disoient ces Dames. Quelle

vivacité, quelle douceur, quelle volupté dans ses regards! Si elle sçavoit ce qu'ils expriment! quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là! Et cette bouche? y a-t-il rien de plus frais? Comme ses levres sont vermeilles! comme l'émail de ses dents est pur! Son tein brun se ressent du hâle; mais c'est le tein de la santé. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle seroit bien en habit de cour! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même? En vérité, cela est plaisant! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons? Où la beauté va-t-elle se cacher? Laurette, quel âge avez-vous? — J'ai eu quinze ans le mois passé. — On va bientôt vous marier sans doute? — Mon pere dit que rien ne presse. — Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur? — Je ne sçais pas ce que c'est qu'un petit amour. — Quoi! pas un garçon ne vous fait desirer qu'on vous le donne pour mari? — Je ne me mêle pas de cela: c'est mon pere que ce soin regarde. — Que fait votre pere? Il cultive son bien. — Est-il riche? — Non, mais il dit qu'il est heureux si je suis sage. — Et à

quoi vous occupez-vous? — J'aide mon pere; je travaille avec lui. — Avec lui! Quoi! vous cultivez la terre? — Oui, mais les soins que la vigne demande ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalats, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. — Malheureuse enfant! je ne m'étonne pas si ses jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil & obscur!

Laurette qui dans son village n'avoit jamais excité que l'envie, fut un peu surprise d'inspirer la pitié. Comme son pere lui cachoit avec soin ce qui auroit pu lui causer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la pensée qu'elle fût à plaindre. Mais en jettant les yeux sur la parure de ces femmes elle vit bien qu'elles avoient raison. Quelle différence de leurs vêtemens aux siens! Quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe soyeuse & legere qui flottoit à longs plis autour d'elles! que de délicatesse dans leur chaussure! Avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés! Quel nouveau lustre ce beau linge, ces rubans,

ces dentelles donnoient à des charmes à demi voilés! A la vérité ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une santé brillante; mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouissoit, fût la cause de cette langueur, que le rouge même ne pouvoit déguiser? Comme elle rêvoit à tout cela, le Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danser avec lui. Il étoit jeune, leste, bienfait, & trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer dans la noblesse, la précision & la légereté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les sauts des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le Comte en dansant la suivoit des yeux; Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie & de l'ame à sa danse; & soit qu'elle voulût par émulation donner le même agrément à la sienne, soit que la premiere étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du Comte par l'expression la plus naïve de la joie & du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pié de l'ormeau, & le Comte aux genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant: je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle, mais cela fâcheroit mes compagnes, & dans ce village on est jaloux. — On doit l'être sans doute de vous voir si jolie; & à la ville on le feroit de même: c'est un malheur qui vous suivra partout. Ah Laurette! si dans Paris, au milieu de ces femmes si vaines d'une beauté qui n'est qu'artifice, on vous voyoit tout-à-coup paroître avec ces charmes si naturels dont vous ne vous doutez pas! — Moi, Monsieur! à Paris! hélas, & qu'y ferois-je? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de causer ensemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir au lieu d'une cabane obscure, & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris, un petit palais brillant d'or & de soye, une table servie selon vos desirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les saisons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément

l'agrément d'une vie aiſée, tranquille, délicieuſe, ſans autre ſoin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penſerez à loiſir. Dimanche l'on danſe au château; toute la jeuneſſe du village y eſt invitée. Vous y ſerez, belle Laurette, & là vous me direz ſi mon amour vous touche, ſi vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le ſecret, mais le ſecret le plus inviolable. Gardez-le bien: s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend s'évanouiroit comme un ſonge.

Laurette en effet crut avoir rêvé. Le ſort brillant qu'on lui avoit peint étoit ſi éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un paſſage ſi facile & ſi prompt de l'un à l'autre, n'étoit pas concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé ſi ſérieuſement! elle avoit vu tant de bonne foi dans ſes yeux & dans ſon langage! Je me ſerois bien apperçue, diſoit elle, s'il eût voulu ſe mocquer de moi. Cependant, pourquoi ce myſtere qu'il m'a tant recommandé? En me rendant heureuſe, il veut que je l'aime: rien n'eſt plus juſ-

te; mais ſans doute il conſent que mon pere partage avec moi ſes bienfaits; pourquoi donc nous cacher de mon pere? Si Laurette avoit eu l'idée de la ſéduction & du vice, elle eut compris facilement pourquoi Luzy demandoit le ſecret; mais la ſageſſe qu'on lui avoit inſpirée ſe bornoit à ſe refuſer aux bruſques libertés des garçons du village, & dans l'air honnête & reſpectueux du Comte elle ne voyoit rien dont elle dût ſe défier & ſe garantir.

Toute occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à ſon humble demeure; tout ſembloit y avoir changé. Laurette pour la premiere fois, fut humiliée d'habiter ſous le chaume. Ces meubles ſimples que le beſoin lui rendoient précieux, s'avilirent; les ſoins domeſtiques dont elle étoit chargée commencerent à la rebuter; elle ne trouva plus la même ſaveur à ce pain que la ſueur arroſe, & ſur cette paille fraîche où elle dormoit ſi bien, elle ſoupira pour des lambris dorés & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, & aller ſur

un côteau brûlant, ſoutenir la chaleur du jour. A Paris, diſoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement, ſans autre ſoin que d'aimer & de plaire. Monſieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il eſt aimable Monſieur le Comte! De toutes celles du village il n'a vu que moi; il a même quitté les Dames du château pour ne s'occuper que d'une paiſanne. Il n'eſt pas fier celui-là; & cependant il a bien de quoi l'être! Il ſembloit que je lui faiſois grace en le préférant à des gens de village: il m'en remercioit avec des yeux ſi tendres! d'un air ſi humble & ſi touchant! & dans ſon langage, quelle aimable douceur! quand il auroit parlé à la Dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureuſement j'étois aſſez bien miſe; mais aujourd'hui s'il me voyoit! quel vêtement! quel état que le mien!

Le dégoût de ſa ſituation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui qu'elle eut encore à ſoutenir avant de revoir le Comte.

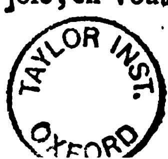
Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience, arrive. Toute la jeuneſſe du village eſt aſſemblée au chateau voiſin; & dans une ſale de tilleuls, bien-

tôt le ſon des inſtrumens donne le ſignal de la danſe. Laurette s'avance avec ſes compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeſte & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une Grace timide & décente au lieu d'une Nymphe vive & légere. Il la ſalua avec diſtinction, mais ſans aucun ſigne d'intelligence. Il s'abſtint même de l'approcher, & attendit, pour danſer avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui depuis la fête du village, n'avoit ceſſé de parler de Laurette avec une eſpece de raviſſement. Luzy crut voir en lui un rival, & le ſuivit des yeux avec inquiétude; mais Laurette n'eut pas beſoin pour le tranquilliſer, de s'appercevoir de ſa jalouſie. En danſant avec Soligny, ſon regard fut vague, ſon air indifférent, ſon maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danſer avec elle, & il crut voir en la ſaluant toutes les graces s'animer, tous les charmes éclore ſur ſon viſage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit; un ſourire furtif & preſque imperceptible remua ſes levres de roſe; & la faveur d'un regard touchant le ravit de

joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient seuls, seroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace & de l'adorer; mais il commande à ses yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards; sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime en tremblant ses transports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je suis impatient de sçavoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon pere, & de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah, gardez-vous de le consulter: c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défend de suivre. Votre pere voudroit m'y assujettir; il exigeroit de moi l'impossible; & sur mon refus, il m'accuseroit d'avoir voulu vous abuser. Il ne sçait pas combien je vous aime; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? — Hélas, non, je vous crois la bonté même. Vous seriez

bien trompeur si vous étiez méchant! — Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon pere: je lui appartiens, je dépens de lui. Si ce que vous me proposez me convient, il y consentira. — Il n'y consentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en serez fâchée; hélas! il ne sera plus temps, & pour toute la vie vous serez condamnée à ces vils travaux que vous aimez sans doute, puisque vous n'osez les quitter. Ah, Laurette! ces mains délicates sont-elles faites pour cultiver la terre? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli tein? Vous, le charme de la nature, toutes les Graces, tous les Amours, vous, Laurette vous consumer dans une vie obscure & pénible! finir par être la ménagere de quelque grossier villageois! vieillir peut être dans l'indigence, sans avoir goûté aucun de ces plaisirs qui devoient vous suivre sans cesse! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loisir que je vous promets. Et à quoi tient votre résolution? à la peur de causer quelques momens d'inquiétude à votre pere? Oui, votre fuite l'affligera; mais après, quelle sera sa joie, en vous voyant riche de mes



bienfaits, dont il ſera comblé lui-même? Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter ſa cabane, & à ſe donner du repos? car dès-lors je n'ai plus ſes refus à craindre: mon bonheur, le vôtre & le ſien ſeront aſſurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à réſister à la ſéduction, mais enfin elle y réſista; & ſans le fatal incident qui la rejetta dans le piége, le ſeul inſtinct de l'innocence auroit ſuffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'eſpoir des vendanges & des moiſſons, La déſolation fut genérale. Pendant l'orage mille cris douloureux ſe mêloient au bruit des vents & du tonnerre; mais quand le ravage fut conſommé, & qu'une clarté plus affreuſe que les ténébres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus, les épis pendans ſur leur tige briſée, les fruits des arbres abattus ou meurtris; ce ne fut par-tout, dans la campagne déſolée, qu'un vaſte & lugubre ſilence: les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, conſternés, immobiles, qui d'un œil

morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misere, & la mort. Sur le seuil des cabanes, les meres éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, & leur disoient les yeux en larmes: qui vous allaitera si nous manquons de pain?

A la vue de cette calamité, la premiere idée qui vint à Luzy fut celle de la douleur où Laurette & son pere devoient être plongés. Impatient de voler à leur secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous, pour sauver vingt familles du désespoir où ce désastre les a réduites. Nous avons partagé leur joie, allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impression sur les cœurs, déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple, Il se présenta à ses paisans, leur offrit des secours, leur promit des soulagemens, & leur rendit l'espoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoissance couloient autour de lui, sa compagnie,

gnie, hommes & femmes, se répandoient dans le village, entroient dans les chaumieres, y répandoient leurs dons, & goûtoient le plaisir sensible & rare de se voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en insensé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique; il y vole, & voit sur la porte un villageois assis, la tête panchée sur ses genoux, & se couvrant le visage de ses deux mains, comme s'il eut craint de revoir la lumiere. C'étoit le pere de Laurette. Mon ami, lui dit le Comte, je vous vois consterné; mais ne vous désespérez pas, le ciel est juste, & parmi les hommes il y a des cœurs compatissans. Hé, Monsieur, lui répondit le villageois en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, & qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main? La terre arrosée de ma sueur ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre? finirai-je par mandier mon pain! Une ame si fiere & si noble dans un homme obscur, étonna le Comte. Vous avez donc servi, lui demanda-t-il? — Oui Monsieur. J'ai pris les ar-

mes ſous Berwick, j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon pere, avant qu'un procès funeſte l'eût dépouillé de ſon bien, avoit de quoi me ſoutenir dans le grade ou j'étois parvenu. Mais en même temps que je fus réformé, il fut ruiné ſans reſſource. Nous vinmes ici nous cacher & dés débris de notre fortune nous acquimes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu, & celui-ci, où je ſemblois né, ne me faiſoit aucune honte. Je nourriſſois, je conſolois mon pere. Je me mariai, ce fut-là mon malheur: & c'eſt aujourd'hui que je le ſens. — Votre pere n'eſt plus? — Hélas non. — Votre femme? — Elle eſt trop heureuſe de n'avoir pas vû ce funeſte jour. — Etes vous chargé de famille? — Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée!..... N'entendez-vous pas ſes ſanglots? elle ſe cache & ſe tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu ſe précipiter dans la cabane où gémiſſoit Laurette; mais il ſe retint de peur de ſe trahir.

Tenez, dit-il au pere en lui donnant ſa bourſe: ce ſecours eſt bien peu de choſe; mais au beſoin ſouvenez-vous du

Comte de Luzy. C'eſt à Paris que je fais ma demeure. En diſant ces mots il s'eloigna, ſans donner au pere de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon-homme Bazile, en trouvant dans la bourſe un ſomme ſi conſidérable! cinquante louis, plus que le triple du revenu de ſon petit côteau! Viens ma fille, s'écria-t-il; regarde celui qui s'éloigne; ce n'eſt pas un homme, c'eſt un ange du ciel. Mais que vais-je croire? il n'eſt pas poſſible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va Laurette, cours après lui, & fais lui voir qu'il s'eſt trompé. Laurette vole ſur les pas de Luzy, & l'ayant atteint, Mon pere, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don là. Il m'envoye pour vous le rendre. — Ah Laurette, tout ce que j'ai n'eſt-il pas à vous & à votre pere? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître? Reportez lui ce foible don: ce n'eſt qu'un eſſai de ma bienveillance; mais cachez lui en bien le motif: dites-lui ſeulement que je ſuis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en paſſant au bout du

village, je recevrai, ſi vous voulez, vos remercimens avec vos adieux. — Quoi! c'eſt demain que vous vous en allez! — Oui, je m'en vais le plus amoureux, & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour.... c'eſt à peu-près l'heure où mon pere & moi nous allons au travail. — Enſemble? — Non, il y va le premier: c'eſt moi qui ai le ſoin du ménage, & cela me retarde un peu. — Et paſſez-vous ſur mon chemin? — Je le traverſe au-deſſus du village; mais fallût-il me détourner, c'eſt bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc Laurette, à demain. Que je vous voye, ne fut-ce qu'un inſtant: ce plaiſir ſera le dernier de ma vie.

Bazile au retour de Laurette ne douta plus de bienfaits de Luzy. Ah le bon jeune homme! ah l'excellent cœur! s'écrioit il à chaque inſtant. Ne négligeons pourtant pas ma fille ce que la grêle nous a laiſſé. Moins il y en a, plus il faut prendre ſoin de mener à bien ce qui reſte.

Laurette étoit ſi touchée des bontés du Comte, ſi affligée de faire ſon malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah, ſans mon pere, diſoit-elle, quel plaiſir

j'aurois eu à le ſuivre! Le lendemain elle ne mit pas ſon habit des fêtes; mais dans l'extrême ſimplicité de ſon vêtement elle ne laiſſa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à ſon âge. Je ne le verrai plus, qu'importe que je ſois plus ou moins jolie à ſes yeux? Pour un moment ce n'eſt pas la peine. En diſant ces mots, elle ajuſtoit ſon bavolet & ſa colette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de ſon déjeuner. Il ne les mépriſera pas, diſoit-elle: je lui dirai que je les ai cueillis; & en arrangeant ces fruits ſur un lit de pampre, elle les arroſoit de larmes. Son pere étoit déjà parti; & à la blancheur de l'aube du jour ſe mêloit déjà cette légere teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorſque la pauvre enfant, le cœur tout ſaiſi, arriva ſeule au bout du village. L'inſtant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, & à cette vue elle ſe troubla. Du plus loin que Luzy l'apperçut, il s'élança de ſa voiture; & venant au-devant d'elle avec l'air de la douleur, Je ſuis pénétré, lui dit-il, belle Laurette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la conſolation de vous voir ſenſible à ma peine, & je puis

croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée, répondit Laurette, & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. — Et moi, Laurette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas, il me semble qu'il ne tenoit qu'à vous: mon pere n'avoit rien à vous refuser; il vous chérit, il vous révere. — Les peres sont cruels; il veulent qu'on s'épouse, & je ne puis vous épouser: n'y pensons plus; nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas ces plaisirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée! si vous sçaviez à quoi vous renoncez! — Mais, sans le sçavoir je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupoit des belles choses que vous m'aviez promises; & puis tout cela s'est évanoui: je n'y ai plus pensé, je n'ai pensé qu'à vous. Ah,

ſi mon pere le vouloit! — Qu'avez-vous beſoin qu'il le veuille? Attendez-vous ſon aveu pour m'aimer! notre bonheur n'eſt-il pas en nous-mêmes? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garans. En eſt-il de plus ſaints, de plus inviolables? Ah! croyez-moi, quand le cœur s'eſt donné, tout eſt dit, & la main n'a plus qu'à le ſuivre. Livrez-la moi donc cette main, que je la baiſe mille fois, que je l'arroſe de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle eſt à moi, s'écria-t-il, cette main ſi chere, elle eſt à moi, je la tiens de l'amour: pour me l'ôter il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds s'il faut me ſéparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en ceſſant de la voir il ceſſeroit de vivre. Hélas! diſoit-elle, & c'eſt moi qui ſerai cauſe de ce malheur! — Oui, cruelle, vous en ſerez la cauſe. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Hé! mon Dieu, non: je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi, dit-il en lui faiſant une eſpece de violence, & ſuivez-moi ſi vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis ſans l'aveu de mon pere. — Hé-bien, laiſſez, laiſſez-moi donc me

livrer à mon déſeſpoir. A ces mots, Laurette, pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'oſoit ni retenir ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux pleins de larmes ſuivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le calmer, daignez me plaindre, & me voir ſans colere. J'eſpérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoiſſance; mais je n'oſe plus vous l'offrir. Qu'eſt-ce, dit-il? des fruits, à moi! Ah, cruelle, vous m'inſultez. C'eſt du poiſon que je demande; & jettant la corbeille avec emportement, il ſe retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine, & ſon cœur déjà trop attendri, ne put ſoutenir cette derniere atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy qui la ſuivoit des yeux accourt & la trouve baignée de larmes, le ſein ſuffoqué de ſanglots, ſans couleur, preſque inanimée. Il ſe déſole, il ne penſe d'abord qu'à la rappeller à la vie; mais ſi-tôt qu'il lui voit reprendre ſes eſprits, il profite de ſa foibleſſe, & avant qu'elle ſoit revenue de ſon évanouiſſement, elle

est déjà loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je, dit-elle en ouvrant les yeux? Ah Monsieur le Comte est-ce vous! me ramenez-vous au village! Moitié de mon ame, lui dit-il en la pressant contre son sein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la soutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette; c'est sur tes levres que je fais le serment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon pere! laisserai je mon pere? N'est-ce pas à lui de disposer de moi? — Ton pere, ma Laurette, sera comblé de biens. Il partagera le bonheur de sa fille: nous serons tous deux ses enfans. Repose-toi sur ma tendresse du soin de l'adoucir & de le consoler. Viens, laisse-moi recueillir tes larmes, laisser tomber les miennes dans ton sein: ce sont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mèloit à ce langage tous les charmes de la séduction, & Laurette n'y étoit pas insensible; mais son pere inquiet,

affligé, cherchant sa fille, l'appellant à grands cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le soir, & se retirant désolé, désespéré de l'avoir perdue, cette image présente à son esprit, l'occupoit, la troubloit sans cesse. Il fallut tromper sa douleur.

Luzy couroit avec ses chevaux, les stores de sa voiture étoient baissés, ses gens étoient sûrs & fideles, & Laurette ne laissoit après elle aucun vestige de sa fuite. Il étoit même essentiel à Luzy de bien cacher son enlevement. Mais il détacha l'un de ses domestiques, qui d'un village éloigné de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguisé sa main. „ Dites au pere
„ de Laurette qu'il soit tranquille, qu'elle
„ est bien, & que la Dame qui l'a prise
„ avec elle, en aura soin comme de son
„ enfant. Dans peu il sçaura ce qu'elle
„ est devenue."

Ce billet qui n'étoit rien moins que consolant pour le pere, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avoit pénétré dans son ame; il en ouvrit l'accès an plaisir; & dès-lors les nuages de la douleur se dissiperent, les pleurs tarirent, le regret

s'appaisa, & un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espece de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le soupé, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la séduire par tous les sens. A son réveil elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir & jalouses de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit sçu qu'obéir, n'eut qu'à désirer pour être obéie. Vous êtes reine ici, lui dit son amant, & j'y suis votre premier esclave.

Imaginez, s'il est possible, la surprise & le ravissement d'une jeune & simple païsanne, en voyant ses beaux cheveux noirs si négligemment noués jusqu'alors, & dont la nature seule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles sous le pli de l'art, & s'élever en diadême, semé de fleurs & de diamans; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galan-

tes, qui toutes sembloient solliciter son choix; en voyant dis-je sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage, & se reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous ses charmes; mais quelques-uns de ces dons avoient besoin d'être cultivés, & les talens vinrent en foule se disputer le soin de l'instruire & la gloire de l'embellir. Luzy possédoit, adoroit sa conquête, enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon-homme Bazile étoit le plus malheureux des peres. Fier, plein d'honneur, & surtout jaloux de la réputation de sa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, sans publier son inquiétude; & personne dans le village n'étoit instruit de son malheur. Le Curé vint l'en assurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet; mais dissimulant avec le Pasteur, Ma fille est sage, lui dit-il, mais elle est jeune, simple & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à son service, & lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux d'une imprudence de jeunesse, & laissons croire

que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est sçu que de vous; ménagez la fille & le pere. Le Curé prudent & homme de bien, promit & garda le silence. Mais Bazile dévoré de chagrin passoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue disoit-il? Est-ce une femme qu'elle a suivi? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son pere, & se charger d'un enlevement? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite & qui l'aura perdue. Ah si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvient à découvrir celui qui s'étoit chargé du message; il l'interrogea; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de six lieues de la route que Luzy avoit prise, & sur un chemin opposé. Mais quand Bazile auroit combiné le départ du Comte avec l'évasion de sa fille, il n'auroit jamais soupçonné de ce crime un jeune homme si vertueux. Comme il ne confioit sa douleur à personne, personne ne pouvoit

l'éclairer. Il gémissoit donc au-dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ses soupçons. Mon Dieu, disoit-il, c'est dans votre colere que vous me l'avez donnée! Et moi, insensé, je m'applaudissois en la voyant croître & s'embellir! Ce qui faisoit mon orgueil fait ma honte. Que n'est-elle morte en naissant!

Laurette tâchoit de se persuader que son pere étoit tranquille; & le regret de l'avoir laissé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaisirs, ce goût si vif dans sa naissance, le soin de cultiver ses talens, enfin mille amusemens variés sans cesse, partageoient sa vie & remplissoient son ame. Luzy qui l'aimoit à l'idolâtrie & qui avoit peur qu'on ne la lui enlevât, l'exposoit le moins qu'il lui étoit possible au grand jour; mais il lui ménageoit tous les moyens que le mystere a inventés, pour être invisible au milieu du monde. C'en étoit assez pour Laurette: heureuse de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne sentoit pas ce desir inquiet, ce besoin d'être vue & d'être admirée, qui promene seul tant de jolies femmes dans nos spectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix

d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît ses soupers amusans, elle ne s'y occupoit que de lui; & sans désobliger personne elle sçavoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bienséances est le secret des ames délicates: la coquetterie en fait un étude; l'amour le sçait sans l'avoir appris.

Six mois se passerent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, sans ennui, sans inquiétude, sans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait desirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle le pere de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de sa fille, avec des présens de la Dame qui l'avoit prise en amitié. C'étoit au Curé que s'adressoit Luzy. Remis à la Poste voisine du village par un domestique affidé, les paquets arrivoient anonymes, Bazile n'auroit sçu à qui les renvoyer; & puis ses refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laisser croire, & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas! disoit ce bon pere en lui-même, ma fille est peut-être encore hon-

nête. Toutes les apparences l'accusent; mais ce ne sont que des apparences; & quand mes soupçons seroient justes, c'est à moi de gémir, mais ce n'est pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque consolation à la vertu de ce digne pere; & ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversoit cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit.... Il n'ose en croire ses yeux.... Laurette, sa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'un robe éclatante & couronnée de diamans. Son pere l'auroit méconnue, si l'appercevant elle-même, la surprise & la confusion ne l'eussent fait reculer & se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, & plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fut elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient, Bazile se glisse entre le mur & le carosse de sa fille, monte à la portiere, & d'un ton sévere dit à Laurette? Où logez vous?

Laurette

Laurette saisie & tremblante lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux, du nom du lieu de ma naissance.— De votre naissance! Ah, malheureuse!... à ce soir, au déclin du jour: soyez chez vous, & soyez-y seule. A ces mots, il descend & poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'étoit pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupoit à la campagne. Elle se voyoit livrée à elle-même dans le moment où elle auroit eu le plus besoin de conseil & d'appui. Elle alloit paroître devant son pere qu'elle avoit trahi, délaissé, accablé de douleur & de honte: son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui étoit connue. L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs en avoient éloigné l'idée; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de son pere. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit subir, Malheureuse, s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir! où me cacher! Mon pere, l'honnêteté

même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'eſt rien! O mon pere! ô juge terrible! comment me montrer à vos yeux? Il lui vint plus d'une fois dans la penſée de l'éviter & de diſparoitre; mais le vice n'avoit pas encore effacé de ſon ame les ſaintes loix de la nature. Moi, le réduire au déſeſpoir, dit-elle; & après avoir mérité ſes reproches, m'attirer ſa malédiction! Non, quoiqu'indigne du nom de ſa fille, je revere ce nom ſacré. Vint-il me tuer de ſa main, je dois l'attendre & tomber à ſes pieds. Mais, non, un pere eſt toujours pere. Le mien ſera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foibleſſe, l'amour du Comte, ſes bienfaits, tout m'excuſe; & quand Luzy aura parlé, je ne ſerai plus ſi coupable.

Elle auroit été déſolée que ſes gens fuſſent témoins de l'humiliante ſcene qui s'alloit paſſer. Heureuſement elle avoit annoncé qu'elle ſoupoit chez une aime, & ſes femmes avoient pris pour elles cette ſoirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient ſuivie, & lorſque ſon pere arriva ce fut elle qui le reçut.

Etes-vous ſeule, lui dit-il? — Oui,

mon pere. Il entre avec émotion, & après l'avoir regardée en face dans un triste & morne silence, Que faites-vous ici, lui demanda-t-il? La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds & de les arroser de ses larmes. Je vois, dit le pere, en jettant les yeux autour de lui, dans cet appartement où tout annonçoit la richesse & le luxe, je vois que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je sçavoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue? — Laurette ne répondit encore que par ses pleurs & ses sanglots. Parlez, lui dit-il, vous pleurerez après; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! disoit-il, cet honnête homme!..... Et voilà donc les vertus des Grands! Le lâche! en me donnant son or, croyoit-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, & que la misere le met à prix. Il se flattoit de me consoler! il te l'avoit promis! Homme dénatu-

turé! qu'il connoit peu l'ame d'un pere! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment ſans douleur, pas un quart-d'heure de ſommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes; la nuit, tandis que tu t'oubliois, que tu te perdois dans les plaiſirs, ton pere étendu ſur la paille s'arrachoit les cheveux, & te rappelloit à grands cris. Hé-quoi! jamais mes gémiſſemens n'ont retenti juſqu'à ton ame! L'image d'un pere déſolé ne s'eſt jamais offerte à ta penſée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le Ciel m'eſt témoin, lui dit-elle! que ſi j'avois cru vous cauſer tant de peines, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révere, je vous aime, je vous aime plus que jamais. Hélas! quel pere j'ai affligé! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah, mon pere! en tombant à vos pieds je n'ai ſenti que la honte & la crainte; mais à préſent c'eſt de tendreſſe que vous me voyez pénétrée; & aux larmes du repentir ſe joignent celles de l'amour. Ah! je revis, je retrouve ma

fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas! dit Laurette, elle n'eſt plus digne de vous. — Non, ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette, eſt ſans doute un grand bien; l'innocence, un plus grand bien encore; & ſi j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur ſont perdus, il reſte encore un bien ineſtimable, c'eſt la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais ſans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame, & lorſqu'on la croit étouffée, un ſeul remords la reproduit. Voilà de quoi te conſoler, ma fille, de la perte de l'innocence; & ſi ton repentir eſt ſincere, le Ciel & ton pere ſont appaiſés. Du reſte, perſonne dans le village ne ſçait ton aventure; tu peux reparoître ſans honte. — Où, mon pere? — A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablerent Laurette.) Hâte-toi, pourſuit Bazile, de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un ſimple corſet, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laiſſe ſes dons empoiſonnés, au malheureux qui t'a ſéduite, & ſuis-moi ſans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette, aimer comme elle un pere & un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son foible cœur, entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ses esprits la tenoit immobile & muette. Allons, disoit le pere, les momens nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette, en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon pere; ne vous offensez pas si je tarde à vous obéir. Vous avez lû dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a sur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous suivre, j'y suis résolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en son absence, lui laisser croire que je l'ai trahi! — Que dis-tu, malheureuse? & que t'importe l'opinion d'un vil suborneur? & quels sont les droits d'un amour qui t'a perdue & deshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? tu préferes donc ses indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? tu préferes donc à ton pere le plus cruel de tes ennemis? Tu n'oses le fuir

en son absence, & le quitter sans son aveu! Ah! quand il a fallu quitter ton pere, l'accabler, le désespérer, tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur? Qu'il te défende? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle? Ah! qu'il vienne; qu'il ose me faire chasser d'ici; je suis seul; sans armes, affoibli par l'âge, mais l'on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps, & les passans diront avec horreur: voilà son pere qu'elle désavoue, & que son amant foule aux pieds.

Ah! mon pere, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoissez peu celui que vous outragez si cruellement! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui serez respectable & sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me deshonore? Esperes-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur? Je ne veux pas le voir: si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même — Hé-bien, non, ne le voyez pas; mais permettez que je le voye, un seul moment. — Qu'exiges-tu? Moi,

te laisser seule avec lui! Ah, dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit son crime, c'étoit le tien, je n'en étois pas responsable. Mais le Ciel te remet sous ma garde, & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il est déjà nuit close; voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi: renonce à ton pere, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se deshabille sous les yeux de son pere & met, non sans verser des larmes, le simple vêtement qu'il lui avoit prescrit. Mon pere, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grace? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie. Laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis, & que vous m'obligez à vous suivre. — Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi? non, je ne veux laisser de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il se fera justice; mais d'amour! perdez

cette

cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors prenant sa fille par la main, il sortit sans bruit avec elle, & le lendemain matin embarqués sur la Seine, ils retournerent dans leur pays.

Minuit passé, le Comte arrive dans cette maison, où il se flatte que le plaisir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y est dans l'alarme & la confusion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne sçait ce qu'elle est devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement qu'elle avoit pris soin de les éloigner & qu'elle a saisi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point soupé chez son amie ; & qu'en partant elle a tout laissé jusqu'à ses diamans, & jusqu'à la robe qu'elle avoit mise.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long silence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque chose d'incompréhensible.

L'amour, qui cherche à se flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuser Laurette, mais les trouvant toutes dénuées de vraisemblance, il se livra aux plus cruels soupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder ; mais en l'absence de ses gens se

deshabiller elle-même, s'évader seule, au déclin du jour, laisser sa maison dans l'inquiétude! tout cela, disoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Est-ce le Ciel qui l'a touchée? est-ce un retour sur elle-même qui l'a déterminée à me fuir? Ah! que ne puis-je au moins le croire! mais si elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fut-ce que deux mots, de consolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des soupçons, accablans pour moi, deshonorans pour elle. Laurette, ô Ciel! la candeur même, l'innocence, la vérité! Laurette infidelle & perfide! elle qui ce matin encore.... Non, cela n'est pas croyable.... & cependant cela n'est que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle; mais l'espoir & la confiance ne pouvoient sortir de son cœur. Il luttoit contre la persuasion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, disoit-il, si elle arrivoit innocente & fidelle! Ah, ma fortune, ma vie, tout mon amour suffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais! Quel plaisir j'aurois à m'avouer coupable! par quels transports,

par quelles larmes, j'effacerois le crime de l'avoir accusée! Hélas! je n'ose me flatter d'être injuste: je ne suis pas assez heureux.

Il n'est personne qui dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé dans Paris, le tourment d'écouter le bruit des carosses, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour à tour arrive & emporte en passant l'espoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jusqu'à trois heures dans cette cruelle perpléxité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette; enfin l'espérance tant de fois trompée fit place à la désolation. Je suis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'est une trame que l'on m'a cachée. Les caresses de la perfide ne servoient qu'à la mieux voiler. On a choisi prudemment le jour où je soupois à la campagne. Elle a tout laissé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à

celui qu'elle me préfere. Ah la parjure! eſpere-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi? Je l'ai trop aimée, je m'y ſuis trop livré. Ses deſirs ſans ceſſe prévenus ſe ſont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuſes. Ah peux-tu l'être à préſent perfide! peux-tu l'être & penſer à moi? A moi! que dis-je? que lui importent & mon amour & ma douleur? Ah tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne ſon lit de mes larmes, un autre peut-être.... cette idée eſt affreuſe & je ne puis la ſoutenir. Je le connoîtrai ce rival, & ſi le braſier qui brûle dans mon ſein, ne m'a conſumé avant le jour, je ne mourrai pas ſans vengeance. C'eſt ſans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny, peut-être.... Il en fut épris, quand nous la vîmes dans ſon village.... elle étoit ſimple & ſincere alors. Qu'elle eſt changée!.... Il l'a voulu revoir, & moi facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas poſſible que Laurette fût infidelle, je lui amenai mon rival. Je puis me tromper; mais enfin c'eſt ſur lui que tombent mes ſoupçons. Allons m'en éclaircir ſur l'heure. Suis moi, dit-il à

l'un de ses gens; & le jour commençoit à peine à luire, lorsque frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y est pas, Monsieur, dit le Suisse —Il n'y est pas!—Non, Monsieur, il est à la campagne. — Et depuis quand? —Depuis hier au soir.—A quelle heure? —Au déclin du jour. — Et quelle est la campagne où il est allé? C'est ce qu'on ne sçait pas: il n'a emmené que son valet de chambre. — Et dans quelle voiture? — Dans son vis-à-vis. — Son absence doit-elle être longue? — Il ne revient que dans quinze jours: il m'a dit de garder ses lettres.—A son retour vous lui direz que je suis venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant, me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras, le perfide, & j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure & sa trahison.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un mystere qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice, & la plein

ne persuasion que Soligny étoit le ravisseur, le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyoit tous les-matins sçavoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui enflammé de colere; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement; à quoi puis-je vous être utile? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlissant, ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur. — Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit; mais ce ne sera pas avec vous s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en suis désolé: elle étoit charmante; mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article; en amour je pardonne à mes amis, & je me permets à moi-même des petits larcins passagers; & quoique je t'aime de tout mon cœur,

ſi Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en ſuis plus: cela eſt trop grave; & ſi tu n'as pas d'autre raiſon de me tuer, je te conſeille de me laiſſer vivre & de déjeuner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchiſe, Luzy tenoit encore à ſes ſoupçons. Vous avez diſparu, lui diſoit-il, le même ſoir, à la même heure, vous vous êtes tenu quinze jours caché; je ſçais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien-heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime aſſez pour m'expliquer encore. Laurette eſt partie le même ſoir que moi; à cela je n'ai point de réponſe: c'eſt une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie aſſurément; mais ſi tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'eſt donc le myſtere de mon voyage & de mon abſence? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanſon, ou plutôt j'aimois ſon bien, ſa naiſſance, ſon crédit à la Cour; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu ſçais que ſi elle n'eſt ni jeune, ni jolie, en revanche elle eſt très-ſenſible, & très-facile à s'enflamer. J'avois donc réuſſi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impoſſibilité à être ce qu'on appelle heureux, ſans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but; & au moyen de cette timidité reſpectueuſe, inſéparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occaſions d'abuſer de ſa foibleſſe. Tant de réſerve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vu, diſoit-elle, d'homme ſi craintif, ſi novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille: j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manege que j'ai employé pendant trois mois, à me faire attaquer ſans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles déſirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Hé bien, ma veuve a été plus habile. Je ſuis ſa dupe: oui, mon ami, elle a ſurpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les regles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ſes diſpoſitions. Son

bien étoit à moi sans réserve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune, & mon caractere ne lui étoit pas assez connu. Pour nous éprouver, elle m'a proposé d'aller passer quelques jours ensemble, & tête-à-tête, à la campagne. Quinze jours de solitude & de liberté, disoit-elle, valoient mieux pour se bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piege, & elle a si bien fait que j'ai oublié ma résolution. Que l'homme est fragile & peu sûr de lui! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le soutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible; mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoiblissoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même; elle m'a répondu qu'on ne l'abusoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin, ce matin à mon réveil, j'ai reçu le congé que voici: il est de sa main, & en bonne forme.
„ La légere épreuve que j'ai faite de vos
„ sentimens me suffit. Partez, Monsieur,
„ quand il vous plaira. Je veux un mari
„ dont les soins ne se ralentissent jamais;
„ qui m'aime toujours, & toujours de
„ même." Es-tu content? Voilà mon

aventure. Tu vois qu'elle ne ressemble guere à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainsi que ta Laurette; Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi! Mais à présent que te voilà détrompé sur mon compte, n'as-tu pas quelqu'autre soupçon? Je m'y perds, dit Luzy; pardonne à ma douleur, à mon désespoir, à mon amour la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny; rien n'étoit plus juste. Si je t'avois pris ta maîtresse, il auroit bien fallu t'en faire raison. Il n'en est rien; tant mieux: nous voilà bons amis. Veux-tu déjeuner? — Je veux mourir. — Cela seroit un peu trop violent: il faut garder ce remede-là pour des disgraces plus sérieuses. Ta Laurette est jolie, quoiqu'un peu friponne; il faut tâcher de la ravoir; mais si tu n'as plus celle-là, je te conseille d'en prendre une autre, & le plutôt sera le mieux.

Pendant que Luzy se désespéroit, & qu'il semoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de son pere, pleurant sa faute, ou plutôt son amant.

Bazile avoit dit dans le village qu'il n'avoit pu se passer de sa fille, & qu'il l'étoit

allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées; & aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherché se renouvella & n'en fut que plus vive. Mais son pere les refusoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant, lui dit-il; je ne veux tromper personne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus rien de lui que la honte.

Laurette humble & soumise, obéissoit à son pere sans se plaindre & sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient blessés, ses mains délicates étoient meurtries; mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien, disoit-elle en gémissant; celles de l'ame sont bien plus cruelles!

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, & que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle sçavoit quelle

amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux pere, & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant, la poursuivoit & faisoit son supplice. Le droit qu'il avoit de l'accuser de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvois lui écrire! mais on ne m'en laisse ni la liberté ni le moyen. C'est peu de l'abandonner; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même; & il m'est aussi impossible de le haïr que de l'oublier. S'il fût coupable, son amour en est cause; & ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait il n'a vû que mon bonheur & celui de mon pere. Il s'est trompé, il m'a égarée; mais à son âge on ne sçait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite; & en cela seul mon pere ne sera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire; mais son pere, sans y penser, lui en avoit épargné le soin.

Un soir, Luzy se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adresse ne lui

étoit pas connue; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation; il reconnoit la bourse qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laissés, & deux sommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il: j'ai été découvert. Le pere indigné me renvoye mes dons. Fier & sévere, comme je l'ai connu, dès qu'il a sçu où étoit sa fille, il sera venu la chercher, il l'aura forcée à le suivre. A l'instant même il assemble ceux de ses gens qui servoient Laurette. Il les interroge, il demande si quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un paysan qu'il leur dépeint. L'un d'eux se souvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en est allée, un homme tout semblable à celui qu'il désigne, est monté à la botte du carrosse de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poste à ma chaise.

La seconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiser en paysan celui de ses gens qui l'avoit suivi, l'envoye s'instruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en est point pour l'ame d'un amant dans une situation si violente. Il compta les minu-

tes, depuis le départ de son émissaire jusqu'à son retour.

Monsieur, lui dit ce domestique en arrivant, bonnes nouvelles! Laurette est à Coulange, auprès de son pere. — Ah je respire. — On parle même de la marier. — De la marier!..... Il faut que je la voye. — Vous la trouverez dans sa vigne: elle y travaille tout le jour. — Juste ciel! quelle dureté! Allons, je me tiendrai caché, & toi, sous ce déguisement, tu guetteras le moment où elle sera seule. N'en perdons pas un: mettons-nous en chemin.

L'émissaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il se présentoit pour Laurette un parti riche dans son état; & le curé avoit mandé Bazile pour le résoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & pensoit au malheureux Luzy. Luzy arrive & l'apperçoit de loin. Il avance avec précaution, il la voit seule, il accourt, se précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres, elle leve la tête, elle tourne les yeux; Dieu! s'écria-t'elle... La surprise & la joie lui ôterent l'usage de la voix. Tremblante, elle étoit dans ses bras sans

avoir pu le nommer encore. Ah Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous! voilà ce que je demandois au ciel. Je suis innocente à vos yeux: c'en est assez; je souffrirai le reste. Adieu Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette. Elle ne vous reproche rien. Vous lui serez cher jusqu'au dernier soupir. Moi, s'écria-t-il en la serrant contre son sein, comme si on eût voulu la lui arracher encore, moi te quitter! ô moitié de moi-même, moi, vivre sans toi, loin de toi! Non, il n'y a pas sur la terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée pour moi: c'est la volonté de mon pere. Ah mon ami! si vous aviez sçu la douleur profonde où le plongeoit ma fuite; sensible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me dérober à lui une seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le sein, ce seroit pour moi la même chose. Vous me connoissez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai plus. Adieu. Fasse le ciel que j'expie ma faute! mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je: mon pere va venir: il seroit as-

freux qu'il nous trouvât ensemble. C'est ce que je veux, dit Luzy: je l'attends. —Ah vous allez redoubler mes peines.

Dans l'instant même Bazile arrive, & Luzy s'avançant de quelques pas au-devant de lui, se jette à ses genoux. Qui êtes-vous? Que demandez-vous? lui dit Bazile étonné d'abord. Mais dès qu'il eux fixé ses regards sur lui, Malheureux! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux.—Non, je meurs à vos pieds, si vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, deshonoré la fille, vous osez vous présenter au pere!—Je suis criminel je l'avoue, & voilà de quoi me punir; mais si vous m'écoutez, j'espere que vous aurez pitié de moi. Ah, dit Bazile en regardant l'épée, si j'étois aussi lâche, aussi cruel que vous!... Vois, dit-il à sa fille, combien le vice est bas, & quelle en est la honte, puisqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de son semblable, & à supporter ses mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature, à l'amour, à la vertu même, au desir que

j'ai d'expier une faute, excuſable peut-être, & que je ne me reproche ſi cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du ſentiment, il s'efforça de ſe juſtifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge & à l'ivreſſe de la paſſion.

Le monde eſt bien heureux, reprit Bazile, que votre paſſion n'ait pas été celle de l'argent ! vous auriez été un Cartouche. (Luzy frémit à ce diſcours.) Oui un Cartouche. Et pourquoi non? Auriez vous la baſſeſſe de croire que l'innocence & l'honneur valent moins que les richeſſes & que la vie? N'avez-vous pas profité de la foibleſſe, de l'imbécilité de cette malheureuſe, pour lui ravir ces deux tréſors? Et à moi, ſon pere, croyez-vous m'avoir fait un moindre mal que de m'aſſaſſiner? Un Cartouche eſt roué parce qu'il vole des biens dont on peut ſe paſſer pour vivre; & vous, qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un pere honnête homme ne peuvent perdre ſans mourir, qu'avez-vous mérité? On vous dit noble, & vous croyez l'être. Voici les traits de cette nobleſſe dont vous vous glorifiez. Dans

un moment de désolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre, & vous dites dans votre cœur: Voilà un malheureux qui n'a dans le monde de consolation que sa fille: c'est le seul bien que le ciel lui laisse; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, scélérat, voilà ce qui se passoit dans votre ame. Et moi crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au ciel qu'il accomplît tous vos vœux; & tous vos vœux tendoient à suborner ma fille! Que dis-je, malheureux! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité pour vous rendre cet or, ce poison, avec lequel vous croyiez me corrompre: il sembloit que le ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître, je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant & généreux; vous n'étiez que perfide & impitoyable; & la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes se préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein & en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez

deshonoré! J'ai versé pour l'Etat plus de sang que vous n'en avez dans les veines, & vous, homme inutile, quels sont vos exploits? De désoler un pere, de débaucher sa fille! d'empoisonner mes jours & les siens! La voilà cette malheureuse victime de vos séductions, la voilà qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente & laborieuse, elle l'aimoit; elle la déteste: vous lui avez rendu insupportables le travail & la pauvreté: elle a perdu sa joie avec son innocence, & il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me désespére, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille; vous avez éteint dans son ame les sentimens de la nature; vous lui avez fait un supplice de la société de son pere; peut-être hélas!... je n'ose achever.... peut-être lui suis-je odieux.

Ah mon pere! s'écria Laurette, qui jusqu'alors étoit restée dans l'abbattement & la confusion, ah mon pere! c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En

disant ces mots, elle étoit à ses pieds dont elle baisoit la poussiere. Luzy s'y prosterna lui-même, & dans un excès d'attendrissement, Mon pere, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans, & si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

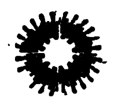
Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois celui-là. Mais il est le seul; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut consacré au pié des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une bassesse, & il en convint; Mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'est à faire le mal qu'est la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de son

époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange, & le bon pere consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laissa plus rien à désirer, que de voir les fruits d'une union si douce. Le ciel exauça le vœu de la nature, & Bazile avant de mourir, embrassa ses petits enfans.



LE CONNOISSEUR.

CÉLICOUR, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans le monde ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers les plus galans du monde. Il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville: Paris devoit en être le théâtre, & l'on fit si bien que son pere se résolut à l'y envoyer. Ce pere étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans sçavoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale; il y avoit même des relations littéraires, & du nombre de ses correspondans étoit un *Connoisseur* appellé M. de Fintac. Ce fut particuliérement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec cette bonté qui protége. Monsieur, lui

dit-il, j'ai entendu parler de vous: je sçais que vous avez eu des succès en province; mais en province, croyez-moi, les arts & les lettres sont encore au berceau. Sans le goût, l'esprit & le génie ne produisent rien que d'informe, & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous persuader que vous ne faites que de naître, & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublierois-je pas, dit Célicour, en jettant les yeux sur une niece de dix-huit ans que le Connoisseur avoit auprès de lui! Oui, Monsieur, c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne sçais quel charme on respire en ces lieux, mais il se développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues: il me semble que je viens d'acquérir de nouveaux sens, une ame nouvelle. Bon! s'écria Fintac, voilà de l'enthousiasme: il est né Poëte, & à ce seul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poësie à cela, reprit Célicour, c'est la naïve & simple nature. — Tant mieux! c'est-là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous senti animé de ce feu divin? — Hélas, Monsieur, j'en ai eu quelques étincelles en province; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & soudaine qui

me pénétre dans ce moment. C'eſt l'air de Paris, dit Fintac. C'eſt l'air de votre maiſon, dit Célicour: je ſuis dans le temple des Muſes. Le Connoiſſeur trouva que ce jeune homme avoit d'heureuſes diſpoſitions.

Agathe, la plus jolie petite eſpiégle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien, & certains regards en-deſſous, certain ſourire qui effleuroit ſes levres, firent entendre à Célicour qu'elle ne ſe méprenoit pas au double ſens de ſes réponſes. Je ſçais bon gré à votre pere, ajouta le Connoiſſeur, de vous avoir envoyé dans l'âge où le naturel eſt aſſez docile pour recevoir les impreſſions du bien; mais gardez-vous de celles du mal. Vous trouverez à Paris de faux connoiſſeurs plus que de bons juges. N'allez pas conſulter tout le monde, & tenez-vous-en aux lumieres d'un homme qui jamais ne s'eſt trompé ſur rien. Célicour qui n'imaginoit pas que l'on pût ſe louer ſoi-même avec tant de franchiſe, eut la ſimplicité de demander quel étoit cet homme infaillible? C'eſt moi, Monſieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi qui ai paſſé ma vie avec tout ce que les arts & les lettres ont

ont de plus considérable; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à distinguer, dans les choses d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis parce qu'on le sçait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque singulier que fût ce langage, Célicour y fit à peine attention: un objet plus intéressant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever les yeux sur lui, & ses yeux sembloient lui dire les choses du monde les plus obligeantes; mais étoit-ce leur vivacité naturelle, ou le plaisir de voir leur triomphe qui les animoit! voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoisseur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir souvent, & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la seconde visite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le Connoisseur fût visible, & de passer un quart-d'heure tête-à-tête avec l'aimable niéce. On lui en fit bien des excuses, & il répondit qn'il n'y avoit pas de quoi. Monsieur, lui dit Agathe, mon oncle est enchanté de vous. — C'est un succès bien flatteur pour moi; mais, Mademoiselle,

en est un qui me toucheroit davantage.— Mon oncle assure que vous êtes fait pour réussir à tout. — Ah! que ne pensez-vous de même! — Je suis assez souvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter ses bontés. — Il me semble que vous n'avez pas besoin d'aide.— Pardonnez-moi: je sçai que les grands hommes ont presque tous des singularités, quelquefois même des foiblesses. Pour flatter leurs goûts, leurs opinions, leur caractere, il faut les connoître; pour les connoître il faut les étudier, & si vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cetté étude. Après tout, de quoi s'agit-il? de gagner la bienveillance de votre oncle? rien au monde n'est plus innocent. Il est donc d'usage en province de s'entendre avec les nieces pour réussir auprès des oncles? cela n'est pas si maladroit. — Je n'y vois rien que de très-simple. — Mais si mon oncle avoit, comme vous le dites, des singularités, des foiblesses, faudroit-il vous en donner avis? — Pourquoi non? me soupçonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais usage? — Non; mais sa niece! — Hé-bien, sa niece doit souhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a passé l'âge

où l'on se corrige; il n'y a donc plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les scrupules. — Ah, vous n'eu auriez aucun si je vous étois mieux connu; mais non, vous êtes dissimulée.— En effet, je vois Monsieur pour la seconde fois; comment puis-je avoir des secrets pour lui? — Je suis indiscret, je l'avoue, & je vous en demande pardon. — Non, c'est moi qui ai tort de vous laisser croire la chose plus grave qu'elle n'est. Voici le fait: mon oncle est un bon-homme qui n'eût jamais été que cela, si on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de se connoître à tout, de juger les arts & les lettres, d'être le guide, l'appréciateur & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à personne; mais cela nous attire une foule de sots que mon oncle protege, & avec lesquels il partage le ridicule du bel-esprit. Il seroit bien à souhaiter pour son repos qu'il abandonnât cette chimere; car le public semble avoir pris à tâche de n'être jamais de son avis, & c'est tous les jours quelque scene nouvelle. — Vous m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos secrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on

vint dire à Célicour que le Connoiſſeur étoit viſible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoiſſances : on voyoit le plancher couvert d'*in folio* pêle-mêle entaſſés, de rouleaux d'eſtampes, de cartes déployées, & de manuſcrits ſemés au haſard ; ſur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe ſépulchrale entourée de médailles antiques ; plus loin, un téleſcope ſur ſon affut, l'eſquiſſe d'un tableau ſur le chevalet, un modele de bas-relief en cire, des morceaux d'hiſtoire naturelle ; & du parquet au plafond, des rayons de livres pitoreſquement renverſés. Le jeune homme ne ſçavoit où mettre le pied, & ſon embarras fit au Connoiſſeur un plaiſir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez : c'eſt ici mon cabinet d'études ; j'ai beſoin d'avoir tout cela ſous ma main ; mais ne croyez pas que le même déſordre regne dans ma tête : chaque choſe y eſt à ſa place ; la variété, le nombre même n'y jette point de confuſion. Cela eſt merveilleux ! dit Célicour qui ne ſçavoit ce qu'il diſoit, car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux ! reprit Fintac ; & ſou-

vent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au méchanisme de la mémoire, à la maniere dont les idées se classent & s'arrangent à mesure qu'elles naissent. Il semble qu'il y ait des tiroirs pour chaque espece de connoissances. Par exemple, à travers cette foule de choses qui m'avoient passé par l'esprit, qui m'expliquera comment vint se retracer dans mon souvenir, à point nommé, ce que j'avois lu autrefois sur le retour de la comete? car vous sçaurez que c'est moi qui donnai l'éveil à nos Astronomes. — Vous, Monsieur? — Ils n'y pensoient pas, & sans moi la comete passoit incognito sur notre horison. Je ne m'en suis pas vanté comme vous croyez bien: je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laisser dérober la gloire d'un avis aussi important! — Bon! je ne finirois pas si je reclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, sçachez qu'une solution, une découverte, un morceau de poésie, de peinture ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui se l'attribue. Mais quel est l'objet d'un Connoisseur? d'encourager les talens en même-temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que

l'ordonnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'enſemble de cette piece de théâtre ſoient de l'artiſte ou de moi, cela eſt égal pour le progrès de l'art; or c'eſt-là tout ce qui m'intéreſſe. Ils viennent, je leur dis ma penſée; ils m'écoutent, ils en font leur profit; c'eſt à merveille: je ſuis récompenſé quand ils ont réuſſi. Rien n'eſt plus beau, dit Célicour: les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiſelle Agathe daigne-t'elle être auſſi leur Muſe? — Non, ma niece eſt une étourdie que j'ai voulu élever avec ſoin; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jetter les yeux ſur l'hiſtoire; elle m'a rendu mes livres, en me diſant que ce n'étoit pas la peine de lire pour voir dans tous les ſiecles d'illuſtres fous & de hardis fripons ſe jouer d'une foule de ſots. J'ai voulu eſſayer ſi elle goûteroit davantage l'éloquence, elle a prétendu que Cicéron, Démoſthenes *&c.* étoient d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raiſons, l'on n'avoit pas beſoin de tant de paroles. Pour la la morale, elle ſoutient qu'elle la ſçait toute par cœur, & que Lucas, ſon pere nourricier, eſt auſſi ſage que Socrate.

Il n'y a donc que la poëſie qui l'amuſe quelquefois; encore préfere-t-elle des fables aux poëmes les plus ſublimes, & vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine que les héros de Virgile & d'Homere. En un mot elle eſt à dix-huit ans auſſi enfant qu'on l'eſt à douze; & au milieu des entretiens les plus ſérieux, les plus intéreſſans, vous ſerez ſurpris de la voir s'amuſer d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver ſon attention. Célicour riant au-dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit ſi aiſe, qu'il n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe! c'étoit le plus beau jour de ſa vie. Il arrive, & à ſa beauté, à ſa jeuneſſe, à l'air de ſérénité répandu ſur ſon viſage, on eût cru voir paroître Apollon, ſi le Parnaſſe de Fintac eût été mieux compoſé; mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs, il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poëte de la plus belle eſpérance,

& le fit placer à table à sa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés sur lui. Chacun des convives lui crut voir usurper sa place, & jura dans le fond de son ame de se venger, en décriant le premier ouvrage qu'il donneroit. En attendant Célicour fut accueilli, caressé par tous ces Messieurs, & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation; le bel-esprit mit toutes les voiles: on jugea la république des lettres, & comme il est juste de mêler la louange à la critique, on loua généreusement tous les morts & on déchira tous les vivans, bien entendu, tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les ouvrages nouveaux qui avoient réussi sans passer sous les yeux de Fintac, ne pouvoient avoir qu'un succès éphémere; tous ceux qu'il avoit scellés du sceau de son approbation, devoient aller à l'immortalité, quoi qu'en dît le siecle présent. On parcourut tous les genres de littérature, & pour donner plus d'essor à l'érudition & à la critique, on mit sur le tapis cette question toute neuve, sçavoir, lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on disoit mê-

me là-dessus les plus belles choses du monde, lorsque la petite niece, qui n'avoit pas dit un mot, s'avisa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avoit le goût le plus exquis & méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de sa simplicité, & les convives baisserent tous les yeux sans daigner répondre à cette bêtise. Ma niece, dit Fintac, à votre âge il faut sçavoir écouter & se taire. Agathe, avec un petit sourire imperceptible, regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue, & dont le coup-d'œil la consola du mépris de l'assemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle, & vous jugez bien qu'il écoutoit peu ce qu'on disoit autour de lui. Mais le Connoisseur qui examinoit sa physionomie, y trouvoit un feu singulier. Voyez, disoit-il à ses beaux-esprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un deux, on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éolypile. Fintac prenant Célicour par la main lui dit: Est-ce là une comparaison? est-ce là de la poësie & de la philosophie fondues ensemble? C'est ainsi que les talens se

touchent, & que les muſes ſe tiennent par la main. Avouez; pourſuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dînés dans vos villes de province. Hé-bien, vous ne voyez rien; il y a des jours où ces Meſſieurs ont encore cent fois plus d'esprit. Il ſeroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux: nous ſommes à la ſource, & *purpureo bibimus ore nectar.* Ah! *purpureo!* reprit modeſtement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Ecoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune homme étoit fort attentif à ſaiſir au paſſage les regards d'Agathe, qui de ſon côté le trouvoit fort joli.

Au ſortir de table on alla ſe promener dans un jardin, où le Connoiſſeur avoit pris ſoin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit entre autres merveilles, un chou panaché qui faiſoit l'admiration des Naturaliſtes. Ses replis, ſon feſton, le mêlange de ſes couleurs étoient la choſe du monde la plus étonnante. Qu'on me faſſe voir, diſoit Fintac, une plante étrangere que la nature ait pris ſoin de former avec plus d'induſtrie & de délicateſſe. C'eſt pour venger l'Europe de la prévention de cer-

tains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du nouveau Monde, que j'ai conſervé ce beau chou.

Tandis qu'on admiroit ce prodige, Agathe & Célicour s'étoient joints, comme ſans y penſer, dans une allée voiſine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une roſe, laiſſerez-vous mourir cette fleur ſur ſa tige? — Où voulez-vous donc qu'elle meure? — Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponſe, & dans ce moment ſon oncle, avec deux beaux eſprits, vint s'aſſeoir dans un boſquet voiſin, d'où ſans être apperçu il pouvoit les entendre. S'il eſt vrai, pourſuivit Célicour, que les ames paſſent d'un corps à l'autre, je ſouhaite après ma mort être une roſe pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines; mais ſi une nymphe charmante daigne jetter les yeux ſur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon ſein, j'exhalerai mes parfums, je les mêlerai avec ſon haleine, le deſir de lui plaire animera mes couleurs. — Hé-bien, vous ferez tant que vous ſerez cueillie, & l'inſtant d'après vous ne ſerez

plus. — Ah, Mademoiselle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un instant ?... Ses yeux acheverent de dire ce que sa bouche avoit commencé. Et moi, dit Agathe en déguisant son trouble, si j'avois le choix, je ferois des vœux pour être changée en colombe : c'est la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendresse & la fidélité : oui, belle Agathe, ce choix est digne de vous. La colombe est l'oiseau de Vénus ; Vénus vous distingueroit parmi vos pareilles : vous seriez l'ornement de son char ; l'Amour se reposeroit sur vos aîles, ou plutôt il vous échaufferoit dans son sein. Ce seroit sur sa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroisie. Agathe l'interrompit en lui disant qu'il poussoit les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe a une compagne ; s'il dépendoit de vous de choisir la vôtre, quelle ame lui donneriez-vous ? Celle d'une amie, répondit-elle. A ces mots Célicour attacha sur elle des yeux où étoient peints l'amour, le reproche & la douleur.

Fort bien ! dit l'oncle en se levant, fort bien ! voilà de la belle & bonne poësie. L'image de la rose est d'une fraîcheur

digne de Van-huysſum, celle de la colombe eſt un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde, *ut pictura poëſis*. Courage, mon enfant, courage! l'allégorie eſt très-bien ſoutenue; nous ferons quelque choſe de vous. Agathe, j'ai été aſſez content de votre dialogue, & voilà M. de Léxergue qui en eſt ſurpris comme moi. Il eſt certain, dit M. de Léxergue, qu'il y a dans le langage de Mademoiſelle quelque choſe d'anacréontique: c'eſt l'empreinte du goût de ſon oncle; il ne dit rien qui ne ſoit marqué au coin de la ſaine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum*. Il faut achever cette petite ſcene, dit Fintac, il faut la mettre en vers, ce ſera une des plus jolies choſes que nous ayons vues. Célicour dit que pour l'achever il avoit beſoin du ſecours d'Agathe, & afin que le dialogue eût plus d'aiſance & de naturel, on crut devoir les laiſſer ſeuls. A la colombe votre compagne, *l'ame d'une amie!* reprit Célicour: ah, belle Agathe, votre cœur n'eſt-il fait que pour l'amitié? eſt-ce pour elle que l'amour a pris plaiſir à réunir en vous tant de charmes? Voilà, dit Agathe en ſouriant, le dialogue très-

ſans s'appercevoir que chacun bâille à bouche cloſe. Ce petit homme remuant qui geſticule auprès de lui, me fait une pitié que je ne puis dire. L'eſprit eſt pour lui comme ces éternumens qui vont venir & qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choſes, il les a au bout de la langue, mais il ſemble qu'elles lui échappent au moment qu'il va les ſaiſir. Ah, c'eſt un homme bien à plaindre! Ce perſonnage ſec & long qui ſe promene ſeul à l'écart, eſt l'eſprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoiſſe: parce qu'il a une perruque ronde & des vapeurs noires, il ſe croit un Philoſophe Anglois: il s'appéſantit ſur une aîle de mouche, & il eſt ſi obſcur dans ſes idées, qu'on eſt quelquefois tenté de croire qu'il eſt profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit ſur ces caracteres, Célicour avoit les yeux attachés ſur les ſiens. Ah, dit-il, que votre oncle qui connoît tant de choſes, connoît peu l'eſprit de ſa niece! il vous annonce comme un enfant! — Vraiment ſans doute, & ces Meſſieurs me regardent bien comme telle. Auſſi ne ſe gênent-ils pas, & la ſottiſe du bel-eſprit eſt avec moi tout à ſon aiſe. N'allez pas me trahir

au

au moins.—N'ayez pas peur; mais il faut, belle Agathe, cimenter notre intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe: il y a peut-être quelque chose de plus doux, mais il n'y a rien de plus solide.

A ces mots, on vint les interrompre, & le Connoisseur se promenant seul avec Célicour, lui demanda, si le dialogue avoit bien repris. Ce n'est pas précisément ce que je voulois, dit le jeune homme, mais je tâcherai d'y suppléer. Je suis fâché, dit Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'est si difficile que de ratrapper le fil de la nature quand une fois on le laisse échapper. C'est apparamment cette étourdie qui n'a pas bien saisi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs, mais tout-à-coup cela se dissipe. Il faut esperer que du moins le mariage la formera. — Vous pensez donc à la marier? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac, & je compte sur vous pour célebrer dignement cette fête. Vous avez vu ce M. de Léxergue, c'est un homme d'un grand sens & d'une érudition profonde. C'est à lui que je donne ma niece. (Si Fintac

eût obſervé le viſage de Célicour, il l'eût vû pâlir à cette nouvelle.) Un homme auſſi ſérieux, auſſi appliqué que M. de Léxergue a beſoin, pourſuivit-il, de quelque choſe qui le diſſipe. Il eſt riche, il s'eſt pris d'inclination pour cette enfant, & dans huit jours il doit l'épouſer; mais il exige le plus grand ſecret, & ma niece elle-même n'en ſçait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous ſoyez initié au myſtere d'une union que vous devez chanter. O hymen! ô hymenée! vous m'entendez? C'eſt un Epithalame que je vous demande, & voici le moment de vous ſignaler.—Ah, Monſieur!—Point de modeſtie: elle étouffe tous les talens. — Diſpenſez-moi. — Vous l'exécuterez: c'eſt un morceau de votre genre & qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma niece eſt jeune & jolie, & avec de l'imagination & de l'ame, on ne tarit point ſur un ſujet pareil. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'eſt un homme rare. Perſonne ne ſe connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il eſtime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en eſt fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmire. Vous

voyez combien de tableaux tout cela présente à la poësie. Mais que dis-je? vous y pensez déjà: oui, je vois sur votre visage cette méditation profonde qui couve les germes du génie & les dispose à la fécondité. Allez vîte, allez mettre à profit des momens si précieux. Je vais aussi m'enfoncer dans l'étude.

Consterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain il prit le prétexte d'aller consulter le Connoisseur, & avant d'entrer dans son cabinet, il demanda si elle étoit visible. Ah, Mademoiselle, lui dit-il, vous voyez un homme au désespoir. — Qu'avez vous donc? — Je suis perdu: vous épousez M. de Léxergue. — Qui vous a fait ce conte-là? — Qui? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon? — Il m'a chargé de composer votre Epithalame. — Hé-bien, cela sera-t-il beau? — Vous riez! Vous trouvez plaisant d'avoir pour époux M. de Léxergue! — Oh très-plaisant! — Ah, du moins, cruelle, par pitié pour moi qui vous adore & qui vous perd! Agathe l'interrompit comme il tomboit à ses genoux. Avouez, lui dit-elle que ces momens de trouble sont

commodes pour une déclaration: comme celui qui la fait ne se posséde pas, celle qui l'entend n'ose pas s'en plaindre, & à la faveur de ce désordre, l'amour croit pouvoir tout risquer. Mais doucement, modérez-vous, & voyons ce qui vous désespere. — Votre tranquillité, cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que je ne crains pas? — Je vous dis qu'il est décidé que vous épousez M. de Léxergue. — Comment voulez-vous qu'on décide sans moi, ce qui sans moi ne peut s'exécuter? — Mais si votre oncle a donné sa parole. — S'il l'a donnée, il la retirera. — Comment, vous auriez le courage! — Le courage de ne pas dire *oui*! Le bel effort de résolution! — Ah, je suis au comble de la joie! — Et votre joie est une folie aussi-bien que votre douleur. — Vous ne serez point à M. de Léxergue! — Hé-bien, après? — Vous serez à moi. — Sans doute, il n'y a plus de milieu, & toute fille qui ne sera pas sa femme sera la vôtre: cela est clair. En vérité vous raisonnez comme un Poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle, & tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Hé bien, l'Epithalame est-il avancé, lui demanda le Connoisseur en venant au-devant de lui? — J'en ai le dessein dans la tête. — Voyons? — J'ai pris l'allégorie du Temps qui épouse la Vérité. — L'idée est belle, mais elle est triste, & puis le Temps est bien vieux! — M. de Léxergue est un antiquaire. — Oui, mais on n'aime pas à s'entendre dire qu'on est vieux comme le Temps. — Aimeriez-vous mieux les nôces de Vénus & de Vulcain? — Vulcain, à cause des bronzes, des médailles? Non: l'aventure de Mars est affligeante à rappeller. Vous trouverez en y rêvant, quelque idée encore plus heureuse. Mais à propos de Vulcain, voulez-vous venir ce soir avec nous, voir le coup d'essai d'un Artificier que je protége? ce sont des fusées Chinoises dont je lui ai donné la composition; j'y ai même ajoûté quelque chose, car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie, & il s'y rendit avec empressement.

Les spectateurs étoient placés; Fintac & sa niece occupoient une croisée, & il y restoit à côté d'Agathe un petit espace, qu'elle avoit ménagé sans affectation. Célicour s'y glissa timidement,

& tressaillit de joie en se voyant si près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étoient attentifs à suivre le vol des fusées; ceux de Célicourt étoient attachés sur la niece. Les étoiles seroient tombées du ciel, qu'elles ne l'auroient pas distrait. Sa main rencontra au bord de la fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'appercevoir. La main qu'il effleuroit à peine fit un mouvement pour se retirer; la sienne en fit un pour la retenir; les yeux d'Agathe se tournerent sur lui & rencontrerent les siens qui demandoient grace. Elle sentit qu'elle l'affligeroit en retirant cette main chérie; & soit foiblesse ou pitié, elle voulut bien la laisser immobile. C'étoit beaucoup, ce n'étoit point assez: la main d'Agathe étoit fermée, & celle de Célicour ne pouvoit l'embrasser. L'amour lui inspira l'audace de l'ouvrir. Dieux! quelle fut sa surprise & sa joie quand il la sentit céder insensiblement à cette douce violence! Il tient la main d'Agathe déployée dans la sienne, il la presse amoureusement; concevez-vous sa félicité! Elle n'est pas encore parfaite: la main qu'il presse ne répond point; il l'attire à lui; se penche

vers elle, & l'ose appuyer à son cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper, il l'arrête, il la tient captive; & l'amour sçait avec quelle rapidité son cœur bat sous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe! ô ravissement! Ce n'est plus Célicour qui la presse; c'est elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé n'ont jamais connu cette émotion, & ceux même qui ont aimé ne l'ont goûtée qu'une fois. Leurs regards se confondoient avec cette langueur si touchante, qui est le plus doux de tous les aveux, lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel effort pour s'imprimer sur le cœur de Célicour; & tandis qu'autour d'eux on applaudissoit à l'éclatante beauté des fusées, nos amans occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient par de brûlans soupirs le regret de se séparer. Telle fut cette scene muette, digne d'être citée pour exemple de silences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs d'intelligence n'eurent plus de secret l'un pour l'autre: tous deux goûtoient pour la premiere fois le plaisir d'aimer; & cette fleur

de ſenſibilité eſt la plus pure eſſence de l'ame. Mais l'amour qui prend la couleur des caracteres, étoit timide & ſérieux dans Célicour; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer ſon mariage avec M. de Léxergue, arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve ſeule, & lui déclare ſon amour, fondé ſur l'aveu de ſon oncle. Je ſçais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil, mais moi, je veux un mari que je puiſſe aimer en face, & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites-vous, l'aveu de mon oncle; mais vous ne m'épouſerez pas ſans le mien, & je crois pouvoir vous aſſurer que vous ne l'aurez de la vie. Léxergue eut beau lui proteſter qu'elle réuniſſoit à ſes yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis; Agathe lui ſouhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'expoſer à déplaire à mon oncle, ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant ſur vous; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'eſt pas aimé,

aimé, c'est de tâcher de n'être point haï. Je suis votre très-humble servante.

L'Antiquaire fut mortellement offensé du refus d'Agathe; mais par orgueil il l'eût dissimulé, si le reproche qu'on lui fit de manquer à sa parole ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'autorité & la considération étoient compromises, fut indigné de la résistance de sa niece, & fit l'impossible pour la vaincre; mais il n'en tira jamais d'autre réponse, sinon qu'elle n'étoit pas une médaille, & il finit par lui déclarer dans sa colere qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le seul obstacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à espérer qu'une portion d'un modique héritage, & Agathe attendoit tout de son oncle, qui étoit moins que jamais disposé à se dépouiller de son bien pour elle. Dans des temps plus heureux il eût pû se charger de leur petit ménage, mais après le refus d'Agathe il falloit un miracle pour l'y engager, & ce fut l'amour qui l'opéra.

Flatez mon oncle, disoit Agathe à Célicour; enivrez-le de louanges, & cachez lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec soin de nous trouver

ensemble, & contentez-vous de m'instruire de votre conduite, en passant. Fintac ne dissimula point à Célicour son ressentiment contre sa niece. Auroit-elle, disoit-il, quelque inclination secrette? Si je le sçavois.... Mais non, c'est une petite sote qui n'aime rien, qui ne sent rien. Ah! si elle compte sur mon héritage, elle se trompe: je sçaurai mieux placer mes bienfaits. Le jeune homme effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en instruire la niece. Elle ne fit qu'en plaisanter. — Il est furieux contre vous, ma chere Agathe. — Cela est égal. — Il dit qu'il veut vous deshériter. — Dites comme lui, gagnez sa confiance, & laissez faire à l'amour & au temps. Célicour suivoit les conseils d'Agathe, & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac, Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau dégré de mérite. La justesse de l'esprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à son âge, disoit-il à ses amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il appelloit le secret de sa vie: c'étoit une piece de théâtre qu'il avoit faite & qu'il n'avoit osé lire à personne, de peur de risquer

sa réputation. Après lui avoir démandé un silence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle Agathe fut saisie de joie. Cela va bien, dit-elle : courage ; redoublez la dose d'encens ; bonne ou mauvaise, il faut qu'à vos yeux cette piece n'ait point d'égale.

Fintac tête-à-tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une cassette ce manuscrit précieux, & lut avec enthousiasme la comédie la plus froide, la plus insipide qui fut jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes ; mais Agathe le lui avoit recommandé. Il applaudissoit donc, & le Connoisseur étoit transporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela est beau. — Oui, fort beau. — Hé-bien, il est temps de vous dire pourquoi je vous ai choisi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette piece au théâtre, mais je ne veux pas que ce soit sous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à personne ; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié : vous donnerez mon

ouvrage comme de vous; je ne veux que le plaisir du succès, & je vous en laisse la gloire. L'idée d'en imposer au public eût seul effrayé le jeune homme, mais celle de voir paroître & tomber sous son nom un ouvrage aussi pitoyable lui répugnoit encore plus. Confondu de la proposition, il s'en défendit long-temps, mais sa résistance fut inutile. Mon secret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il est égal au public qu'une piece soit de vous ou de moi, & ce mensonge officieux ne peut nuire à personne au monde. Ma piece est mon bien, je vous le donne; la postérité même la plus reculée n'en sçaura rien. Voilà donc votre délicatesse ménagée de toutes façons: si après cela vous refusez de présenter cet ouvrage comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon estime. A quoi ne se fût pas résolu l'amant d'Agathe plutôt que d'encourir la haine de son oncle? Il l'assure qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour se déterminer. Il me l'a lue,

dit-il à Agathe. — Hé bien? — Hé bien elle est mauvaise. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au théâtre sous mon nom. — Que dites-vous? — Qu'il veut qu'elle passe pour être de moi. — Ah, Célicour! louons le ciel de cette aventure, Avez-vous accepté? — Non, pas encore, mais j'y serai forcé. — Tant mieux! — Je vous dis qu'elle est détestable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux, vous dis-je, il faut souscrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain il vint trouver l'oncle & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne se déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoisseur, vous exposer imprudemment: copiez la piece de votre main, vous en ferez une lecture à nos amis qui sont d'excellens juges, & s'ils n'en croyent pas le succès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une chose, c'est de l'étudier afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'espérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la piece à ses amis; s'ils la trouvent mauvaise, il me dispense de la donner. — Ils la trouveront bonne & tant mieux: nous serions per-

dus s'ils la trouvoient mauvaiſe. — Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en, il ne faut pas qu'on nous voye enſemble. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Les juges étant aſſemblés, le Connoiſſeur leur annonça cette piéce comme un prodige, & ſur-tout dans un jeune Poëte. Le jeune Poëte lut de ſon mieux, & à l'exemple de Fintac, on s'extaſioit à chaque vers, on applaudiſſoit à toutes les ſcenes. A la fin ce furent des acclamations : on y trouvoit la délicateſſe d'Ariſtophane, l'élégance de Plaute, le comique de Térence, & l'on ne ſçavoit quelle piece de Moliere mettre à côté de celle ci. Après cette épreuve il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux-eſprits ; mais on ſçavoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût, & il y eut ordre de jouer la piece. Agathe qui avoit aſſiſté à la lecture avoit applaudi de toutes ſes forces ; il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie, & ſon enthouſiaſme pour l'ouvrage l'avoit un peu réconciliée avec l'auteur. Seroit-il poſſible, lui dit Célicour que vous euſſiez trouvé cela bon ? Excellent, dit-elle, excellent pour nous, & à ces mots elle

s'éloigna ſans vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répetoit la piéce, Fintac couroit de maiſon en maiſon disposer les eſprits en faveur d'un Poëte naiſſant qui donnoit de belles eſpérances. Enfin le grand jour arrive, & le Connoiſſeur aſſemble à dîner ſes amis. Allons, Meſſieurs, dit-il, ſoutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la piece admirable, vous en avez garanti le ſuccès, il y va de votre honneur. Pour moi, vous ſçavez quelle eſt ma foibleſſe: j'ai des entrailles de pere pour tous les talens qui s'élevent, & je ſens auſſi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoiſſeur embraſſerent tendrement Célicour; & lui dirent qu'ils alloient au parterre pour être les témoins plutôt que les inſtrumens de ſon triomphe. Ils s'y rendirent en effet; on joua la piece; elle ne fut point achevée, & le premier ſignal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort; mais pendant tout le temps que le ſpectacle ſe ſoutint, ce pere malheureux & tendre fit

des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à secourir son enfant. Enfin il le vit expirer, & alors succombant à sa douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, & se plaignant au ciel de l'avoir fait naître dans un siecle si barbare. Et où étoit le pauvre Célicour? Hélas! on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée, où sur un fagot d'épines, il avoit vu ce qu'on appelloit sa piece, chanceler au premier acte, trébucher au second, & tomber au troisieme. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroit pas de le reconnoître & de le montrer au doigt? Enfin voyant la salle vuide & les lumieres éteintes, il prit courage & descendit; mais les foyers, les coridors, l'escalier étoient encore pleins; sa consternation le fit remarquer, & il entendoit de tout côté: C'est lui sans doute, oui le voilà, c'est lui. Le malheureux! c'est dommage? il fera mieux une autre fois. Il apperçut dans un coin un groupe d'auteurs sifflés qui se moquoient de leur camarade. Il vit aussi les bons amis de Fintac qui

triomphoient de sa chûte, & qui en le voyant lui tournerent le dos. Accablé de confusion & de douleur, il se rendit chez l'auteur véritable, & son premier soin fut de demander Agathe: il eut toute la liberté de la voir, car l'oncle s'étoit enfermé dans son cabinet. Je vous l'avois prédit: elle est tombée & tombée honteusement, dit Célicour en se jettant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe. — Hé quoi tant mieux! quand votre amant est couvert de honte & qu'il se rend pour vous complaire la fable & la risée de tout Paris! Ah c'en est trop. Non Mademoiselle, il n'est pas temps de plaisanter. Je vous aime plus que ma vie; mais dans l'état d'humiliation où je me vois, je suis capable de renoncer & à la vie & à vous-même. Je ne sçai à quoi il a tenu que le secret ne m'ait échappé. C'est peu de m'exposer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne! Je le connois, il sera le premier à rougir de me revoir; & ce que j'ai fait pour vous obtenir m'en interdit peut-être à jamais l'espérance. Qu'il se prépare cependant à reprendre sa piece ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me consoler, & de

m'obliger au silence. Le ciel m'est témoin que si par impossible son ouvrage avoit réussi, je lui en aurois rendu la gloire; il est tombé, j'en supporte la honte, mais c'est un effort de l'amour dont vous seule pouvez être le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin de l'irriter encore, qu'il est cruel de se voir sifflé pour un autre. — Cruel! au point que je ne voudrois pas jouer ce rôle pour mon pere. — Avec quel air de mépris on voit passer un malheureux dont la piece est tombée! — Le mépris est injuste, on s'en console; mais l'orgueilleuse pitié, c'est-là ce qui est humiliant. — Je crois que vous étiez bien confus en descendant l'escalier! avez-vous salué les Dames? — J'aurois voulu m'anéantir. — Pauvre garçon! & comment oserez-vous reparoître dans le monde? — Je n'y paroîtrai je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir rejetté sur M. de Fintac l'humiliation de cette chûte. — Vous êtes donc bien résolu à mettre mon oncle au pied du mur? — Très-résolu, n'en doutez pas. Qu'il se décide dès ce soir même. S'il me refuse votre main, tous les Journaux vont annoncer qu'il est l'auteur

de la piece sifflée. Et voilà ce que je voulois, dit Agathe en triomphant; voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient si fort. Allez voir mon oncle; tenez bon, & soyez assuré que nous serons heureux.

Hé bien, Monsieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoisseur? — Je dis, mon ami, que le public est un animal stupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais consolez-vous: votre ouvrage vous fait honneur dans l'esprit des gens de goût. — Qu'appellez-vous mon ouvrage? c'est bien le vôtre. — Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous est bien facile de vous moderer Monsieur, vous qui vous êtes sauvé prudemment de la chûte de votre piece; mais moi qu'elle écrase. — Ah ne croyez point qu'une pareille chûte vous fasse tort. Les gens éclairés ont vu dans cet ouvrage des choses qui annoncent le talent. — Non, Monsieur, je ne me flatte point, la piece est mauvaise: j'ai acquis le droit d'en parler avec franchise, & tout le monde est du même avis. Si elle avoit eu un plein succès, j'aurois déclaré qu'elle étoit de vous; si elle avoit eu un demi revers,

je l'aurois pris sur mon compte; mais un désastre aussi accablant est au-dessus de mes forces, & je vous prie de vous en charger. — Moi, mon enfant! moi sur mon déclin, me donner ce ridicule! perdre en un jour une considération qui est l'ouvrage de quarante ans, & qui fait l'espérance de ma vieillesse! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger? — N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaisance? vous sçavez combien il m'en a coûté. — Je sçais tout ce que je vous dois; mais mon cher Célicour vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches, & il ne faut qu'un succès pour faire oublier ce malheur: au nom de l'amitié soutenez-le avec constance; je vous en conjure les larmes aux yeux. — J'y consens, Monsieur, mais je sens trop les conséquences d'un premier début pour m'exposer au préjugé qu'il laisse. Je renonce au théâtre, à la poësie, aux belles-lettres. — Oui, c'est bien fait: il y a pour un jeune homme de votre âge tant d'autres objets d'ambition. — Il n'y en a qu'un pour moi, Monsieur, & il dépend de vous. — Parlez, il n'est point de service que je ne vous rende; qu'exigez-vous? — La

main de votre niece. — La main d'Agathe! Oui, je l'adore, & c'eſt elle qui, pour vous plaire, m'a fait conſentir à tout ce que vous avez voulu. —Ma niece eſt de la confidence? — Oui, Monſieur. —Ah! ſon étourderie aura peut-être.... Hela! quelqu'un: vîte, ma niece, qu'elle vienne. — Raſſurez-vous: Agathe eſt moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. — Ah! vous me faites trembler.... Ma chere Agathe, tu ſçais ce qui ſe paſſe & le malheur qui vient d'arriver. — Oui, mon oncle. — As-tu révélé ce fatal ſecret à perſonne? — A perſonne au monde. — Y puis-je bien compter? — Oui, je vous le jure. — Hé bien, mes enfans, qu'il meure avec nous trois: je vous le demande comme la vie. Agathe, Célicour vous aime; il renonce, par amitié pour moi, au théâtre, à la poëſie, aux lettres, & je lui dois votre main pour prix d'un ſi grand ſacrifice. Il eſt trop payé, s'écria Célicour, en ſaiſiſſant la main d'Agathe. J'épouſe un auteur malheureux, dit-elle en ſouriant, mais je me charge de le conſoler de ſon infortune: le pis aller eſt qu'on lui refuſe de l'eſprit, & tant d'hon-

nêtes gens s'en passent! Or çà mon cher oncle, voilà Célicour qui renonce à la gloire d'être Poëte; ne feriez-vous pas bien de renoncer à celle d'être Connoisseur? vous en seriez bien plus tranquille. Agathe fut interrompue par l'arrivée de Clément, Valet-de-chambre affidé de son oncle. Ah Monsieur, dit-il tout essoufflé, vos amis! vos bons amis! — Hé-bien, Clément? — J'étois au parterre; ils y étoient tous. — Je le sçais bien. Ont-ils applaudi? — Applaudi! les traîtres! Si vous aviez vû avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé si ces gens-là rentrent chez vous. Ah les lâches! dit Fintac. Oui, c'en est fait, je brûle mes livres & romps tout commerce avec les gens de lettres. Gardez vos livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle; & à l'égard des gens de lettres, n'en veuillez faire que vos amis, & vous en verrez d'estimables.

FIN DU TOME SECOND.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 3. *ligne* 6. *après* victoire *ajoutez* lui dit-il, Madame, quelle victoire.

— 58. *ligne* 28. amour *lisez* amant.

— 116. *ligne pénultieme après* vous *ajoutez* lui êtes fidelle ; mais il prétend que vous.

— 217. *ligne* 1ere. ſeroit *liſez* feroit.

— 250. *ligne* 6. *après* excès *ajoutez* il annonçoit le naturel le plus heureux.

— 252. *ligne* 22. *après qui ajoutez*, connoiſſez le prix de la vertu.

TOME SECOND.

Page 72. *ligne* 26. *après* vieillard *ajoutez* &

— 100. *ligne* 9. au *liſez* qu'au.

— 207. *ligne* 8. moi *liſez* que moi.

— 229. *ligne* 10. colette *liſez* colerette.

